

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

1919



AGURIAADE

1^{er} Fascicule

Vingt francs

Octobre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art
et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Le tirage de cet Album est
restreint à huit cents
exemplaires.

Numéro : 231



Phili

ou par delà le bien et le mal

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

L'évolution de la passion du jeu

prose par Monsieur ALFRED CAPUS
(de l'Académie Française)
Illustration de M. Dubaut.

Le Présage

poème par Madame la Baronne A. de BRIMONT
Illustration de M. Brunelleschi.

Les Tangogos

prose par Monsieur CLÉMENT VAUTEL
Illustration de M. Joseph Hémard.

Près du bal

poème par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de M^{me} Gerda-Wegener.

• Au seuil d'une vie nouvelle

propos par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. E. Blanche.

Hors - texte :

Une lithographie inédite de M. ABEL FAIVRE.
Le Perroquet jaloux. dessin de M. GEORGE BARBIER.

Feuillets - Magazines :

Élégance féminine. par	JULIETTE LANCRET.
Propos de théâtre, par	M. FABIEN FABRE.
Deux doigts de politique. par	M. F. GAUCHERAND.
Les livres, par	LA GUIRLANDE.
Les courses, par	PHIPP'S.



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

Conte moral.

I

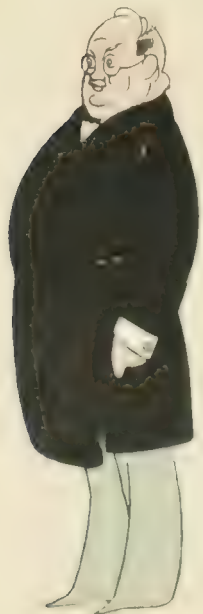
L'Émotion.

Monseigneur Philippe-Egon, familièrement Phili, grand-duc de Silberberg, en veston de cheviotte grise avec une chemise très ouverte à col marin, était assis dans un fauteuil de vieux style allemand au coin de la cheminée monumentale de la plus vaste salle de son château, son chien fidèle (un bull) à ses pieds. Son Altesse Sérénissime lisait avec passion un roman français qu'Elle avait eu toutes les peines du

monde à se procurer par la Suisse. lorsqu'Elle entendit, dehors, sur la place, un bruit de foule — ce que peut faire de bruit ce qu'il reste de foule dans une ville de dix-sept cent cinquante habitants dont les mâles de dix-huit à cinquante ans sont mobilisés.

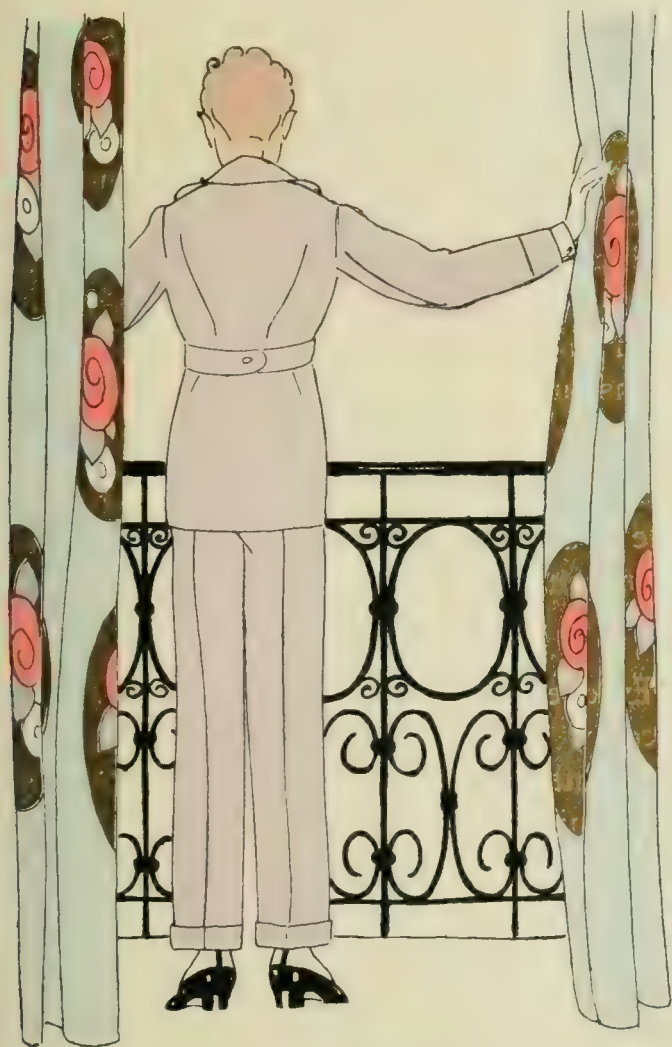
Son Altesse Sérénissime, que le roman parisien divertissait prodigieusement, gronda entre ses dents, en français: « Quel chahut! On ne s'entend plus lire ». Puis Elle se souvint qu'Elle avait des droits, des devoirs et des responsabilités, et qu'il est convenable, au cas d'une émotion populaire, que le prince régnant s'informe de ce qui trouble ses sujets. Le grand-duc n'avait que six pas à faire pour se transporter jusqu'à la fenêtre et le voir de ses yeux: mais il jugea plus conforme au protocole, à la constitution et à sa dignité de s'en faire instruire par Son Excellence Monsieur le grand-maréchal de la cour et, sans se déranger, il le sonna.

Il attrapa, sur la table où il s'accoudait, une baguette de bois terminée par une boule d'or, dont il frappa, d'un geste nonchalant, un petit gong chinois fabriqué à Munich.



Son Excellence Monsieur le grand-maréchal de la cour, qui se tenait en permanence dans un cabinet voisin, parut aussitôt. C'était un homme puissant, apoplectique, en redingote, qui pour le moment suait à grosses gouttes et semblait en proie à une terreur folle. Il n'oublia point toutefois de faire trois révérences: l'une dès la porte, l'autre exactement au milieu de la salle, et la troisième si près du fauteuil *alt-deutsch* qu'il marcha sur la patte du bull, qui le mordit cruellement. Cependant qu'il exécutait cette troisième révérence, la porte se rouvrit et un tout jeune homme, assez mal vêtu, les cheveux

au vent. qui semblait au dernier degré de l'exaltation. fit irruption dans la salle au mépris de l'étiquette la plus élémentaire. Il était si bouleversé qu'il suffoquait et ne pouvait articuler une syllabe. Le grand-duc, plus froid, mais impatienté, dit, toujours en français :



— Ah ça, qu'est-ce qu'ils f là-bas ? Est-ce qu'on ne pourrait pas les faire taire ?

Le jeune homme chevelu recouvra enfin la parole ou à peu près et cria, d'une voix étranglée :

— Phili ! . . .
Phili ! . . . C'est la révolution !

A ce coup, le grand-duc perdit son calme.

— Ah ! mon Dieu ! fit-il, en se levant. Quel bonheur !

Et ne sachant comment témoigner sa joie, il tomba dans les bras du messager, tandis que S. E. M. le grand-maréchal de la cour protestait d'un lugubre sanglot et tendait ridiculement vers le plafond ses bras trop brefs.



— Va leur parler, dit le jeune homme mal vêtu.

Cette fois, le grand-duc se dirigea vers la fenêtre d'un pas décidé. Il l'ouvrit à deux battants. Dès qu'on le vit, de la place, une acclamation monta; car les gens de Silberberg adoraient leur souverain, et dans la fidèle Allemagne ce n'est pas la révolution qui change les sentiments. Quand il put placer un mot, il n'en plaça, en effet, qu'un seul. Il dit :

— J'abdique.

Et une seconde acclamation, de remerciement et d'amour le salua.

Il referma la croisée, revint tranquillement à son fauteuil; au moment de s'y assoir, il avisa M. le grand-maréchal, qui demeurait stupide à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il, je n'ai plus besoin de vous. D'ailleurs, vous n'êtes plus rien.

Le grand-maréchal poussa un sourd gémissement et obéit. Il était éperdu, mais n'oublia pas de faire ses trois révérences à reculons.

— Ouf ! dit le grand-duc.

Il brûlait de demander des détails à son ami, qui ne brûlait pas moins de les lui donner : l'enthousiasme leur coupait la parole. Ils se taisaient, ils se regardaient, et ils souriaient comme deux enfants. Mgr. Philippe-Egon de Silberberg était encore plus jeune que le jeune homme aux cheveux épars, qui avait vingt-deux ans sonnés. Il n'en avait lui-même que dix-huit, étant venu au monde le 5 novembre 1900. Il avait

coutume de dire :

— Mon cousin Guillaume, qui n'est pas fort (c'est de Sa Majesté l'Empereur et Roi qu'il parlait avec cette irrévérence), mon cousin Guillaume raconte toujours que je suis né avec le siècle. On n'a pas réussi à lui faire comprendre que le vingtième siècle a commencé le 1^{er} janvier 1901 et non le 1^{er} janvier 1900. Il a même commis à cette occasion, un an trop tôt, une espèce de *carmen sæculare*.

Dix-huit ans n'est pas encore l'âge ingrat des Allemands. Ils n'entrent guère dans la laideur qu'à partir de leur vingtième année, mais n'en sortent plus jusqu'à leur dernier souffle. Auparavant, ils sont quelquefois des enfants mièvres, des adolescents pleins de charme. Phili avait beaucoup d'ascendants et de collatéraux anglais, il était plus anglais qu'allemand. Il profitait de cette circonstance pour être beau à l'anglaise, c'est-à-dire comme un jeune dieu.

Bien qu'on l'eût déguisé en enfant de troupe sitôt sevré, on l'avait trouvé un peu jeune pour l'expédier au front lors de la déclaration de guerre. Il n'avait pas quatorze ans révolus. Puis, ne fallait-il pas laisser quelqu'un à Silberberg, pour tenir la maison et les rênes du gouvernement? Son père, le grand-duc alors régnant, Rupprecht, avait grade de lieutenant-général. Son frère aîné, l'héritier, Siegfried, était capitaine. On escamota le code, Philippe-Egon fut en hâte déclaré majeur et chargé de la régence, sous la surveillance du grand-maréchal.

Ce n'était pas un fardeau bien lourd, même pour les épaules d'un enfant.





Il n'avait aucune occasion de recourir aux avis de son mentor, qui lui inspirait un parfait mépris. En revanche, il était entre les mains de son précepteur Frédéric Mosenthal, âgé alors de dix-huit ans, qu'on avait pu laisser auprès de lui grâce à la complaisance d'un conseil de revision.

Les premières journées de la guerre avaient été funestes à la famille grand-ducale. Rupprecht, quoiqu'il s'exposât peu, avait trouvé la mort dans les marais de Saint-Gond. A peine Siegfried lui avait-il succédé qu'à son tour il disparaissait, et Philippe-

Egon devenait grand-duc, contre toutes les prévisions humaines. Mosenthal lui conseilla de se marier sur-le-champ. Il épousa sa petite cousine Sophie-Charlotte, duchesse en Bavière, âgée de onze ans et demi, qui depuis habitait un appartement d'aile à l'autre bout du château, sous l'œil d'une duègne équivoque.

Lorsque Philippe-Egon atteignit l'âge périlleux de seize ans, il se mit, un peu trop tôt, à écouter la voix de la nature, mais non pas de la même façon innocente que Chérubin. Il n'écoutait même plus aucune autre voix et Frédéric Mosenthal faillit perdre son autorité. Le précepteur remontra doctement à son élève que mieux valait prendre une maîtresse en titre que courir de tous les côtés : il alléguait l'hygiène et la dignité souveraine. Phili trouvait moyen de faire une fête inimaginable

dans une ville de dix-sept cent cinquante habitants. Il se soumit enfin, se rangea, et distingua une petite chanteuse du théâtre grand-ducal (entretenu sur sa cassette). Fort jolie et fort ambitieuse, cette jeune personne était connue sous le nom de Mignon pour en avoir joué le rôle avec succès. Phili, après avoir rechigné à privilégier une maîtresse, devint amoureux



fou dans les vingt-quatre heures de celle qu'il avait élue ; et Mignon, qui était aussi à l'âge où l'amour le plus calculé peut être sincère et ardent, ne devint pas moins folle de son beau prince. C'était une idylle, non dans le goût de Théocrite, mais demi-bourgeoise et ressemblante à *Hermann et Dorothee*, avec une différence, si l'on veut, de température. Le prince, qui aurait dû donner l'exemple, suivait celui de ses peuples, et il faut avouer que les mœurs de



Silberberg s'étaient débridées étrangement depuis environ la deuxième année de la guerre.

Devons-nous croire, avec Ernest Renan, que Dieu n'est pas mais qu'il devient, et avec Joseph de Maistre, que la Providence exerce ici-bas un gouvernement temporel ? Si l'on admet simultanément ces deux propositions, on est induit à penser que les directions de l'intelligence divine correspondent aux nôtres assez bien, et qu'un dieu qui « devient », comme nous, a

comme nous pour le moment la marotte expérimentale. Il doit travailler de préférence dans la sociologie. Nous avons risqué çà et là quelques essais de communisme : Dieu, qui procède plus en grand, a fait un essai — faut-il dire : loyal ? — de l'anarchie absolue ; et il a choisi pour laboratoire la Russie, qui est le plus vaste pays de la terre. Le cadre de Silberberg est plus modeste : le thème de l'expérience était, en revanche, d'une hardiesse inouïe : il s'agissait d'éprouver si une société de quelques centaines d'individus peut subsister encore, toute espèce de loi morale étant pratiquement abrogée. Eh bien, cela est affreux à dire, mais la vérité avant tout : on ne peut nier que les peuples de Monseigneur ne subsistassent, et même avec assez d'agrément.

La population se composait de quelques vieillards négligeables et d'adolescents, qui sortaient à peine de l'enfance quand tous les hommes faits avaient quitté la ville. Personne n'avait pu leur inculquer les grands principes. Nulle éducation ne les avait formés, ni déformés. Ils ignoraient le bien et le mal et s'abandonnaient ingénument à leur instinct. Ils

travaillaient un peu dans les usines de guerre du voisinage et gagnaient beaucoup d'argent. La campagne était fertile et, parmi la disette universelle, ils ne manquaient ni du nécessaire ni du superflu. Ils jouissaient d'une indépendance admirable, n'avaient point de souci, point de remords, et ne se doutaient seulement pas qu'ils vécussent dans l'abomination.

Philippe-Egon y mettait plus de dilettantisme, sans se gêner davantage. Il avait installé Mignon au château. La grande-duchesse, son épouse, était maintenant une grande fille de quatorze ans et demi. Bien qu'elle sortît peu, elle subissait les influences de cette précocité qui était répandue dans toute la jeunesse de Silberberg. Elle aimait Philippe-Egon et était dévorée de jalousie. Elle ne faisait point de scènes, mais peut-être Phili pressentait-il qu'elle en ferait bientôt. Il les a en sainte horreur. Aussi ne trouvait-il pas encore suffisante la liberté qu'il s'était assurée en réduisant au minimum l'étiquette et la morale. C'est pourquoi, lorsque Mosenthal lui avait dit : « C'est la révolution », il s'était écrié : « Quel bonheur ! » et était tombé en pleurant de joie dans les bras de son ami.

— Mais parle donc, parle ! dit-il enfin après un long silence. Est-ce que l'armistice est signé, la guerre finie ? Est-ce que toute l'Allemagne est en révolution, ou seulement Silberberg ?

Mosenthal entreprit de réciter à Son Altesse un rapport circonstancié. Il n'avait pas dit quatre phrases que le grand-maréchal de la Cour fit une nouvelle apparition et, dès la porte, une première révérence, suivie d'une deuxième et d'une troisième.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit le prince fort brusquement. Je vous répète que vous n'êtes plus rien.

Le grand-maréchal semblait égaré.

— Monseigneur, dit-il, je suis chargé d'une singulière mission. Le peuple de Silberberg témoigne à Votre Altesse Sérénissime que rien ne le chagrinerait davantage que de perdre avec Elle tout contact, et le président du conseil des ouvriers et soldats sollicite l'honneur d'être reçu.

— Ah! non! s'écria le prince. Non! Qu'on me fiche la paix!

— Phili, dit sévèrement Mosenthal, tu ne peux pas avoir l'air de mépriser ces gens qui ont un culte pour toi.

— Soit! dit Philippe-Egon, résigné. Introduisez donc Son Excellence.

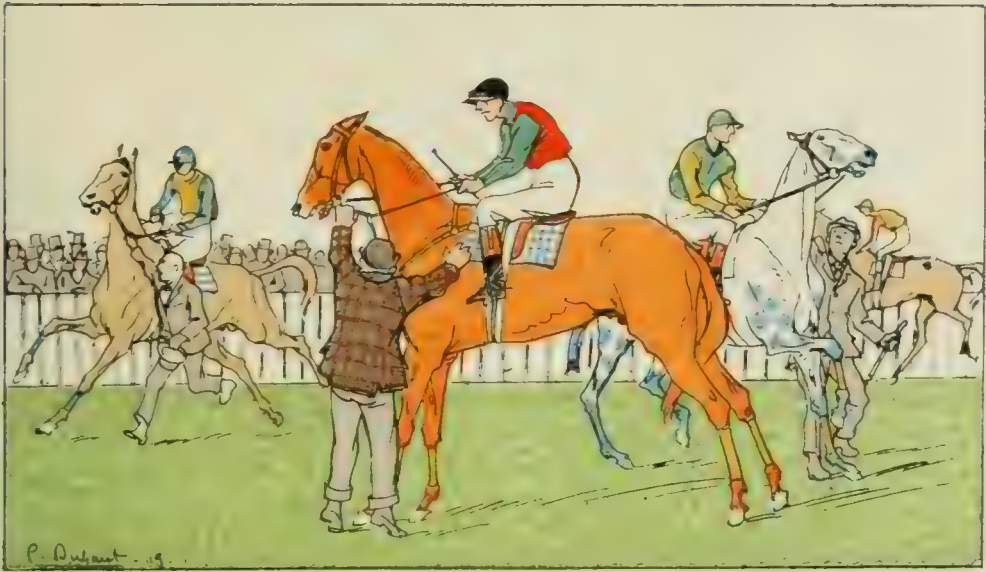
Son Excellence ? fit le grand-maréchal surpris.

— Eh bien oui! Son Excellence le président du soviet.

Abel Hermant.

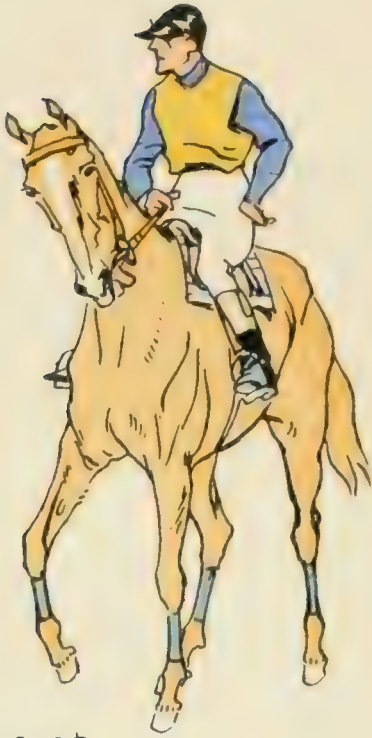


La suite.



L'évolution de la passion du jeu.

Que de fois, pendant la guerre, lorsque nous tentions de nous figurer dans quel état ces grands événements laisseraient la société française avons-nous dit ou entendu dire: « Ce qui est bien fini, par exemple, c'est le jeu ! » On supposait bien qu'après les risques et une partie où tout l'univers avait misé, la passion du jeu allait se trouver tarie, et que la roulette, le baccarat ou les courses apparaîtraient à nos imaginations comme des enfantillages indignes de nous. De vieux joueurs patriotes déclaraient avec la plus profonde conviction qu'on ne leur ferait plus jamais toucher une carte et quant à penser que la foule, au bout de tant de privations et d'angoisses, se précipiterait de nouveau sur les pelouses de Longchamp, c'était une hypothèse d'une telle absurdité qu'on ne l'envisageait même point.



P. D.

Il est vrai qu'à côté, d'autres gens ne craignaient pas de soutenir que rien ne serait changé et que la vie sociale et mondaine retrouverait tous ses anciens aspects depuis le chapeau haut-de-forme jusqu'à la lutte des classes. Ainsi allaient les conversations dans les milieux frivoles. Or, il est arrivé que ces observations, quoique inverses, n'étaient ni tout à fait justes ni tout à fait fausses et que tout le monde a eu à peu près raison, ce qui serait de nature à maintenir l'accord entre nous, au moins sur la vanité des prophéties.

Rien, en effet, n'est changé dans l'apparence, mais que de nuances imprévues si on s'approche et si on sait regarder ! Pour ne parler ici que de la passion du jeu, elle est visiblement transformée par une notion différente de la valeur de l'argent. Une obsession qu'on pourrait appeler l'obsession du milliard s'est emparée de l'esprit du joueur et y exerce de curieux ravages. Car le milliard qui était avant la guerre une sorte de total prodigieux est devenu une simple unité dans la table de Pythagore des nombres modernes. Alors un million n'est plus qu'une subdivision de cette unité : il est réduit au rang de millième. Qu'est-ce que mille francs ? Le millionième de ce "UN" monstrueux, dont cent francs ne sont plus qu'une parcelle infinitésimale. Quant à la précieuse pièce de cent sous des bohèmes de Murger qui suffisait à elle seule, en ces temps préhistoriques, au diner des quatre héros, elle se traduit par un chiffon de papier que les balayeurs de Paris se baissent à regret pour ramasser, s'ils l'aperçoivent dans le

ruisseau. L'échelle monétaire de la planète s'est démesurément agrandie.

Certes, pour la vie ordinaire et l'usage commun, cette remarque est loin d'être strictement exacte et il y a des circonstances où cent sous sauvent encore un être qui a faim. Mais dans le jeu, le jeu sous l'état de passion, ils ne comptent plus; ils ne sont qu'un atôme négligeable du milliard. Notons à ce propos qu'il y a eu, à un dimanche de courses de la saison, quatorze mille francs abandonnés aux guichets d'entrée par des amateurs qui n'eurent pas la patience d'attendre qu'on leur rendît leur monnaie: c'est le chiffre donné par une statistique de la préfecture de police.

Cela explique le ton où est montée la passion du jeu en ce moment et la nouveauté qu'on y découvre. Elle a une intensité d'une nature spéciale due au vif sentiment de l'incertitude actuelle, du provisoire et de la transition. Au hasard du jeu s'ajoutent, en le multipliant, les hasards de l'existence. L'âme du joueur est aussi plus complexe et plus bouleversée; et le geste du jeu a une audace et une fièvre que lui communique l'atmosphère environnante autant que la secousse intérieure. On joue comme si l'enjeu était quelque chose d'insignifiant et d'indéfiniment renouvelable, comme s'il y avait en un lieu public et à la portée de tous une masse énorme d'argent où il suffit de plonger la main.

Un restaurateur parisien me racontait ces jours-ci qu'il avait perdu sur un seul cheval tout l'argent gagné en un mois sur des clients qui dépensaient par repas une moyenne de cinquante francs.

— Vous êtes donc très embêté? lui demandai-je.

— Pas du tout, me répondit-il, parce



qu'il y a un endroit où je gagne à coup sur, c'est mon restaurant. Voyez-vous, quand un client se met à table, j'ai la sensation qu'il vient parier contre moi et qu'il a perdu d'avance.

Evidemment, vue seulement sous cet angle, notre société d'après guerre aurait un aspect de coupe-gorge et de tripot.

Ne noter que cet aspect-là serait un jugement trop superficiel. Il y a de remarquables contrastes avec l'affolement que le jeu communique à une portion de la société bourgeoise et du peuple. Tandis que la valeur de l'argent disparaît presque aux jeux de la bohème des temps nouveaux, en



revanche, dans la bourgeoisie moyenne, dans les familles ouvrières qui suivent la loi du travail, la question d'argent est continuellement présente, avec toute son âpreté d'autrefois, avec plus d'âpreté encore qu'autrefois. Là, les mille francs, les cent francs et les cent sous cessent d'être

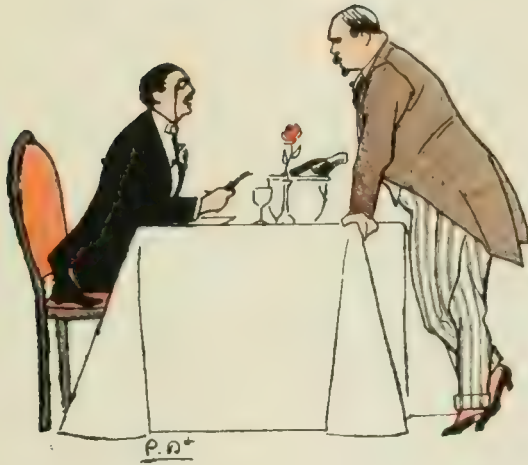
les gages provisoires du plaisir ou de l'émotion, ils représentent, sous un mince volume, d'énormes sommes d'efforts, de privations, d'épargne. A la vie d'aventures et de risques qui commence à se dessiner dans la société actuelle s'oppose donc fortement la forme ancienne et persistante de la vie française : celle-ci essayant même de se raffermir avec une patience et une énergie accrues par les difficultés de l'heure.

Il semble que nous traversions, pour l'instant, une période "d'extrême" en tout genre : privations excessives, luxe insolent, surexcitation dans l'allégresse, et que les moyennes s'effacent. La guerre aurait agi à la façon d'un puissant magnétisme qui attire la limaille aux deux pôles seulement. Mais c'est un phénomène accidentel et momentané.

La double tension que nous constatons dans la société en sens inverse ne saurait être durable. Elle constitue un état anormal que nous ne supporterons pas longtemps et que nos mœurs tempérées et plastiques ne tarderont pas à soumettre. Tout éboulement se termine par un équilibre.

Alfred Capus

de l'Académie Française.





Le Présage.

A vous qui consultez le miroir des augures,
dont le regard aigu sait lire dans la nuit,
à vous penché sur l'eau des jours, sur l'eau qui fuit
inéxorablement vers des rives obscures,
à vous, Magicien, j'offre ces figes mûres,
ces amphores de lait, d'huile fine et de nard.

J'ai cheminé longtemps, sans arrêt ; le voyage
a lassé mes genoux et creusé mon visage,
le hâle a sur ma peau mis un plus rude fard,
ma tunique de lin sur ma gorge est ouverte,
mon voile est déchiré, mes cheveux sont épars . . .
Répondez, répondez, lèvres trois fois expertes
qui connaissez les mots habillés de brouillard !
Parlez. — Je suis venue, anxieuse, farouche,
portant, divin trésor qu'une angoisse corrompt,
tout le poids ignoré des choses qui seront ;
parlez ! Car du Passé dont les ombres me touchent
sortira l'Avenir cherché sur cette bouche .
. . . Passé . . . Futur . . . Parmi les visages présents,
à mes côtés je vois remuer des fantômes . . .
Il me semble baigner en de vagues royaumes
et répondre à voix basse à des souffles dansants . . .
Parlez, Magicien ! — Je veux selon les astres,
au rythme chuchoté des grands pins, à travers
des reflets ondoyants, décevants et divers,
et tour à tour frôlant la joie ou le désastre
déchiffrer avec vous mon secret univers !
.. Mais l'eau frissonne, l'eau des bassins de porphyre..
La nature s'émeut déjà . . . Comme des lyres

qu'un invisible Orphée agacerait du doigt
les grands pins murmurants, les grands pins semblent dire :
« Aime... Aime!.. » Un trouble nouveau s'est emparé de moi,
pareil au trouble heureux qui déborde les vignes...
Et l'Amour devant moi sourit... et me fait signe!..

Baronne A. de Brimont.





Les “ Tangogos ”

Les médecins n'ont pas découvert le microbe de la grippe espagnole : en revanche, le bacille de la fièvre argentine est parfaitement connu : c'est le bacille du tango.

Cet infiniment petit fait des ravages dans tous les mondes et demi-mondes. Depuis l'armistice, c'est effrayant... On voit des gens très sérieux, très pondérés, donner tout à coup les signes d'une agitation singulière : c'est le microbe qui fait des siennes. Quelques jours se passent et le mal éclate, dans toute sa fureur. Monsieur n'y tient plus :

— Il faut que je prenne des cachets ! s'écrie-t-il.

Madame répond :

— J'en ai pris.

— Et cela va ?



- Beaucoup mieux.

Ces cachets sont ceux d'un cours de tango. Les cours de tango sont innombrables... Il y en a de très chics et de très démocratiques. L'art du "massage central" s'y enseigne en huit, en cinq, en trois leçons. On y rencontre de nouveaux riches et de

nouveaux pauvres, des économistes distingués et des commis de banque, des bourgeoises et des aventurières, des pères de famille et des fils à papa, des tantes et des coquins de neveux. Tout cela se tortille et gambille avec une application, un zèle admirables... Ah! si pareille activité régnait dans les bureaux et ateliers, je vous prie de croire que nous ne souffririons pas d'une crise de la production!

Cette folie du tango est extraordinairement contagieuse. Elle gagne maintenant les milieux les plus populaires... On tango à Belleville et la C. G. T., qui donne des représentations théâtrales rue de la Grange-aux-Belles, songe à créer un cours de tango pour les citoyens et citoyennes conscients et organisés. Pourquoi pas? Mieux vaut, après tout, qu'en fait de grand soir, nous ayons, simplement, une soirée dansante... Au lieu de faire tout sauter, les révolutionnaires organiseront, et c'est infiniment préférable, une petite sauterie.

Il semble bien qu'avant peu, la population parisienne se divisera en trois grandes catégories :

- 1° Les directeurs de boîtes à tango ;
- 2° Les professeurs de tango ;

3° Les danseurs et danseuses de tango.

Les boîtes à tango sont de toutes dimensions, depuis le music-hall jusqu'au petit entresol... Autrefois, quand une douairière de Montmartre avait eu des malheurs, elle ouvrait chez elle un tripot ou un salon pour flirts rapides et décisifs : maintenant, elle donne des thés-tangos. La maison de danses tend à remplacer la maison de jeux et la maison d'illusions : elle les remplacera même, c'est probable, à tous points de vue.

Je connais aux alentours du square Vintimille, un immeuble où cinq vieilles dames du meilleur demi-monde donnent concuremment à danser... Eau, gaz et tango à tous les étages ! Certains soirs, faute de place, les couples se trémoussent sur les paliers, dans la cour, voire dans la loge de la concierge, — qui, d'ailleurs, débite du champagne à trois louis la bouteille. Et c'est très gai...

Les grands établissements sont moins folâtres. On danse dans ces bouillons Duval chorégraphiques, un tango banal, presque administratif. Ce n'est plus cela du tout... Mais la foule s'y précipite et quelle foule ! Toutes les classes s'y mêlent, sans parler des déclassés. Le tango est un grand niveleur et c'est peut-être uniquement sur lui qu'il faut compter pour rétablir en France, l'union sacrée, comme pour créer, dans le monde, la Société des Nations.

L'admirable, c'est la conviction des tanguers, qui ne sont pas tous — loin s'en faut — des jeunes gens frivoles. J'ai reconnu, l'autre soir, parmi les plus frénétiques cavaliers, un de nos très graves confrères. J'avais lu de lui, le jour même, un article solennel sur la nécessité de regarder





en face les “redoutables problèmes de la paix” et “de nous montrer dignes d’une victoire si chèrement acquise”.

Mon gaillard tangotait comme pas un.

Il m’aperçut et, entre deux entrechats, vint me serrer la main.

- Nous sommes sur un volcan, me dit-il, et que voulez-vous faire sur un volcan, sinon danser?

Au fait, il avait peut-être raison.

Le tango va jusqu’à troubler la vie familiale. Il y a d’affreux maris qui poussent la tyrannie au point de refuser à leur malheureuse femme l’autorisation de se livrer à cette chorégraphie à la mode.

— Madame, tout ce que vous voudrez, mais pas le tango!...

— Je retournerai chez ma mère.

— Votre mère m’approuvera!

— Pas du tout: maman tangué, elle aussi!

Attendons-nous à des divorces dont la vraie raison sera celle-là... Et il y a les jeunes filles qui déclarent:

— Maman, je veux vivre ma vie, je veux danser le tango!

Rien ne saurait les en empêcher... Elles franchiraient les grilles de tous les couvents pour aller se trémousser au Tango-Palace: d’ailleurs, il est peut-être des couvents où les nonnettes, dans les coins, esquissent le pas diabolique...

J'imagine que nous aurons, aux prochaines élections, le candidat qui ne sera ni blanc, ni bleu, ni rouge, ni panaché, mais couleur tango. Il fera poser sur les murs de Paris des affiches ainsi conçues :

CIToyENS !

Que demandez-vous pour être heureux ?

Du pain et des danses !

Des danses surtout !

Mais la police vous persécute et les mercantis vous exploitent.

EN VOILA ASSEZ !

Fondons la vraie C. G. T., c'est-à-dire la Confédération générale du Tango.

Étant ligués, nous serons forts. Mon programme est celui-ci :

1° Enseignement obligatoire du tango dans toutes les écoles de l'État ;

2° Accession aux fonctions officielles refusée à tout candidat qui ne connaît pas le tango ;

3° Création d'un ministère de tango (avec sous-secrétariats du fox-trott, de la Très-Moutarde, etc.).

4° Élection à la Présidence de la République d'un "as" du tango.

5° Transformation du musée du Louvre, de la Bibliothèque Nationale et du Grand Palais en Palais de la Danse.

6° Adjonction à l'Institut d'une académie du tango.

CIToyENS !

Si vous êtes partisans de ces réformes, votez pour moi :

je défendrai notre cause au Parlement et m'emploierai à la faire triompher.

CITOYENNES !

Usez de votre influence pour assurer le succès de celui qui veut faire le bonheur du peuple par le tango.

Tous pour le tango ! Le tango pour tous !

Vu, le candidat :

signé : Floridor Petitpas.

Je sais bien qu'il nous faudrait à la Chambre des calculateurs... Mais n'avons-nous pas l'habitude d'y envoyer des danseurs ?

Quoi qu'il en soit, cette folie dansante règne à Berlin comme à Paris, à Bruxelles comme à Londres, à Madrid comme à Chistiania. Elle gagne même les bolcheviks : on tangué à Pétrograd et à Moscou. Ce qui prouve bien que même lorsque le volcan est en pleine éruption, tout le monde continue à danser dessus.

Et c'est un spectacle étonnant que celui de cette Europe couverte de ruines et de cimetières qui se transforme en une sorte d'immense salle de bal. Partout des flonflons et des couples enlacés... On veut oublier, on veut se griser, on veut se prouver à soi-même qu'on vit encore : " Je danse, donc je suis ! ". Les moralistes, les économistes, les pessimistes, tous les empêcheurs de danser en rond sur le pont d'Avignon finissent par être eux-mêmes victimes de ce tournis universel, — et ils apprennent le tango.

Drôle d'époque ! direz-vous...

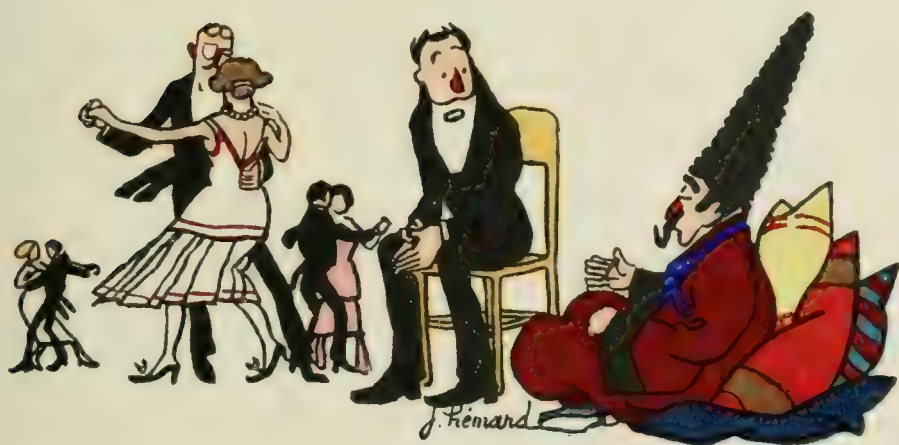
Mais non : au lendemain de chaque grande crise — guerre ou révolution — les rescapés se sont livrés avec ardeur à cette gymnastique instinctive qu'on appelle la danse et qui est vieille comme l'humanité.

Danses de sauvages ou danses de civilisés. bamboulas ou chaloupées c'est tout comme... La danse aussi est un état d'âme et le plus naturel qui soit, puisqu'il procède du désir amoureux: la danse, chère madame, c'est une manière de possession, — et cela se voit bien dans le tango. Un homme et une femme qui dansent offrent le spectacle d'une pantomime sexuelle. Je pense à ce Persan qui disait à un mari dont la femme à demi-nue, les yeux clos, un sourire extasié sur les lèvres, tourbillonnait enlacée étroitement par son danseur :

— Tu n'as pas envie de les tuer?...

Et encore. il ne s'agissait que d'une valse innocente... Qu'eut dit cet Oriental devant un couple de tangueurs? Mais j'imagine que les Persans, eux-aussi, se sont mis à danser le tango.

Clement Vautel





Près du Bal.

Nous avons fui le bal, enfant, je m'en souviens.
Nous nous laissions griser par des valsees lointaines.

Mes lèvres près des tiennes,
Mes yeux fixés aux tiens.

O petite
Hypocrite !
Ton baiser
M'a grisé.

Tu n'avais que vingt ans, et n'étais à personne.
Un sentiment nouveau, dans mon cœur, a germé;
Je t'adorais, mignonne,
Et croyais être aimé.

Mais, petite
Hypocrite,
Ton amour
N'eut qu'un jour.

Tu me jurais, pourtant, de me rester aimante;
Et, pour tous tes serments, si grande était ma foi,
Que mon âme ignorante
Se confiait à toi.

Oh ! petite
Hypocrite,
Abuser
D'un baiser !

Un bal est revenu : mais, à ma place ancienne,
Un amant était là, te serrant les deux mains,
Ta bouche sur la sienne,
Tes yeux fixés aux siens.

O petite
Hypocrite !
Quel plaisir
De mentir !

Jean Hermanovitch





Au seuil d'une vie nouvelle.

Nous subissons les premières émotions qui étreignent devant une vie que nous ne connaissions plus.

La guerre n'est plus, mais il n'est pas sûr que nous comprenions notre grand bonheur.

Tout montre une désorganisation momentanée et qui est due à l'état d'esprit de ceux qui sont revenus des armées et de ceux même restés à l'arrière.

Ce désarroi n'est pas dû seulement à notre existence changée; il est dû aussi au bouleversement de notre vie sentimentale. La guerre avait créé un flirt, par lettres, d'une charmante sensibilité. Des billets tendres s'échangeaient; on se laissait aller à la fantaisie de son cœur. Les amants, les maris, souvent au danger, étaient si éphémères; les femmes

acceptaient leur réponse papillonnante et supportaient qu'ils écrivissent leurs aveux parce qu'ils ressemblaient chaque fois à quelque confession de la dernière heure. La marraine était une fée délicate qui, par les mots magiques de ses lettres, évoquait le pays des sourires. Un amour léger était teinté d'une exquise spiritualité.

Les mots désormais reprennent leur valeur. La stratégie amoureuse commence où celle de la guerre finit. On ruse, on se ment, on dissimule! les cœurs se referment, on se voit souvent; on se découvre: on sent les désaccords profonds. L'éloignement aiguissait notre sensibilité. L'amère réalité réapparaît! nous sommes de nouveau aux prises avec le "struggle for life".

Qu'importe! la vie est belle, nous avons hâte d'en jouir pour rattraper les années perdues.

Comme à l'époque du Directoire, il y a un amour effréné de plaisirs, de danses, d'histrions et de baladins.

On disait déjà à l'époque de Madame Tallien: "après l'argent, la danse est devenue l'idole des Parisiens".

Nous ne devons pas néanmoins calomnier nos contemporains. La victoire ne donne-t-elle pas des droits aux plaisirs.

A l'instar du Directoire, les salles de danse fourmillent



dans Paris et à travers le pays. L'art de Therpsichore est devenu en quelque sorte une institution nationale. Des professeurs réputés gagnent en une heure le salaire mensuel des employés de l'état. Les lieux de plaisir sont recherchés non seulement pour leurs corps-à-corps chorégraphiques, mais aussi pour les aventures amoureuses qu'ils nous procurent.



Le spectacle de ces salles de danse est souvent étrange : les femmes, les cheveux courts, la jupe courte, sans linge et sans gants, s'abandonnent à leurs danseurs au son d'un orchestre diabolique, tandis que les hommes fument en dansant, et appliquent leurs mains nues sur les épaules de leurs partenaires.

A l'instar du Directoire, les nouveaux riches peuplent les grands restaurants et les théâtres à la mode, achètent des toiles de maîtres et des hôtels somptueux. Il leur manque encore la "manière"; cela ne s'acquiert pas aussi facilement qu'une fortune de guerre.

L'ère de la véritable élégance n'est plus! C'est la démocratisation et le nivellement à outrance.

Celui qui, autrefois, faisait bonne figure avec 50.000 francs de rente, sera bientôt aux prises avec les difficultés de la vie, s'il ne travaille pas.

Les jeunes gens, oisifs jadis, recherchent avec âpreté des intérêts dans l'alimentation, la parfumerie, le bâtiment ou la couture.

Il n'est pas de sot métier! Il faut la manière qui anoblit ce qu'elle touche. Nous eûmes jadis les gentilshommes verriers, nous aurons les gentilshommes couturiers ou parfumeurs.

On a dit que l'argent était le nerf de la guerre: je gage qu'il est aussi le nerf de la société et qu'il contribue singulièrement à nous conserver une place honorable dans le monde.

En présence de la vulgarité menaçante, il importe que la vraie société française maintienne nos traditions, celles qui firent notre Pays le plus poli du monde.

Il importe que Paris, par son élégance de bon ton, demeure le royaume de la mode féminine. Ceux qui ont des ancêtres doivent avoir à cœur de conserver le prestige de la France à travers le monde, pour le plus grand bien de notre avenir économique.

André de Fouquières



Elégance féminine.



Voici donc vraiment revenu le doux temps de Paix, puisque refleurissent une à une les jolies choses qui ensoleillèrent nos saisons d'avant - guerre.. Aujourd'hui paraît "*La Guirlande*", une manière de bréviaire, de l'élégance, de la coquetterie et du bon ton — une revue française entre toutes puisqu'elle personnifie la grâce et la chevalerie.

Nous accueillîmes joyeusement l'offre d'y collaborer. Nous allions donc enfin pouvoir montrer, discuter, applaudir la Mode de France dans un cadre digne d'elle. Les jolies robes destinées aux épaules plus jolies encore trouveraient dans les feuillets de la nouvelle Gazette, l'écrin convenant à leur beauté! Je ne sais si je me fais bien comprendre: "*La Guirlande*" par sa physionomie, son caractère, la qualité de ses lecteurs ne pouvait — ne peut — accueillir que des choses absolument impeccables au point de vue goût et

distinction. Nos lectrices sont donc assurées d'y trouver toujours les renseignements les plus précieux — et ce sera là notre plus grande chance de succès.

La mode, en effet, n'est point seulement une question charmante, mais un peu frivole, de toilettes plus ou moins réussies. C'est aussi l'art difficile et passionnant qui contribue par l'harmonie des silhouettes vivantes à l'ensemble de la nature, admirable en elle-même. Tel un amateur de peinture, qui s'efforce de trouver au tableau de maître le cadre aidant à son relief, le couturier doit étudier la coupe, la nuance, la forme qui développent heureusement la personnalité de ses clientes. Hélas, si la mode est un art, tous ceux qui s'en occupent ne sont point des artistes. La couture n'est alors pour ceux-là qu'un commerce banal dont la réussite est en rapport avec les bénéfices réalisés. Ce ne sont point de ces mercantis de l'Elégance que "*La Guirlande*" s'occupera jamais. Nos lectrices ne nous pardonneraient point une telle trahison. Au surplus si elles éprouvent quelques craintes, incompréhensibles d'ailleurs, elles peuvent se rassurer dès aujourd'hui, en nous suivant rue François I^{er} dans un

salon délicieux — connu déjà de plusieurs privilégiées... Nous y voici... Une vaste salle, de luxe intime, de coloris chatoyants et doux, à l'éclairage velouté, et caressant... De belles jeunes femmes, tantôt harmonieuses comme des antiques, tantôt graciles comme des poupées modernes, passent et repassent effleurant si légèrement les tapis moelleux qu'on croirait voir des danseuses tanagras — poursuivant une ronde silencieuse... D'autres jeunes femmes, également belles, également gracieuses arrivent sans cesse, papotent, sourient, butinent comme des papillons de robe en manteau, de satin en velours...



Et c'est un perpétuel défilé, d'élégance et de beauté. Les perles frissonnent en rangs souples, les fourrures jetées dans un fouillis charmant mêlent leurs reflets roux ou gris aux poils soyeux d'un petit chien Pékinois qui cabriole sur les coussins et dont M^{lle} Eliane adorable de blondeur délicate, semble être l'heureuse propriétaire. Mais voici venir une jeune femme toute vêtue de velours émeraude qui met soudain dans la grande pièce assombrie déjà par la nuit tombante, une note claire, vive, fantastique de lumière... Où sommes-nous donc?... une voix harmonieuse ne va-t-elle pas soupirer bientôt derrière cette grande portière discrète? des valets gantés de blanc ne vont-ils pas surgir, offrant des rafraîchissements délectables? De mystérieux violons n'accompagneront-ils pas tout à l'heure, un ballet magnifique?... Tout Paris se presse en effet ici, pour la plus brillante réception mondaine. Les grandes vedettes théâtrales y côtoient les grandes vedettes du Faubourg St-Germain. On se croirait au Pesage d'Auteuil, à une répétition générale des Variétés — ou mieux — à l'une des soirées inoubliables d'avant-guerre, qui réunissaient dans les jardins de la comtesse de B... le "gratin" de la société parisienne. La Princesse d'Arenberg ne voisine-t-elle pas avec la Marquise de Ludres Trioloy, et la Baronne de Fontange n'est-elle pas entraînée de se commander un exquis manteau jaune endouilleté de petit gris, tandis que Madame de Montbrison admire beaucoup une robe de Chantilly noir, lancée l'autre soir — avec quel succès!... par Mistinguett!... Vous l'avez deviné, c'est ici un salon de couture. —

Le salon de couture — celui d'Alice Bernard le grand premier rôle actuel de la mode — Chaque après-midi, le même public élégant, mondain

et théâtral, se presse, sollicitant la robe ou le manteau qui classe une élégante et qu'il *faudra* avoir porté cet hiver. Comment s'étonner d'ailleurs en regardant la collection exquise de cette "nouvelle", du succès universel qu'elle remporte?... avez-vous vu l'*Epervier* et Vera Sergine, dont on admire sans se lasser et sans les séparer les uns des autres, la beauté, le talent et les toilettes?... avez-vous vu cette petite robe Louis-Philippe en taffetas rose, qui là-bas, dans un des angles du salon, semble être celle d'une poupée de l'époque? avez-vous vu ces tailleurs hardis et cependant discrets, riches et pourtant si simples?... les manteaux enveloppants, aux coupes originales — amusantes — spirituelles même?... Comment après une visite rue François I^{er} s'étonner d'y rencontrer quotidiennement le Tout-Paris le plus chic, le plus élégant, la comtesse de la Rochefoucauld, la marquise de Mun, Madame Hennessy, M^{re} William Barret, Madame Roosevelt, Madame Johnson, Madame Charles Marshall... comment ne pas comprendre, après une dernière heure passée chez "Madame Alice" comme l'appellent affectueusement ses clientes, que Mesdemoiselles Monna Delza. Blanche Guy, Clara Tambour lui confient le soin délicat de les habiller pour la scène?

Installée dans mon petit coin je pensais à tout cela, je notais les jolies choses, les choses inouïes d'ingéniosité, de délicatesse, et de chic, qui passaient et repassaient devant moi, comme les tableaux d'une féerie magnifique et je comprenais, et j'applaudissais sincèrement à la vogue de "Madame Alice" qui, fine, souriante, alerte, se prodiguait disant un mot aimable à chacune — faisant plaisir à toutes — et retenant par son charme, des journées entières, ces élégantes venues par curiosité et restées par amitié autant que par coquetterie.

JULIETTE LANCRET.



La Vogue
création de
Gabrielle
11, rue de la Boétie
Paris

Corsets - Déshabillés - Lingerie

Propos de théâtre.

La saison d'automne ne débute que par des reprises. C'est le Théâtre Michel qui ouvre le feu avec *l'École des cocottes* de M. Romain Colus. Bonne interprétation. M^{me} Jeane Marnac et MM. Signoret et Raimu y emportent un beau succès.

Vient ensuite au Théâtre de Paris la reprise de *l'Épervier* de M. Francis de Croisset. C'est M. André Brulé qui reprend le rôle qu'il a créé. C'est d'ailleurs sa rentrée à Paris; et elle est... disons, triomphale. Depuis sa réouverture le Théâtre de Paris refuse du monde tous les soirs, c'est un beau succès pour M. André Brulé... allons! le public parisien ne l'a pas oublié pendant la guerre. Tant mieux! ce n'est que justice, c'est notre meilleur comédien à l'heure actuelle. M^{me} Vera Sergine, elle, a repris le rôle qu'avait créé M^{lle} Gabrielle Dorziat. Elle est plus vibrante et plus dramatique que l'interprète première de M. de Croisset. La pièce y gagne... encore tant mieux!

Brusquement, la C. G. T. fait des siennes; les comédiens syndiqués font grève: bon nombre de théâtres ferment leurs portes. Absurdité, tout simplement!

Après le conflit, le Gymnase fait sa réouverture avec la reprise du *Voleur* de M. Henry Bernstein. M^{me} Marthe Régnier est en tête de la distribution. Succès énorme pour cette artiste qui se révèle soudain une grande jeune première. La charmante ingénue a fait place à la femme. Elles sont aussi adorables l'une que l'autre. M. André Dubosc a, lui aussi, remporté un très vif succès, d'ailleurs des plus mérités. M. Lagrenée est un jeune premier qui fera beaucoup parler de lui.

La Gaiete donne *La Belle Hélène*. M. Max Dearly ne laisse rien à ses camarades. Il en récolte tout le succès... c'est de bonne guerre.

Enfin, c'est M. Sacha Guitry qui nous offre encore une pièce nouvelle; et cette fois, à la Porte St-Martin. *Mon père avait raison*: en voilà le titre. Le père, le fils, la bru: en voilà la distribution. Merveilleuse innovation par ces temps de grève. La famille Guitry peut suppléer à toute une troupe: elle n'a plus besoin de personne.

Au premier acte, ce sont d'abord: un grand-père joué par M. Lucien Guitry et son fils, joué, comme par hasard, par M. Guitry fils.

Après un entr'acte de vingt ans, puisque le second acte se déroule vingt ans après le premier, le grand-père est mort, et M. Lucien Guitry, lui, réuscite, en continuant le rôle que son fils a joué au premier acte, tandis que M. Sacha Guitry devient le propre fils du personnage qu'il jouait à ce premier acte. Evidemment, c'est curieux. C'est même très drôle; mais c'est adroit. MM. Guitry père et fils peuvent se permettre de ces fantaisies. D'abord ils se ressemblent: par le physique et par la voix: et puis, ce sont des maîtres-comédiens: il faut le reconnaître...

FABIEN FABRE.

Réserve
aux Parfums
d'Aryz.



Il est chic d'aller...

Passer sa soirée

à la SALLE MARIVAUX

15, Boulevard des Italiens

ou la passer à L'APOLLO

(Harry Pilcer's Dancing)

20, Rue de Clichy

et dans
quelques
autres
endroits que
nous
indiquerons prochainement.



Delize

Grands Hôtels de Paris

Hôtel CHATHAM 19, Rue Daunou Directeur : C. Michaut

Hôtel MAC - MAHON Avenue Mac-Mahon

Hôtel MIRABEAU 8, Rue de la Paix

Hôtel MAJESTIC 19, Avenue Kléber

Hôtel MERCÈDÈS 9, Rue de Presbourg

GRAND HOTEL 12, Boul. des Capucines

Hôtel MEURICE 228, Rue de Rivoli

Hôtel LUTÉTIA 43, Boulevard Raspail



Claridge's Hôtel

Avenue des Champs-Élysées, 74
Paris.

300 Chambres - 300 Salles de Bains

*Le Maximum de Confort
dans le Maximum de Luxe*

Son Restaurant de Marbre

Son Grill - Room

Ses Salles de Banquet

Piscine :: :: Hamman



Les livres.

ABEL HERMANT. — L'AUBE ARDENTE. un vol. Lemerre, éditeur.

Voici un livre qui, à peine paru, est devenu comme un mémorial pour les hommes — ainsi que nous aurions dit l'an dernier encore — de la classe 1880. Pour ceux des classes plus jeunes il est un noble enseignement, et pour tous. (pour toutes aussi, car il touchera profondément les femmes par une exquise sensibilité) pour tous il est une précieuse, une passionnante histoire de caractères et un merveilleux album de tableaux. M. Abel Hermant ne s'est jamais montré plus grand peintre d'âmes et de paysages. Il a fait même cette fois mieux que de peindre des individus. Les héros de l'*Aube Ardente*, bien que leur vie personnelle soit d'une simplicité, d'une vérité parfaites, incarnent presque tous en réalité une race — les races qui viennent de s'affronter ou de se reconnaître sœurs. Un épisode de l'action dénonce tout-à-coup leur envergure et le conflit de ces champions explique nos sympathies et nos antipathies passées et présentes, nous avertit pour l'avenir et nous met en garde contre les pièges où nous sommes tombés déjà si souvent. C'est une très haute leçon de politique internationale, et qui portera d'autant plus qu'on ne la sent pas, qu'elle se dégage sans un mot de théorie des modifications de l'existence autour du personnage central, Philippe Lefebvre.

Il est presque impossible de conter les aventures de ce Français, en qui tant d'autres se retrouveront, sans trahir l'auteur. Car le charme constant du roman est fait de notes insaisissables; c'est un art qu'on n'imité pas qui a sauvegardé partout le mouvement et l'intérêt d'une vive intrigue, en n'employant que des couleurs et la perspicacité. Philippe Lefebvre sort du régiment, où il a contracté à dix-huit ans un engagement conditionnel, sans souci d'argent immédiat, mais avec la curiosité de toutes les formes de la vie. C'est "un noble cerveau", déjà fort instruit, éclectique, très libéral et qui se croit un peu citoyen du monde, bien que ses premières fortes émotions lui aient été causées par le siège et l'incendie de Paris, et qu'il en garde, à son insu, une tendresse douloureuse pour la patrie. Oxford, qu'ont vanté ses maîtres, le tente, et il y va passer deux ou trois termes en flâneur intellectuel.

A peine y arrive-t-il, le hasard d'une visite dans une librairie lui fait acquérir le seul volume publié par un poète américain, Ashley Bell: l'œuvre à peine connue, mais d'une saisissante hardiesse, a fait bannir le poète qui vit réfugié à Oxford. Philippe lit ses vers étranges, tout pétris d'humanité, Philippe est conquis: il ne rêve plus que de rencontrer Ashley Bell, et le hasard le plus naturel encore le met presque aussitôt en présence d'un vieillard au sourire divin, qu'entourent comme Socrate des adolescents, mais qui préfère pratiquer avec eux des exercices gymnastiques, et ne professe jamais.

Une camaraderie instantanée se noue entre Philippe et l'un des jeunes gens, l'anglais Rex Tintagel; une aversion non moins soudaine l'éloigne de l'allemand Lembach: tel est le début d'une lutte forcément courtoise qui se

poursuit à Paumanock-House, la villa d'Ashley Bell, où miss Florence, autre splendide incarnation de l'Amérique, accepte des pensionnaires élus — *locati* — et leur communique les œuvres inédites du maître. Le séjour de Philippe est brusquement écourté par une menace de guerre — l'affaire Schnaebelé, semble-t-il — qui force le Français et l'Allemand à retourner chacun de son côté de la frontière.

Mais auparavant se sont déroulées les scènes les plus gaies entre Rex, Philippe et les autres disciples, entre Philippe et miss Bell, qu'il croit aimer et qu'il admire seulement : auparavant, Lembach a dévoilé les secrets assez laids de sa psychologie, et Ashley Bell a raconté sa vie d'aventures, a parlé des choses qui sont des êtres et qui vivent, et de la Guerre qu'il a vécue en Amérique, passant comme un père universel d'un chevet de mourant à l'autre, — avec une grandeur inoubliable. Lorsqu'il a créé cette majestueuse figure, qui oblige à l'amour, M. Abel Hermant a sans doute songé à Walt Whitman, le poète de l'Amérique moderne. Mais personne en ce cas n'a si amplement compris Walt Whitman, n'a mieux su lui donner toute sa lumière. Ashley Bell est si fort au-dessus des hommes qu'il plane comme un archange sur des groupes d'enfants. Il dit lui-même : "Je suis un Cosmos".

Et c'est bien là le mot qu'on peut appliquer à l'*Aube Ardente*. Ce beau, ce vaste roman est d'une poignante actualité, mais à chaque page éclate en lui ce sentiment de l'universel d'après lequel Goethe voulait juger les œuvres. Les écrivains contemporains ne nous donnent pas cette joie-là tous les jours. On sait déjà que le grand public a fait à l'*Aube Ardente* le succès qu'elle méritait : comment n'aurait-il pas été séduit par ces fraîches aquarelles des bains d'Oxford, de la Mésopotamie, du cottage anglais, et par ces figures si douces et si plaisantes d'étudiants ? On sait que les lettrés garderont jalousement ce temple serein élevé par une souriante sagesse. Dans les bibliothèques où l'*Aube Ardente* va prendre sa place, on laissera un vide à côté d'elle pour recevoir bientôt la *Journée Breve*, que la *Revue de Paris* vient de publier, un autre vide encore pour le troisième volume qui donnera toute sa portée à l'arche immense jetée ainsi sur le temps, et qui justifiera cette promesse du titre de l'*Aube Ardente* : "D'une guerre à l'autre guerre".

M. JEAN DE GRANDVILLIERS publie chez Calmann-Lévy :

"*Le Prix de l'Homme*". — C'est le journal d'un combattant, le véritable journal d'un combattant, cette fois ! Aucun parti-pris : de l'observation, des images, des impressions personnelles, beaucoup de psychologie, un peu de poésie... un très bon livre ! Il n'a qu'un défaut, ce livre : il vient un peu tard ; il paraît à une époque, où le public n'est guère disposé à faire bon accueil à un ouvrage de guerre : il en a trop lu.

Assurément, ce volume est un des plus complets qui aient été publiés sur les événements de 1914-16. Il possède toutes les qualités réalistes qui ont valu le succès d'un certain autre ouvrage de guerre ; mais il possède en outre une étude approfondie des moindres détails, d'intéressantes considérations d'ordre philosophique, et surtout beaucoup de vérité. Et cette vérité est

scrupuleusement respectée, parce que l'effet n'est jamais qu'une conséquence du sujet, au lieu d'être constamment recherché au détriment de la sincérité, comme il est, hélas ! très fréquent.

Étrange, passionné, sensuel, tout de charme et de poésie, le petit volume que M^{me} RITA HARRY publie à la librairie Ollendorff, sous le titre : "*Le Divin Amour*", est un des meilleurs qui aient paru en librairie depuis quelques mois...

C'est Gypsée qui sourit, Gypsée qui cueille des roses, Gypsée qui chante, Gypsée qui danse, Gypsée qui se pâme sous la caresse ardente d'une femme qui l'aime. Evidemment, c'est curieux; c'est surtout un peu incompatible avec nos goûts d'Occidentaux; mais, dans l'ouvrage de M^{me} Rita Harry chaque scène se déroule sous le soleil d'Orient et parmi d'innombrables fleurs. C'est un peu comme le rêve très joli d'une fumeuse d'opium. Ce livre, d'ailleurs, est celui d'une orientaliste fervente qui possède des dons incomparables d'évocation. Tout n'est qu'image, croquis d'impressions, parfois même simple schéma. Le style, lui-même, est aussi original que le sujet et s'y allie parfaitement. C'est, invariablement, sous une forte impression de charme que le lecteur termine chaque chapitre... Il est délicieux ce petit livre : il sera maintes fois relu.

"*Cézanne*", tel est le titre d'un volume que M. GUSTAVE COQUIOT vient de publier à la librairie Ollendorff...

C'est d'abord l'histoire du jeune Cézanne rêvant dans sa petite ville natale de Provence et faisant de beaux projets d'avenir, invariablement contrariés par un père rebel à toute carrière artistique. Puis, c'est presque le succès : le père cède et conduit lui-même son fils à Paris où Zola l'attend depuis longtemps. Alors, tour à tour, ce sont les longues heures de labeur et de patience à l'Académie Suisse du quai des Orfèvres, les randonnées dans le Parc d'Issy-les-Moulineaux et les réunions joyeuses entre artistes.

En 70, la guerre intervient. Cézanne se réfugie au Jas de Bouffan; et, ce n'est que la paix signée, qu'il part pour Anvers-sur-Oise, tandis que Pissaro s'établit non loin de là, à Pontoise.

Dès lors, c'est l'existence vraie de Cézanne qui commence. Il expose, et fait connaissance avec le public, qui se montre sévère et parfois hostile. Allié à Pissaro, Claude Monet, Sisley, Renoir, Berthe Morisot et Guillaumin, il ne désespère pas et travaille avec une ardeur constamment renouvelée. Enfin, après une exposition dans l'une des galeries importantes de la rue Laffitte, Paul Cézanne est déclaré "le plus haut de tous les peintres, le plus original, le plus étrange et le plus rare d'entre les plus rares".

... M. Coquiote, après avoir ainsi tracé la vie entière du peintre, revient en arrière. Il s'attarde de nouveau au Jas de Bouffan, à Marseille et à l'Estaque. Parlant tantôt de l'œuvre et tantôt de la vie intime de Cézanne, il fait indistinctement œuvre de critique et de biographe. Ce n'est qu'au

retour définitif du peintre à Aix-en-Provence, qu'il se désintéresse des questions de détail, pour en arriver même à terminer son ouvrage par une simple nomenclature des toiles les plus célèbres du maître.

M. Coquiot a joint à la documentation précise un style facile et agréable. C'est beaucoup d'habileté chez un critique d'art : et c'est ce qui fait, d'ailleurs, de ce livre nouveau, une acquisition pour l'histoire de la peinture et un bon volume pour le domaine des lettres.

Sobre, circonstancié et d'une documentation concise, tel est le memento que M. JONNESCO publie à la librairie Payot, et qu'il intitule "*La Question Roumaine*".

C'est d'abord, en quelques pages, l'histoire de la Roumanie d'autrefois. Puis, ce sont ses aspirations actuelles, ses luttes récentes contre l'emprise germanique, ses heures d'angoisse et de persévérance, ses espoirs d'avenir et sa confiance en la justice des peuples aux côtés desquels elle a combattu.

M. Jonnesco, dans le cours de son développement, reste aussi impartial qu'un historien peut l'être. Il exprime néanmoins son vif désir de voir enfin la Roumanie directrice absolue des questions d'Orient. C'est dans une démocratie unissant les peuples d'Europe, qu'il entrevoit l'accomplissement de ce rêve : et c'est sur ce vœu nettement formulé que se ferme son livre.

M. RENE PUAUX, lui, dans un sentiment hellénophile un peu exhalte, publie à cette même librairie Payot un ouvrage qu'il intitule "*L'Égède*".

Ce livre ressemble trop aux innombrables volumes de propagande qui viennent d'être publiés par des auteurs et des hommes politiques grecs. C'est encore un appel à l'Europe en faveur de la prépondérance hellène dans la Méditerranée orientale.

Comme la plupart des hellénistes fervents, M. Puaux n'envisage de régénérescence grecque qu'au détriment de la Turquie. Nous sommes d'opinion absolument contraire.

LA GUIRLANDE.

La Guirlande
n'est en vente que chez
quelques libraires.

Deux Doigts de Politique.

Ah! oui, deux doigts seulement, deux onces, deux grains même, de cette drogue amère, mais hélas! indispensable! M. Huysmans assurait que deux sortes d'humains sont intéressants: les fous et les saints. En politique, seuls les fanatiques et les sceptiques sont dignes d'attention. Toutes mes sympathies vont à ces derniers. N'est pas sceptique qui veut! J'aurais voulu, pour cette première causerie, vous donner des nouvelles de la ratification du traité de paix. Mais Nos Seigneurs les Députés viennent à peine d'en finir et *La Guirlande* d'octobre est sous presse! Les Eminentissimes Sénateurs ne seront pas beaucoup plus pressés. Alors donc quand ratifieront-ils? dites-le moi. Ce qui est admirable, c'est que le Parlement, qui prend son temps avec la France et avec l'Europe, ne représente plus rien que lui-même et n'a d'autre pouvoir que celui de dire: *Amen!* Pourquoi donc un tel déluge de salive intempestive? Eh! braves gens, il s'agit de gagner quelques semaines qui équivaldraient à une prorogation de cinq ou six mois.

Néanmoins, on m'assure que ce bon M. Clémenceau est résolu à faire les élections, toutes les élections, avant la Saint-Sylvestre. Que de scrutins, mon Dieu, que de scrutins en deux mois! Nous allons avoir le bonheur d'élire tout ce qui est éligible... Avant d'aborder un autre sujet, laissez-moi me gonfler un instant dans ma dignité de citoyen, d'électeur, veux-je dire, et me contempler dans ma majesté de onze ou douze millionième de Peuple Roi... Et, passons à un autre ordre de scandale.

M. Lenoir, M. Judet et M. Caillaux mijotent au feu lent des fourneaux judiciaires. Le premier de ces messieurs vient d'esquiver le poteau, ce qui est, en l'espèce, le meilleur moyen de gagner la course. Le second médite à Lucerne sur les diverses modalités du patriotisme intégral. Le troisième soigne, à Neuilly, une neurasthénie invétérée et une artério-sclérose normale. Et le peuple attend la justice.

Pendant ce temps, le prolétariat fait des siennes. Sous prétexte que le travail "intensif" peut, seul, sauver la France, les grèves se multiplient; les lettres ne sont pas distribuées, les transports diminuent de nombre et de vitesse. On organise méthodiquement la fainéantise; on systématise le moindre effort; on impose la paresse à tous les "travailleurs".

Les derniers venus au Syndicalisme, les actrices et les acteurs, sont les plus intransigeants: ils ne joueront pas avec les non-syndiqués, na! Des directeurs de théâtre avaient accepté cette ineptie insolente. Nous serions obligés de subir *Samson* joué par le camarade syndiqué Lustucru au lieu et place de M. Lucien Guitry non-syndiqué! L'imbécillité fait prime sur le marché de Paris: c'est la seule denrée qui soit abondante et qui ne perde pas au change. J'accepterai le syndicalisme artistique quand l'article premier des statuts du Syndicat portera ces mots: "Le talent est obligatoire".

La situation extérieure est solide en ce sens que son incertitude est solidement incertaine.

L'Allemagne "désarmée" organise 1° : une armée régulière reconnue par le traité; 2° : une armée territoriale permanente et 3° une armée très-active aux frontières de la Pologne.

La question d'Orient, moins résolue que jamais, est plus embrouillée qu'elle ne l'était en 1855. Aucun Européen ne possède le moindre aperçu sur l'avenir réservé à ce qui fut l'Empire ottoman. La Grande-Bretagne nous subtilise adroitement les morceaux de Syrie, qu'en 1916, elle avait reconnus nôtres, en principe.

Nous n'aurons pas Mossoul, parce que Mossoul a du pétrole et que, par définition, le pétrole appartient aux Anglais. Nous n'aurons Beyrouth et le Liban que si un nommé Fayçal, ou Feyssal, ou Fessale le permet. Et nous n'aurons la Palestine (fichu cadeau), que si nous la rétro-cède un empereur sioniste qui est encore à naître. Par contre, le Royaume-Uni continuera d'assurer les libertés de l'Irlande, de l'Égypte, de la Mesopotamie et de l'Inde, sans oublier la Perse...

En somme, ce qui est établi, ou plutôt, ce qui tend à s'établir de par le monde, c'est un immense Empire anglo-saxon, économique-confessionnel, *business methodist*... Très gracieux, en vérité. Fort heureusement, les Turcs, les Roumains et les Italiens se font tirer l'oreille et je ne désespère pas que les Français tirent, à leur tour, tant et si bien sur la corde qu'ils la casseront. On nous a déjà fourré la semaine anglaise, nous allons au dimanche londonien! Qu'on nous laisse au moins la semaine latine et l'esprit gaulois. Sinon, je m'établis musulman... Au surplus, m'est avis que si nous avions en France, un Richelieu, fut-ce sa monnaie, il serait facile de dissocier l'empire anglo-saxon et de faire craquer son hégémonie même économique. Français, mes amis, soyons très patients et montrons-nous bonne bête: Aucune difficulté n'est insoluble à qui possède beaucoup de patience, un peu d'adresse et un gramme de hardiesse.

J'ai des excuses plates à adresser aux mânes du Comte Tisza. Figurez-vous que j'avais représenté feu le Premier ministre hongrois comme le fauteur de la guerre universelle. C'était dans un roman-feuilleton, il est vrai. Je fis de lui un portrait effrayant, calqué sur celui de Cromwell par Bossuet: "Il s'est rencontré un homme d'une profondeur d'esprit incroyable"... etc. Or, l'auteur de la guerre, ce n'est pas le Comte Tisza; ce serait, nous affirment les pangermanistes autrichiens, un autre comte du nom de Berchtold. Tisza, au contraire, était pour la paix! Ce n'est qu'en 1919 que l'on nous apprend cela. Soyons toujours prêts à reviser nos jugements... Je vous jure de n'hésiter jamais à me contredire.

F. GAUCHERAND.

HARRIS

Déetective Privé

34, Rue Saint-Marc
PARIS (2^e)

Téléphones :
Central : 84-51 et 49-45

Adresse Télégr :
Harristive-Paris

Code Télégr. A Z



Enquêtes

Surveillances

Recherches

Correspondants
partout.

La Belle Édition

Nous avons créé nos livres afin qu'ils s'harmonisent avec les meubles anciens et modernes et qu'ils ne soient jamais déplacés sur une table à côté d'un bouquet de fleurs.

François Bernouard

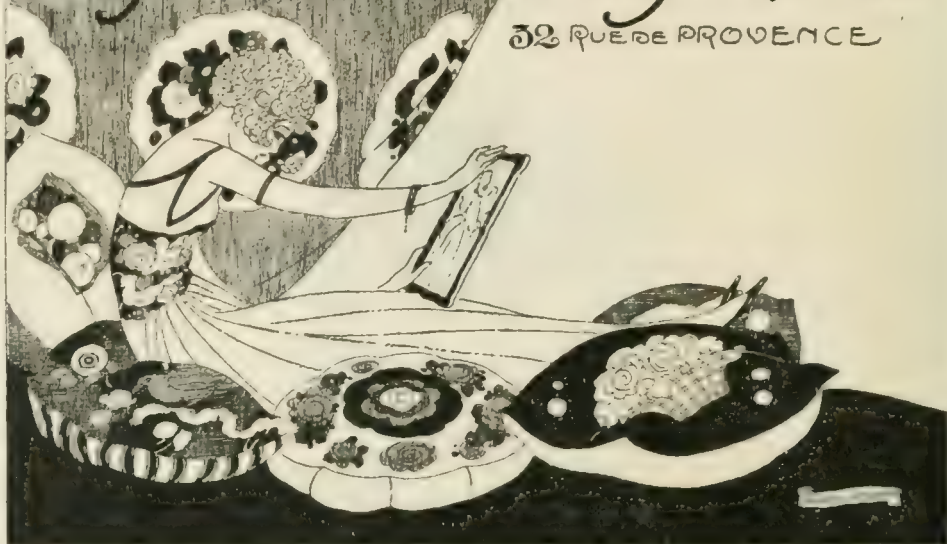
Imprimeur - Libraire

71, Rue des Saints-Pères Fleurus 18-13

Directeur Gérant : I. Hermanovits

L'ESTAMPE ARTISTIQUE

32 RUE DE PROVENCE



Exposition permanente des Oeuvres de :

BRUNELLESCHI — BARBIER — BRISGAND
B. BARCET — BOUTET DE MOUVEL — BOUY
Marcel BLOCH — BLANCHE — BIVA — BARBA
CALBET — CHÉRET — CAPPIELLO — DEVAMBEZ
Joé DESCOMPS — Carle DUPONT — DORVILLE
DOLA — DUBOUT — DELIZE — ELIOT
Abel FAIVRE — FORA'N — FABIANO — FONTAN
FOUGERAT — GUILLAUME — GERBAULT
GUYDO — GRELLET — HEROUARD — HEINARD
HERVE — ICART — ITASSE — JONAS — JARACH
KUHN — REGNIER — LEANDRE — LE RICHE
Mad. LEMAIRE — LEPAPE — LEONNEC — MARTIN
MILLIÈRE — Louis MORIN — MIRANDE
MOUROLIN — MANTELET — MESPLÈS — MUTIN
NEUMONT — NAIN — POULBOT — PRÉJELAN
PÉAU — PENOT — Georges REDON — STEINLEN
TEURÈ — Louis VALLET — VALLÉE
WILLETTE — WEGENER.

Les courses.

La Saison de Deauville fut plus brillante cette année que jamais ; après six ans d'interruption, l'on revit tous les habitués, tous ceux tout au moins qu'a épargnés la grande guerre, et cet empressement des sportsmen à retourner vers leur coin favori est de bon augure pour l'avenir ; mais c'est déjà de l'histoire ancienne et nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour signaler le gros succès des ventes de yearlings qui atteignent des prix fabuleux. Deux sujets entre autres, dépassèrent les 100.000 francs ; l'un *Ksar*, fils de *Brûleur* et de *Kizilgourgan*, fut payé plus de 150.000 francs par M. *Ed. Blanc*, il provient de l'élevage de M. de *Saint Alary* ; l'autre, payé plus de 100.000 par M. *Henri Letellier*, est un poulain par *Sardanapale* et *Cassinier* qui est né chez le B^{on} *Maurice de Rothschild* ; ces prix peuvent donner bon espoir aux éleveurs, et les consoler des sacrifices passés.

La saison Normande était à peine terminée, que la *Société d'encouragement* battait le rappel des sportsmen, et les conviait à ses belles réunions d'automne à Longchamp. A vrai dire ces premières journées ne furent pas très suivies, bien des habitués s'étant attardés aux douceurs de la mer ou des montagnes, et d'autres que l'on vit en passant, étant immédiatement repartis vers les grandes plaines, à la poursuite d'un perdreau plutôt rare cette année. Disons de suite qu'ils eurent tort d'abandonner ainsi ces premières réunions, car le sport y fut de tout point remarquable.

La première journée, celle du 31 août, nous permit d'admirer deux beaux produits qui s'adjugèrent les deux *Criterion*s ; *Peudennis* à M. *Macomber* celui des Poulains, et surtout *La Chiffa II* dont la victoire dans l'épreuve des pouliches fut sensationnelle de facilité. Monsieur Georges Proissette, possède là la meilleure jument du moment ; à l'heure où ces lignes paraîtront, elle aura probablement changé de propriétaire car elle doit passer en vente prochainement, qui sera l'heureux gagnant de ce gros lot ? Le même jour, le *Prix de Chauvilly* revenait à *Passereuil* au B^{on} *Ed. de Rothschild*, battant de 3 longueurs *Larrikin*.

Le dimanche suivant, le programme avec les deux *Prix La Rochette* et le *Prix de Jouvence* était tout aussi intéressant. *La Chiffa II* poursuivait le cours de ses succès, en gagnant peut-être encore plus facilement que huit jours avant. L'épreuve des Poulains revenait à *Odol* battant *Zagreüs* et un lot assez moyen.

Larrikin devait encore se contenter de la deuxième place derrière *Marmouset* dans le *Prix de Jouvence* il devait dans le *Prix de Satory* qu'il gagnait le 21 septembre, trouver une profitable compensation à ces deux honorables échecs.

L'intérêt n'a fait que s'accroître le 14 septembre avec le *Prix de Sablonville*, le *Royal Oak* et l'*Omnium*, cette journée classique est une des plus belles de toute l'année. Le lot des inédits du *Prix de Sablonville* ne m'a pas beaucoup plu, et sauf le vainqueur *Cid-Campéador* à M. *Eknayan*, l'on ne remarquait guère que *Bizoton*, qui portait les couleurs de lord *Derby* et *Rains* à

M. W. -K. *Vanderbilt*, ces deux derniers ont encore beaucoup à gagner, et je ne serais pas étonné qu'ils vaillent leur vainqueur l'année prochaine.

Stearine a un peu étonné tout le monde, en gagnant le *Royal Oak*, elle était dans ses bons jours et a gagné en s'échappant comme à chacune de ses victoires; *Hallebardier* seul a pu l'approcher, mais non la menacer. Enfin *A l'ordre*, que l'on avait installé favori sur sa magnifique apparence, a remporté dans l'*Omnium* une très brillante victoire, devant *Eckmühl Plantagenet* et un lot nombreux, où se rencontraient de bons chevaux comme *As* et *Matin*.

On sentait le 21 septembre que les Parisiens étaient rentrés chez eux, le pesage était plus fourni, on commençait à lâcher la tenue d'été, l'on vit même quelques chapeaux à haute forme. L'intérêt de la journée en dehors du *Prix de Satory* dont nous avons déjà parlé, se concentrait sur le *Prix de la Salamandre*, et celui du *Prince d'Orange*. *Pito* et *Campa* les deux représentants de M. *Eknayan* firent une simple promenade de santé, dans le premier, où ils finirent premier et second à trois longueurs devant leurs concurrents. Le *Prix du Prince d'Orange*, fut remporté par *Tullamore*, battant d'une longueur *Ierdier*; il est juste de dire que ce dernier a eu un départ déplorable, où il a laissé une partie de sa chance, il est très probable, qu'il eût sans cela été devant la jument de M. *James Hennessy*, comme dans le *Grand Prix de Deauville*... Oui mais! dans ce *Grand Prix de Deauville* tout le monde s'accorde à dire que c'est lui qui a eu la chance, et que ce jour là *Tullamore* aurait dû le battre, en sorte que chacun des deux a gagné la course qu'il aurait dû perdre, et perdu celle qu'il aurait dû gagner; je ne parle pas des joueurs qui ont dû perdre les deux fois. La voilà bien la glorieuse incertitude! Quoiqu'il en soit, la jument de M. *James Hennessy* et le cheval de M. *A. Pellerin*, sont peut-être ce que nous avons de meilleur cette année, ils ont en tous cas le mérite d'être courageux, honnêtes et réguliers, en même temps que de très beaux modèles; que peut-on demander de plus?

La semaine internationale de Maisons-Laffitte, s'est déroulée du 22 au 27 septembre avec son succès habituel, malheureusement, peu de chevaux étrangers ont fait le déplacement, et aucun n'a gagné, *Earbury*, seul s'est classé deuxième derrière *Observateur* dans le *Prix de la Manche*. *La Coupe d'Or* qui était l'épreuve capitale de ce beau meeting est revenue à *Bambino* battant *Brumado* et *Naufrageur* dans une arrivée sensationnelle, le fantasque cheval du *Chevalier Ramucci* a consolé ainsi son propriétaire de bien des deboires, c'est un beau et bon cheval dont malheureusement le caractère est bien décevant.

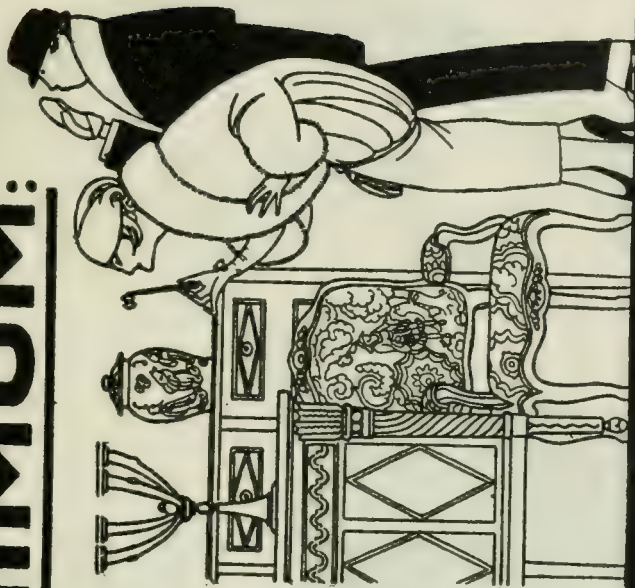
Le dernier dimanche du mois nous a offert une grosse surprise; n' imaginez pas que nous y ayons vu une cote sensationnelle, le public des courses est habitué à ce genre d'émotion; il n'y a pas eu de cote du tout, les lads de Chantilly et Maisons-Laffitte s'étant mis en grève pour faire comme tout le monde, les courses ont été simplement annulées. D'ailleurs ne nous plaignons pas, comme il faisait un temps de chien, cela nous a évité un déplacement pénible. Pas de courses, pas de spectacles, temps pluvieux, ce dimanche 28 septembre a été le plus Anglais des dimanches parisiens.

PHIPPS'.

Tout est changé !!
MAXIMA vend
au MINIMUM:



Antiquités
Meubles
Anciens
Tapisseries
Vieilles
Porcelaines
&
Laques
de Chine



Une visite au 3 rue Taitbout s'impose!

BUREAUX D'ACHATS PRIVÉS AU 1^{er} ÉTAGE

Vous serez plus belle
avec les produits



SANFAR

8, Boulevard des Italiens, PARIS



W. G. W.



Les Colombes familières.

Jade

Robe du Soir de chez Jenny



LA GUIRLANDE

2^e Fascicule

Vingt francs

Novembre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art
et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Le tirage de cet Album est
restreint à huit cents
exemplaires.

Numéro : **509**

Phili

ou par delà le bien et le mal

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

Le Testament

Nouvelle en prose, par
Monsieur PAUL BOURGET
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Complainte

poème par Madame A. de NOAILLES
Illustration de Monsieur George Barbier.

Le bon ton au Théâtre

prose par Monsieur ANDRÉ BRULÉ
Illustration de M. Brunelleschi.

Une lettre de Paris

prose par Monsieur RIP
Illustration de M. Joseph Hémard.

La Parisienne

propos par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Mahias.

Elégances Parisiennes

Propos par JULIETTE LANCRET

Pour vous, Mesdames

Propos par PAMÉLA

Hors - texte :

Un soir à Venise, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI
La Leçon bien apprise, dessin inédit de M. GEORGE BARBIER
Monsieur André Brulé, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI

Modèles des Grands Couturiers exécutés par Messieurs
GEORGE BARBIER. BRUNELLESCHI. MAURICE TAQUOI



Phili

OU

Par delà le bien et le mal.

Conte moral.

II

Préparatifs d'exil.

Comment ? C'est toi ? s'écria Philippe-Egon, quand il vit le président du Soviet.

Il ne le put envisager d'abord, attendu que ce personnage était déjà plié en deux derrière la porte et traversa tout le salon des audiences sans se redresser. Il est surprenant qu'un président de soviet, élu depuis cinq minutes, marque si obséquieusement son respect à un prince qui vient d'abdiquer



depuis le même temps, et qu'il ait l'usage des cours au point de savoir faire le plongeon ; mais Philé ne s'étonna plus de rien lorsqu'il reconnut son frère de lait. Otto Müller avait donc précisément dix-huit ans et demi comme le grand-duc, qui n'est point l'âge canonique pour gouverner les peuples, et encore moins pour les ameuter contre le gouvernement établi. Mais Otto, de même que Philippe-Egon, avait tous les genres de précocité.

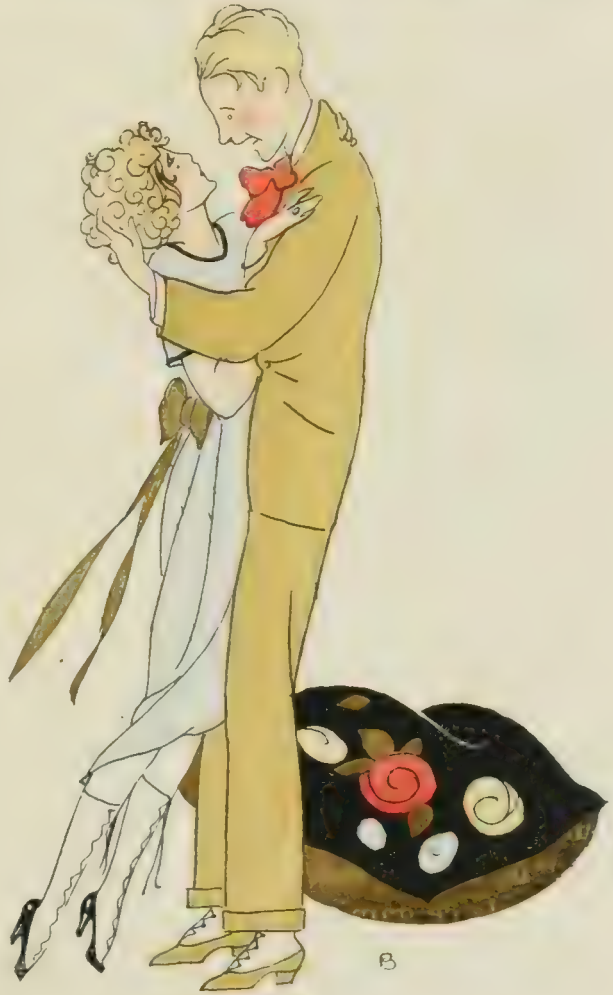
Ce jeune homme, d'une figure agréable, semblait aussi avoir sucé le même lait que Chérubin ;

mais, comme disait Fritz Mosenthal en son jargon métaphysique, il était en acte tout ce que le *Cherubino d'amore* de la comédie est en puissance ; et cela signifie, pour parler chrétien, qu'il n'avait pas coutume d'en conter aux arbres du parc ni aux nuages du ciel. Si de jour ou de nuit son cœur soupirait, il n'en demandait point sottement la cause au premier venu, sachant fort bien de quoi il retourne. Enfin, il n'avait pas plus de mémoire que cette vilaine femme du roman de Pétrone, qui "ne se souvient pas d'avoir jamais été vierge". Bref, les mœurs de ce gamin étaient invraisemblables, et il n'avait pas une petite part de responsabilité dans le dévergondage de son frère de lait, avec qui, malgré la différence des rangs, il vivait

sur le pied de la plus grande familiarité, comme il se doit dans une cour allemande patriarcale.

Fils du deuxième jardinier de Son Altesse Sérénissime, mais favori du prince dont il partageait les jeux les moins innocents, il n'avait point le temps d'exercer un métier manuel et était par là même tout désigné pour présider les conseils de travailleurs. Il avait seulement un petit emploi, mal défini, au théâtre grand-ducal : il figurait quelquefois, et il rôdait dans les loges. Il "tournait" aussi des films, dont la censure autorisait rarement la présentation au *profanum vulgus*, et dont Phili donnait le régal à ses intimes dans les appartements privés du château.

Il quittait si peu son maître qu'il lui était presque impossible de ne le point tromper avec Mignon et même avec les amies passagères, au fur et à mesure. Pour que Phili ne s'en aperçût point, il aurait fallu que ce jeune prince fût aveugle comme le roi Candaule, ou que Müller se rendît invisible comme Gygès : il ne s'en donnait point la peine, ou plutôt il s'en gardait bien ; Mgr. le grand-duc avait trop d'esprit



pour être aveugle ou n'être point philosophe, trop de perversité pour n'apprécier point l'amusement de cette clairvoyance et le ragoût de cette philosophie. Si le mariage de Phili et de sa cousine Sophie - Charlotte n'eût été un mariage blanc, ils eussent fait, dès le premier jour, fatalement, ménage à trois.

La coquetterie n'était pas le moindre vice d'Otto Müller. Artiste de théâtre, ayant la clef du magasin, il avait cru devoir se déguiser un peu pour la circonstance. Il avait déniché quelques nippes d'une pièce française de l'époque révolutionnaire.

Il portait une veste ronde, une espèce de carmagnole, et un pantalon rayé; les pieds nus, vu le prix du cuir et la pénurie des chaussures, mais cela n'allait point mal avec l'ensemble; et il s'était discrètement fardé le visage. En tout autre temps, l'on eût été alarmé de le rencontrer ainsi fait, le soir, au coin d'une rue. Phili, régisseur avant d'être grand-duc, ne put se défendre de regarder d'abord au costume, et l'approuva. Puis, il dit:

Ah! c'est toi leur chef? C'est donc pour cela qu'on ne t'a pas vu ici de la matinée?

Le temps ne m'a pas semblé moins long qu'à Votre Altesse Sérénissime, répartit ce fat, qui se savait indispensable. Mais Monseigneur daignera m'excuser: je ne pouvais être



partout à la fois. et il devine que je n'ai pas dû perdre une minute pour organiser la révolution en deux heures.

— C'est un record, dit le prince.

Frédéric Mosenthal, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, ne manqua point d'interrompre l'orateur pour rappeler que l'Allemand a le génie de l'organisation, ce que nul ne songeait à oublier ni à nier. Otto, se tournant alors vers lui, avec une extrême déférence, avoua que les conseils de monsieur le professeur avaient été fort utiles au peuple et l'en remercia.

— Quelles mesures avez-vous prises jusqu'ici ? dit le grand-duc, par curiosité ou par politesse.

— Monsieur le professeur a su nous faire comprendre, dit Müller, qu'une petite ville comme Silberberg est le champ d'expérience rêvé, et que l'on y peut procéder beaucoup plus hardiment que dans une capitale. La révolution n'a éclaté chez nous qu'au moment que nous avons appris par téléphone qu'elle éclatait à Berlin, mais elle n'est pas à l'instar de Berlin. Elle est intégrale. Ils sont forcés là-bas de ménager tous les choux et toutes les chèvres : ici nous ne ménageons rien, et il n'y a pas l'ombre d'un compromis dans toute notre constitution.



Vous avez une constitution ! Déjà ! s'écria le prince, vraiment transporté d'enthousiasme.

— C'est monsieur le professeur qui a bien voulu la rédiger, dit Otto Müller, en s'inclinant encore jusqu'au plancher devant Mosenthal. Le premier article est seul calqué sur celui des Prussiens, et comme ils proclament que l'empire



est une république, nous proclamons que le grand-duché en est une autre. Mais nous sommes allés beaucoup plus loin, du premier coup, dans la voie de la socialisation ; et après avoir supprimé — cela va de soi — la propriété privée, nous avons socialisé, outre les instruments de travail — cela va également de soi — les instruments de plaisir.

— Tu veux dire : les femmes ? fit le grand-duc.

— Entre autres, répondit Müller.

— Cela ne change pas grand'chose, dit Philippe-Egon, qui faisait volontiers, ou croyait faire, de l'esprit à la française.

— Non ! dit Otto Müller en pouffant de rire avec la même complaisance que si le grand-duc eût encore été sur son trône.

— Comment : pas grand'chose ? dit Mosenthal scandalisé. Ce qui n'était que dans l'usage est désormais inscrit sur les tables de la loi, et tu appelles cela " pas grand chose " !

— Tu as raison, dit Philippe-Egon, toujours docile. Mais pour moi, pratiquement, cela n'y fera ni chaud ni froid... Alors, reprit-il après une courte pause, je n'ai plus rien, ni terres, ni argent, ni maîtresses, ni même épouse légitime; tout cela est socialisé, jusques et y compris Sophie-Charlotte?

Cette réplique, si facile à prévoir, surprit et bouleversa le président du soviet.

— Votre Altesse Sérénissime nous croit bien ingrats, dit-il, en rougissant comme un enfant que l'on gronde et qui ne le méritait point. Elle doute de notre cœur, elle a tort. La mesure de socialisation est générale; mais tout ce qui appartient à notre bien-aimé prince en est excepté: valeurs, meubles, immeubles, etc...

Il hésitait, Philippe-Egon le souffla.

— Et les poules, dit-il.

Cette locution familière suffit à rasséréner le président. Il rit encore; et comme, sans mépriser les biens meubles et immeubles, il s'intéressait aux poules davantage, il protesta.

— Si un seul des trois cent quatre-vingt-dix-huit garçons qui présentement composent tout l'effectif mâle de Silberberg se permettait de lever seulement les yeux sur M^{lle} Mignon, c'est à moi qu'il aurait affaire.



— Je m'en doute, fit le grand-duc; mais tu n'auras point le souci de la protéger, car je l'emmène.

— Comment, tu l'emmènes? s'écria Otto Müller, oubliant, en son trouble, qu'il avait ordinairement le tact de ne tutoyer son auguste camarade que dans l'intrinsèque des petits appartements. Tu l'emmènes! Où l'emmènes-tu? Tu as donc l'intention de nous quitter?

Tu parles! dit le grand-duc. Je suis libre comme l'air et j'ai une jolie fortune. Qu'est-ce qui me retiendrait ici.

— Ceux qui t'aiment, repartit le président du Conseil des ouvriers et soldats avec une puérilité qui n'était pas sans grâce.

Il avait le cœur si gros que vraiment il semblait près de pleurer; mais ces faiblesses ne touchaient point Philippe-Egon, et Otto, qui le savait, poursuivit plus adroitement:

— Monseigneur, ce n'est pas le moment de fuir Silberberg quand on va s'y amuser.

— Je ne m'y amuserai jamais plus que je n'ai fait depuis cinq



ou six ans. J'ai épuisé toutes les ressources que cette résidence peut m'offrir, et j'ai hâte de visiter le reste du monde... Quel lieu d'exil choisirons-nous ? ajouta-t-il, s'adressant à Mosenthal.

Le professeur murmura :

— Venise ?...

— Gros malin ! Crois-tu que je n'y aie pas songé ? Mais nous sommes en guerre avec l'Italie. Tant que la paix ne sera pas signée, il nous faudra, bon gré mal gré, se contenter de la Suisse.

— C'est gai ! dit Mosenthal.

— Plus peut-être que tu n'imagines. J'ai des tuyaux.

Otto Müller s'écria d'une voix suppliante :

— Au moins, Monseigneur, emmenez-moi !

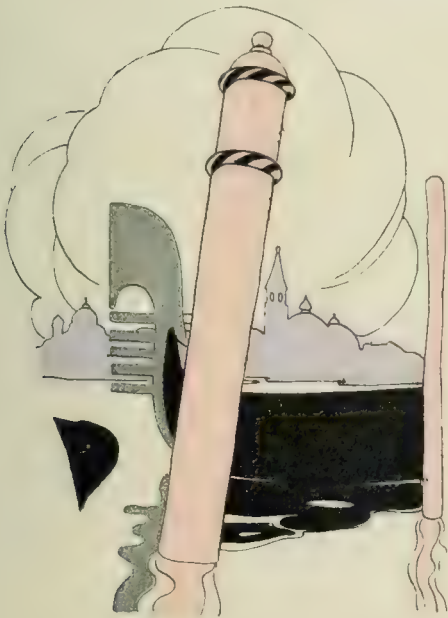
— Non, mon vieux, dit le prince. Je suis libre, tu ne l'es plus. Ta grandeur t'attache au rivage. Va, va présider ton soviet.

Otto n'y alla peut-être point, mais il sortit de la salle en poussant un cri de désespoir.

Sans y prendre garde, Philippe-Egon instruisit Fritz Mosenthal qu'il comptait de partir le soir même et le pria d'en aviser Mignon.

— Et toi, dit-il avec bienveillance, qui emportes-tu ?

— Rien ni personne, répondit Mosenthal. Je ne conçois pas que l'on s'encombre de tels *impedimenta*. Au point de civilisation où nous sommes parvenus, on trouve toujours sa pâture à l'étape.





— Je suis bien de ton avis, répondit Philippe-Egon; mais je ne puis malheureusement pas suivre ton exemple. Ai-je le droit d'abandonner Mignon ?

Il soupira et, dans l'instant même qu'il soupirait, eut de soupirer une deuxième raison; car le grand-maréchal, qui était sorti sur les talons d'Otto Müller, fit sa rentrée, pour annoncer à Son Altesse Sérénissime que Son Altesse Sérénissime M^{me} la grande-duchesse souhaitait entretenir Son Altesse Sérénissime.

— Je l'avais oubliée ! dit le grand-duc, présentant ce que l'on appelle, même dans les cours, une tuile. Qu'elle vienne !

Sophie-Charlotte parut aussitôt, escortée de sa duègne, M^{me} la baronne de Krakus. C'est une demi-polonaise, demi-allemande, qui prétend descendre du fameux Krakus, fondateur de Cracovie. Cette généalogie est fabuleuse, d'autant que Krakus n'a jamais existé. Phili considéra les deux femmes et parut fort satisfait de l'examen. Lorsque Sophie-Charlotte lui demanda : « Que pensez-vous faire de nous ? » à peine lui laissa-t-il le loisir d'achever, et il répondit galamment :

Vous ne supposez pas que j'aie eu jamais l'idée de vous plaquer, ma chère ?

Il ajouta cependant :

Vous m'excuserez si vous apercevez dans ma suite quelqu'un que l'humanité seule, à défaut de tout autre sentiment, m'interdirait de laisser ici, en proie à cette populace.

— Comment donc, mais c'est trop naturel ! repartit Sophie-Charlotte sans le moindre embarras. Croyez bien que

moi-même, si j'avais quelqu'un. je me ferais un devoir de ne vous le point cacher ; mais hélas ! je n'ai personne.

Quand elles furent sorties. Philippe-Egon dit à Mosenthal :

— Sais-tu que ma femme est désirable, de surcroît spirituelle. et que la duègne a l'air d'une appareilleuse ? Où avais-je la tête de croire que je pusse me passer. en voyage. de l'une et de l'autre ?

La porte s'ouvrit avec fracas. Otto Müller entra en coup de vent.

— Monseigneur ! Monseigneur ! cria-t-il. Mon cher Phili ! J'accompagne Votre Altesse Sérénissime ! Tout s'arrange. Ils m'ont renversé. J'ai cessé de plaire. Ou j'ai donné ma démission. Je suis si fou de joie que je ne sais plus. Et je suis nommé ministre plénipotentiaire de la république grand-ducale à Genève !

— Nous nous en félicitons. monsieur le ministre. dit le grand-duc. C'est précisément à Genève que nous avons dessein de nous retirer.

Alce Hermant.



(a suivre).



Le testament

I

Depuis une semaine, Maxime de Servières n'arrivait pas à secouer une obsession dont il avait été saisi dans des circonstances particulièrement tragiques. L'énoncé seul des faits suffira pour expliquer ce trouble. Huit jours donc auparavant, il avait reçu la visite d'un domestique qu'il avait aussitôt reconnu pour être celui d'un certain M. Souty, un ami de sa famille, qu'il ne voyait plus que par intervalles depuis des

années. Ce Souty était un ancien officier, comme le père de Maxime. Il avait démissionné, comme le père de Maxime encore, avec le grade de capitaine, et les deux camarades étaient venus s'établir à Paris, presque en même temps. Depuis sa plus lointaine enfance le jeune homme se souvenait de la présence assidue chez eux de Raymond, — comme Servières appelait son ami. Madame de Servières vivait alors. C'était depuis sa mort, arrivée il y avait cinq ans, que Souty s'était retiré à Versailles, à cause de sa santé toujours plus chancelante. Le domestique, un ancien ordonnance, demeuré au service du capitaine retraité, était venu dire à Maxime :

— “M. Souty est bien malade. Il m'a envoyé à Paris demander à M. Maxime de Servières qu'il vienne le voir avant son départ. C'est comme cela qu'il parle de sa mort... Il aurait voulu voir aussi M. de Servières, mais il sait que M. de Servières n'est pas à Paris”.

— “ En effet ”, avait répondu Maxime, “ mon père est en Bretagne ”.

Sur le moment, le jeune homme n'avait été étonné ni que le mourant désirât lui dire adieu; ni qu'il eut employé ce moyen singulier, un messenger personnel, pour lui communiquer ce désir, quand un télégramme,



semblait-il, aurait suffi ; ni enfin que le malade fût à ce point au courant des moindres faits et gestes de son père, alors que les relations étaient devenues très rares entre eux. A vingt cinq ans, l'idée de la mort, là, toute proche, inflige à la sensibilité un désarroi qui ne permet plus le raisonnement. Pourtant, Maxime ne put s'empêcher de trouver étrange l'insistance du domestique, quand il eut répondu qu'il irait à Versailles dès l'après-midi.



— “ Mais c'est maintenant qu'il faut venir, avec moi, Monsieur Maxime, avec moi ” répétait cet homme qui ajouta, après un instant de visible hésitation : “ Cette après-midi M. Osselin sera là et, peut-être, ne vous laisserait-il pas entrer ”.

— “ Qui est M. Osselin ? ” interrogea Maxime.

— “ Un cousin éloigné de M. Souty... Il s'est installé à son chevet depuis qu'il le sait malade. Il est venu de Limoges, où il habite, pour hériter... Je suis sûr qu'il a payé l'autre valet de chambre pour l'avertir... C'est son droit. Mais il perd son temps... Alors vous comprenez... Enfin, il veut que personne n'entre. Mais je suis là. Il a dû passer la matinée à Paris, afin de consulter un homme d'affaires sans doute. M. Souty m'a envoyé aussitôt vous chercher ”...

Pourquoi les yeux de ce garçon avaient-ils, pendant qu'il prononçait ces paroles, un regard dont Maxime demeura gêné ? C'était de ces yeux qui *savent*. Mais quoi ? Il était au service de Raymond Souty depuis trente cinq ans. Entre un maître et un serviteur qui ne se sont pas quittés pendant un tel laps de temps, il s'établit une intimité d'un ordre très particulier, faite de l'inombrable quantité de petits détails de vie privée à laquelle ce serviteur a dû se trouver mêlé. Visiblement celui-ci, en venant chercher le fils de M. de Servières, obéissait à une volonté de son maître dont il comprenait les causes profondes. Lesquelles ? Le jeune homme ne se le demanda pas tout de suite, mais il sentit le

mystère. Des questions lui vinrent aux lèvres, qu'il ne posa pas, comme si déjà quelque chose de redoutable lui apparaissait, obscurément. C'est qu'il avait lu aussi, cela, dans le regard du messenger, que les siens et lui-même étaient mêlés à ce mystère. Ce ne fut pourtant qu'un éclair, et il répondit au domestique :

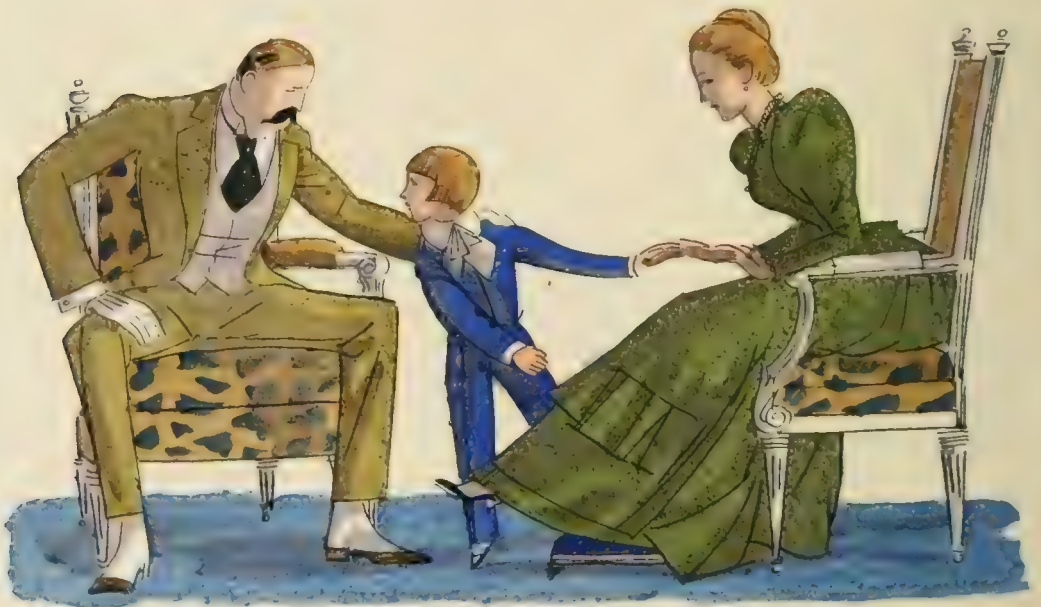
— “ C'est bien. Je vais avec vous ”.

— “ L'automobile est à la porte ”, reprit l'homme, “ nous arriverons plus vite ”.

Cette précaution de hâte était de nature à redoubler la sensation d'énigme déjà éveillée chez Maxime. Elle ne fit que grandir durant les quaranté minutes que la voiture mit à



franchir la distance entre la place Saint-François Xavier où habitaient les Servières et la rue de l'Orangerie à Versailles. C'était là que Raymond Souty s'était retiré. là qu'il achevait, dans la solitude, une existence dont Maxime avait si souvent entendu dire par des amis communs qu'elle avait été très brillante. Tandis que l'automobile allait, traversant par ce matin de Décembre les allées désertes du parc de Saint-Cloud et les bois dénudés de Ville-d'Avray, les images avaient afflué par centaines dans le cerveau du jeune homme, lui montrant l'ancien officier, tel qu'il l'avait vu du temps de



ses assiduités dans leur intérieur. Que de fois, sur le point de partir pour le collège Stanislas, où il était élevé, il était venu prendre congé de sa mère, et Raymond Souty était là, qui, lui aussi, embrassait le petit garçon au front, lui flattait les cheveux de la main, lui disait des mots d'encouragement! Plus tard, quand Madame de Servières était tombée malade, qui donc parmi leurs amis avaient témoigné au mari et au fils une affection plus constante? L'enterrement de sa mère s'était évoqué devant l'esprit de Maxime avec une précision presque hallucinatoire, et le

visage de Souty comme détaché parmi les innombrables faces des suiveurs de convoi...

Depuis cette mort, puisqu'il n'habitait plus Paris, Souty avait de moins en moins fréquenté leur maison. Mais, ces souvenirs justifiaient trop le désir que cet assidu

d'autrefois avait éprouvé à son lit de mort, de revoir, à défaut de son ami en voyage, l'enfant de cet ami qu'il regrettait d'avoir négligé. Maxime s'était dit cela, et il n'était pas arrivé à vaincre l'inexplicable malaise dont l'attitude du domestique avait été le principe. Il regardait le dos de cet homme maintenant, assis à côté du chauffeur, sur l'avant de l'automobile. La tentation le prenait de le faire entrer dans la voiture, de l'interroger — sur qui et sur quoi? — Il n'avait pas donné suite à cette idée pour



ne pas rencontrer ces prunelles de complice, dont l'expression lui fut de nouveau insupportable, quand, l'automobile s'étant enfin arrêté dans la vieille rue du vieux Versailles et devant un vieil hôtel à façade délabrée, cet homme, descendu du siège, vint ouvrir la portière et dire :

— “C'est ici”. Et il avait ajouté d'une voix presque suppliante : “Il y a des moments où il a l'air de ne pas avoir tout son esprit... Ne lui demandez rien. Monsieur de Servières. Ne faites pas attention s'il vous dit des choses qui vous

surprennent... Il est si faible de tête ! Mais, s'il ne vous avait pas vu, il serait mort désespéré"...

Le mourant était veillé par une religieuse que le domestique fit sortir de la chambre aussitôt qu'il y eut introduit Maxime. Dans la clarté triste qui tombait des hautes fenêtres, celui-ci avait contemplé, avec un affreux serrement de cœur, ce masque auquel les ignorants ne se trompent pas plus que les savants, cette décomposition hagarde des traits où la fin toute proche a déjà empreint son horreur. M. Souty mourait d'une maladie de foie. L'ictère avait sculpté en jaune tous les méplats de ce visage, jadis très beau, où les yeux brulaient d'une flamme, ses paupières s'abaissaient sans cesse dans un mouvement d'une infinie lassitude, et ses mains amaigries

avaient déjà ce geste automatique, par lequel les agonisants semblent se raccrocher à leurs draps. Quand le domestique lui eut dit ou plutôt crié :

— " C'est Monsieur Maxime de Servières qui vient vous voir"...

— " Maxime ? " répéta le malade d'une voix sans accent où ne passait aucune pensée — une de ces voix comme en ont les déments et pour lesquelles les médecins ont créé le mot si expressif d'*écholalie*, le parler par écho --- " Maxime... Maxime"... Il se retourna cependant et fixa le jeune homme. Peu à peu, celui-ci vit la conscience revenir sur cette physionomie. Le mourant l'avait reconnu. Il se réveillait de ce demi-coma, pour retrouver, avec la conscience, une



idée qui lui était sans doute horriblement douloureuse, car, de ses yeux toujours fixés sur Maxime, des larmes commencèrent de couler, de longues larmes. En même temps, ses bras s'étaient soulevés, pour attirer à lui le jeune homme qui se pencha sur le lit d'agonie en répétant de ces phrases de banal réconfort comme on en prononce presque malgré soi, auprès des moribonds :

— “ Il ne faut pas vous mettre dans de pareils états Monsieur Souty, vous n'êtes pas si malade. Vous guérirez... Vous qui avez toujours été si brave ”...

La main du malade se posa sur la bouche de son visiteur comme pour l'empêcher d'en dire davantage.



Il essaya de parler à son tour, mais il avait si peu de souffle que ses mots n'arrivaient pas à l'oreille de Maxime, qui finit cependant par distinguer cette dernière phrase :

— “ Maintenant je t'ai tout dit ”...

— “ Pouvez-vous me répéter ce que vous voulez

exactement". interrogea Maxime " je n'ai pas bien entendu "...

" Tu n'as pas bien entendu?" fit Raymond Souty. Et, comme si ce dernier effort l'avait épuisé: " Ah! Il est

trop tard, tout est fini... Mais, le testament... Dis-lui"...

Le souffle lui manqua de nouveau. Avec ses mains, que l'abaissement de la température, propre à cette terrible

maladie, rendait glacées, il esquissa un dernier geste, celui de caresser le visage de

Maxime. Il balbutia encore aussi distinctement ces quelques syllabes: " Marie "...

C'était le nom de la mère du jeune homme. Il ajouta: " Mon enfant "... d'une

manière déchirante, puis encore: " Adieu... Le testa-

ment... Dis-lui que s'il ne m'a plus vu "... Et ses bras

retombèrent, dans une attitude d'impuissance accablée. Ses paupières s'abaissèrent sur ses

yeux. Maxime eut peur qu'il n'eût passé ainsi. Il courut

jusqu'à la pièce voisine



appeler le domestique qu'il trouva faisant le guet devant la porte. Ce n'était qu'une alerte. M. Souty, après quelques minutes avait repris ses sens, mais dans un état d'épuisement qui ne lui permettait évidemment plus de causer. D'ailleurs, l'inquiétude du domestique indiquait trop qu'il redoutait un retour inopiné de M. Osselin, le cousin

absent; et Maxime de Servières était parti de Versailles, soulagé d'avoir ce prétexte pour fuir cette maison et cet ancien ami de sa famille. sur lequel, pour la première fois, il venait de concevoir un affreux soupçon.

Paul Bourget

de l'Académie Française.



(à suivre).



GEORGE BARBIER 1919

Complainte.

Que m'importe la renaissance
De l'allègre et fidèle été ?
J'ai fini mon éternité.
O Amour ! unique espérance !

Mes regards n'ont jamais cherché
Que ta présence insidieuse ;
L'azur est noir, la mer est creuse
Si soudain ton œil m'est caché.

Ma tristesse contemplative
Guettait tes dangers évidents ;
— Est-il nécessaire qu'on vive
Si le destin devient prudent ?

L'homme s'efforce, endure, pense.
Il veut contraindre l'avenir :
— On ne vit que pour t'obtenir,
Amour ! unique récompense.

Parfois j'évitais tes regards,
Je fuyais : ta force latente
Me rassurait de toutes parts :
C'est une ivresse que l'attente !

J'entendais, dans les calmes soirs,
Bouillonner vers moi l'invisible :
Qu'il est doux de ne rien avoir,
Alors que tout semble possible !

Il n'est rien pour moi de réel,
Désir ! hormis toi, dans l'espace.
Ton haleine éternelle passe
Entre les tombeaux et le ciel :

Sans qu'on te voie ou qu'on te nomme
C'est toi la seule activité,
O compagne unique de l'homme,
Promesse - de - la - Volupté !

Conterse de Noeily





Le bon ton au Théâtre.

Le bon ton ne se limite pas à l'élégance vestimentaire. Si l'on créait une "école de bon ton" il faudrait, de toute urgence, y dépêcher ceux d'entre les couturiers dont les exploits de coupe et de couleur ont le plus passionné le monde et la ville. L'habit, seul, ne fait pas le "bon ton". Ce serait trop simple *d'endosser* l'Élégance, en endossant l'ouvrage, si parfait soit-il, du tailleur. Le "*bon ton*" est dans l'esprit, les manières, le jugement. Le reste va de soi. La définition la

plus exacte du "bon ton" a été fournie par l'homme qui, au XVIII^e siècle, en manquait le plus, par Marmontel : « Le bon ton n'est autre chose que le bon goût mis en pratique ».

Le bon goût, cette qualité caractéristique de l'esprit français et qui résume en lui tous les principes classiques de mesure, de raison et d'équilibre, le bon goût est-il resté Parisien ?

Il est permis d'en douter lorsqu'on explore le Paris des attractions, des plaisirs, et même des théâtres, qu'Henry Bataille a justement peint d'un mot terrible et vrai : *Foire*. La



guerre, avec son tohu-bohu cosmopolite, a passé là ! Danses d'outre-mer ou d'ailleurs, *jazzy-band*, frénésie d'exhibitions, le théâtre déborde, envahi par le music-hall !... Et, profitant de ce désordre, de cette confusion des genres et des styles, le cinématographe — où il y a tout, le baroque et le beau, l'absurde et le pire — étend partout ses toiles d'araignée... Cherchez le bon goût dans cette Babel !

C'est au théâtre, d'abord, qu'il importe de réagir. Car le théâtre est précisément le champ d'expérience où les mœurs et la mode se révèlent et s'affirment. Préservons le théâtre de la vulgarité envahissante. Efforçons-nous d'y faire régner ce "bon ton" que les grands classiques s'imposaient comme règle.

Je sais bien que pendant une dizaine d'années, au moment où le naturalisme qui faisait banqueroute dans le roman cherchait une voie nouvelle au théâtre, je sais bien qu'il fut de mode d'être délibérément vulgaire et grossier en scène. Ce fut l'époque du Théâtre libre. Mais quoi : manger de la soupe aux choux, de la vraie, en scène, exhiber des chaussures crottées,

ou, innovation qui parut un moment le "fin du fin". parler les mains dans les poches en tournant le dos au public, tout cela n'était pas pour rénover l'art dramatique. on se rappelle la phrase d'un metteur en scène, lequel eut son heure de célébrité, la veille d'une générale s'adressant à un artiste de sa troupe, il lui disait : « Demain tu joues un homme du monde, un homme chic, alors, n'est-ce pas, un petit coup de fer aux cheveux et des gants beurre frais ».

Fort heureusement les auteurs nouveaux qui, au cours de cette équipée, s'étaient révélés, eurent tôt fait de s'écarter d'une voie dans laquelle le Professeur de mauvaises manières eût bien voulu les maintenir, les auteurs, élèves d'un jour,

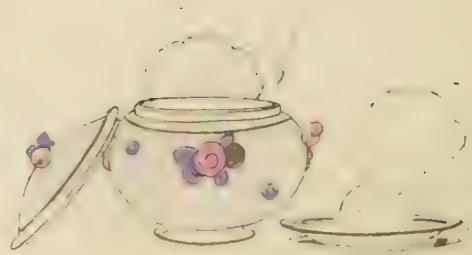
s'évadant du laboratoire sont devenus des maîtres. Ils ont renoncé à cette manière brutale, amère, "immorale" qu'on leur imposait comme un sujet de concours. Quant aux acteurs et aux metteurs en scène

de cette époque, n'ont-ils pas reconnu leur erreur, fait amende honorable en quelque sorte, puisqu'ils sont, depuis, revenus à la tradition "idéaliste" du décor et de la mise en scène, et puisqu'adorant ce qu'ils voulaient jadis brûler, ils s'agenouillent maintenant devant ce qu'ils appelaient naguère les "poncifs".

Dans un moment où le goût se corrompt et se perd, où l'art dramatique étouffe sous les oripeaux bariolés, essayons de restaurer la tradition, faisons du théâtre l'école du bon ton.

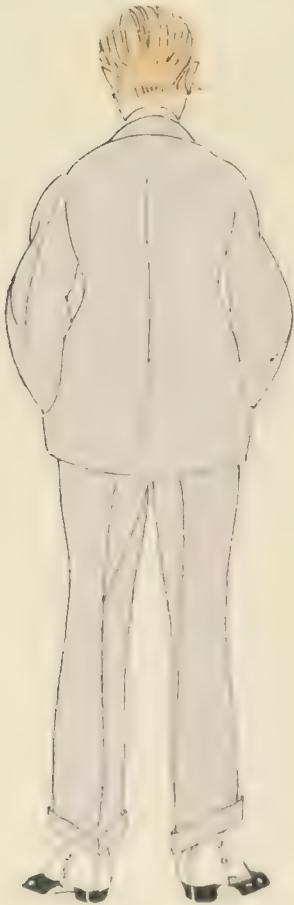


On répétait *Un Caprice*
à la Comédie Française : M^{me}
de Léry disait : *Rebonsoir !*
Rebonsoir ? s'exclama de sa
voix impertinente et flûtée
Samson qui mettait en scène.
Dans quelle langue est cela ?



Alors, furieux, Musset
de riposter : dans la langue des femmes du monde que les
comédiens ne connaissent pas !

Je voudrais que les comédiens apprissent la langue et
aussi le bon goût aux *nouveaux* gens du monde qui les ignorent,
ou aux anciens qui les ont désappris.



« Étudiez la cour et connaissez la
ville ! » conseillait Boileau aux auteurs
dramatiques de son temps. Il voulait que
la nature fût *leur étude unique*, mais il
voulait que la nature fût par eux *inter-
prétée, humanisée*. Cette forme, dont il
voulait qu'on enveloppât la réalité, qu'est-
ce autre chose que *le style* dont le *bon ton*
est la monnaie courante.

Tous les *libertins* du XVII^e siècle,
les *roués* de la Régence, seraient-ils
tolérables, sur la scène comme dans le
roman, s'ils n'avaient pas cette élégance,
ce ton d'impertinence qui les sauve ?

Et *Don Juan*, ce " grand seigneur
méchant homme", ce " scélérat " cynique
malhonnête avec insolence et cruel
délibérément, serait odieux au public
— et il ne l'est pas ! — s'il n'avait pas
« une perruque blonde et bien frisée, des



plumes au chapeau, un habit bien doré, des rubans couleur de feu » et ce grand air qui est le bon ton lui-même.

Le théâtre du XVII^e siècle où l'on sent le souci constant de plaire à une Cour dont l'Europe entière copiait les manières et la mode, la comédie du XVIII^e siècle avec Marivaux et Beaumarchais, ne se départissent pas du "bon ton". Le "barbier" lui-même est "de qualité"! Voilà, la tradition, la pure lignée française que Musset continua d'instinct et qui doit triompher aujourd'hui si nous voulons délivrer enfin notre théâtre des influences étrangères qui le défigurent.

Je citais *Don Juan*, comme l'exemple d'un personnage qui s'impose au public parce qu'il est "racé" et garde au milieu des pires avatars le style essentiel. Mais plus près de nous — qu'on me permette de citer trois rôles que je connais bien — *M. de Compière* d'Abel Hermant et le *Danseur inconnu* de Tristan Bernard.

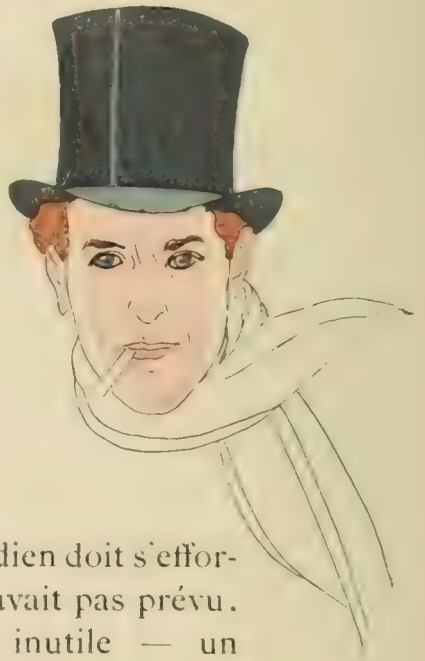
Imaginez les personnages joués par des acteurs réalistes qui les dépouilleraient de l'élégance dont les auteurs les ont parés!

Imaginez dans la belle et forte comédie de Francis de Croisset son héros de l'*Épervier*, descendant des aventuriers de

jadis, lesquels, la dague au poing, rançonnaient les voyageurs, ce Dazetta moderne, au visage de condottière, qui, par amour, triche au jeu, poussé lui aussi par une hérédité de rapine, une soif de succès et de conquêtes, imaginez-le, joué à la manière du Théâtre libre!! Il faut, certes, lui conserver son panache presque romantique, sa ligne, son élégance, sa race, son "ton".

Madame de Sévigné écrivait: « il y a de l'honnêteté même dans les choses malhonnêtes » voilà l'importance majeure du *style* au Théâtre. Il y a plus. Nous nous devons d'entretenir jalousement chez nous cet art du geste et du costume, cet art de plaire qui est une des raisons de notre prestige. L'on s'en rend compte à l'étranger. L'étranger, avec curiosité, avec sympathie, recherche, imite, chez les artistes venus de France, ce qu'ils apportent, avec eux, d'élégance.

Le théâtre — au vingtième siècle industrialisé, enlaidi — doit demeurer une " école d'art ". Pour tous les Jourdain de demain, le comédien doit s'efforcer d'être ce maître que Molière n'avait pas prévu, car il eut été, au grand siècle, inutile — un " professeur de bon ton ".



André Breton.





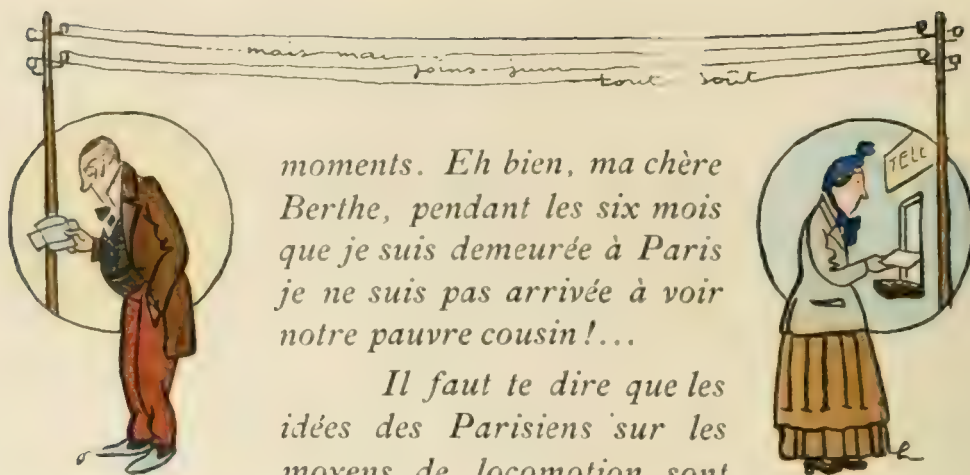
Une lettre de Paris...

Ma chère Berthe,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai vus, tous : toi, Robert, l'oncle Poche, Azor et la Doute!... Quand j'ai quitté Castelnaudary, il y a six mois, je pensais ne rester que quelques jours à Paris. Et puis...

Mais laisse-moi te raconter mes mésaventures : Tu comprendras qu'ayant été si occupée, je n'ai pu t'envoyer qu'une brève carte postale, de loin en loin.

Tu sais que mon mari m'avait chargée d'aller rendre visite à notre cousin Alcide Pépet, le bandagiste, qui demeurait à Paris, Boulevard Bonne-Nouvelle. Notre cousin Pépet, dont nous espérions hériter, venait de tomber gravement malade. Et Paul tenait à ce que je fusse à son chevet, lors de ses derniers



moments. Eh bien, ma chère Berthe, pendant les six mois que je suis demeurée à Paris je ne suis pas arrivée à voir notre pauvre cousin!...

Il faut te dire que les idées des Parisiens sur les moyens de locomotion sont

tellement bizarres qu'il est à peu près impossible de se rendre d'un endroit à un autre.

Comme je suis extrêmement nerveuse, et que j'ai la phobie de la foule, je ne puis prendre ni tramway, ni chemin de fer métropolitain. J'ai dû me rabattre sur les automobiles à taximètre. C'est ce qui m'a retenue si longtemps loin des miens!... Chose incroyable mais vraie ma chère Berthe :

Tous les jours depuis six mois, je prends des automobiles à taximètre... et je n'ai pas encore trouvé de chauffeur qui aille du côté où je vais! Je vais donc du côté où vont les chauffeurs... et ça me fait perdre un temps considérable! Sans compter que ça me coûte les yeux de la tête! J'espérais toujours que le hasard m'amènerait là où j'avais affaire. Ah! bien! bernique! si j'ose m'exprimer ainsi! Paris est tellement grand que lorsque le chauffeur me déposait dans son quartier, je me trouvais absolument perdue! J'étais trop heureuse d'en trouver un autre qui consentit à me ramener là où il allait... et où je n'allais pas... Depuis que je suis ici, j'ai couché dans cent soixante-dix-sept hôtels... pas un de moins. On m'attendait chez moi à la fin d'avril. J'ai télégraphié à mon mari: "Pas avril, mais mai"... Le mois de mai se passe. Je retélégraphie chez moi: "Impossible

revenir mai. Joins juin"... Enfin juin et juillet s'achèvent sans résultat. Nouveau télégramme : " Reste à Paris tout août". Nous sommes en septembre et je suis encore là!...

Pour te donner une idée de la façon dont les chauffeurs comprennent leur métier, laisse-moi te narrer ma première journée dans la Capitale: A peine arrivée à Paris, je hèle une voiture automobile à taximètre. Je monte. Au moment où je passe la tête par la portière pour dire au conducteur " 17, Boulevard Bonne-Nouvelle ", il me crie : " Nous allons à Montrouge ", d'ailleurs c'était écrit sur son drapeau : " Montrouge "... J'ai eu peur de passer pour une solte, pour



une provinciale ! Montrouge n'est-ce pas, ça ne me disait rien. Je ne connaissais pas Paris... j'ai voulu avoir l'air renseignée, et j'ai répondu : " A Montrouge,

c'est ça, vous aurez un bon pourboire "... Il m'a arrêtée à la porte d'un petit restaurant et il m'a dit : " C'est là que je déjeune ". Je n'étais pas au courant des habitudes parisiennes... j'ai craint de me faire remarquer en lui demandant des explications et j'ai répondu : " Bien... bien... allez déjeuner, je vous attends ". Il parut surpris et m'a dit avec une certaine rudesse : " Vous me gardez ? "... " Mais oui, monsieur ", répondis-je aimablement. " Bon ", fit-il, et il entra chez le traiteur en disant très haut : " Mince de pochette " ! (une spécialité du restaurant, sans doute). J'attendis une heure, une heure et demie. Il sortit



enfin de table ; je réglai l'addition, ainsi qu'il est d'usage m'a-t-il dit, et je me risquai à lui parler du boulevard Bonne-Nouvelle : " Pensez-vous, décréta-t-il. Nous allons à Levallois ". Il habitait à Levallois. Il m'expliqua qu'il devait rentrer chez lui parce que la santé de sa femme lui donnait des inquiétudes. Elle était enceinte...

Alors, nous sommes allés à Levallois...

Il était temps que nous arrivions sa femme accouchait... Ça s'est très bien passé... Elle a mis au monde un enfant superbe, 12 livres... Mais heureusement que j'étais là ! La sage-femme était ivre-morte... c'est moi qui ai tout fait... Le chauffeur semblait content... je me disais ! Qui sait ? Pour la peine il me mènera peut-être boulevard Bonne-Nouvelle !

Seulement, il m'intimidait ! Je n'osais plus rien lui dire... Enfin je pris mon courage à deux mains " Pardon chauffeur ", -- Quoi ?... -- Est-ce que nous allons... Est-ce qu'on ne pourrait pas aller boulevard Bonne-Nouvelle ? Il me répond : " Tiens, au fait, à propos de bonne nouvelle, on va aller annoncer, celle-là à mes vieux... qui demeurent à Auteuil "...

C'est très gentil, Auteuil, mais malheureusement, mon cousin Pépet n'avait pas songé à s'y fixer... Bref, j'en ai eu pour quatre cent et quelques francs...

Et ce soir-là, j'ai couché aux Buttes-Chaumont. Et voilà ! Pendant six mois, ce fut tous les jours la même chose...

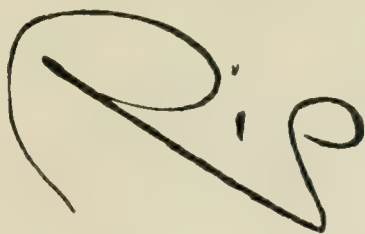
Avant-hier, mon mari m'a écrit que notre cousin était mort en nous déshéritant... Alors, je reviens à Castelnaudary. Mais je ne sais pas encore quand je serai parmi vous. Je vais être obligée de faire un grand détour, car le chauffeur

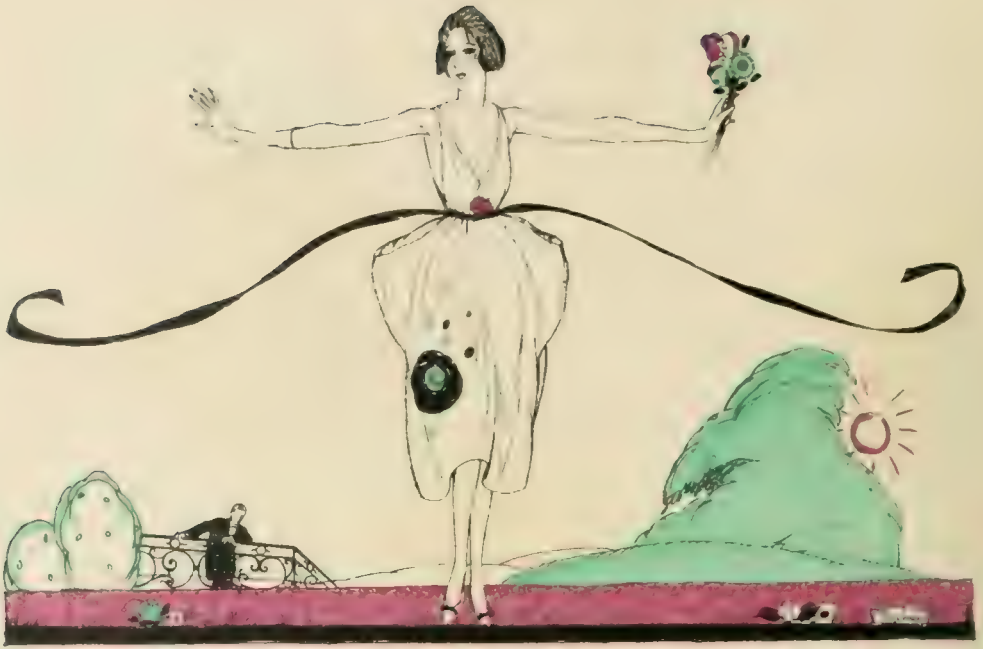
d'automobile à taximètre que j'ai arrêté pour aller à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, m'a menée à la gare du Nord.

Je prends le train de 7 heures 15. Il est sept heures... Je te quitte en t'embrassant, ainsi que Robert, l'oncle Poche, Azor et la Doute.

SIDONIE FOULADON.

P. C. C.





La Parisienne.

Les Mairaines de Guerre, que nous adorions dans nos épistoles, ont hélas ! quelque peu perdu de leur poésie maintenant que nous avons réintégré le "home" et que nous ne sommes plus drapés dans notre bleu horizon. Les distances ravivaient notre tendresse ! Le rêve est passé !

En dépit des êtres qui passent et des événements qui se transforment, la Parisienne conserve de son prestige auprès de nos glorieux alliés qui ne la connaissaient que par oui-dire, et ceux qui la connaissaient mieux sont curieux de revivre auprès de cet être étrange et complexe.



Élégances Parisiennes.

La mode est actuellement symbolisée par deux nouveautés : la cape et les paniers. Ceux-ci et celle-là empruntent, il est vrai toutes les combinaisons imaginables de tissus, de fourrures et de coloris, ce qui donne d'heureux résultats. Hâtons-nous cependant de les admirer avant que l'engouement prodigieux dont ils bénéficièrent ne les fasse tomber dans le vulgaire — terrible écueil des idées jolies et légèrement osées. Il convient pourtant d'applaudir à l'opposition soudaine des jupes drapées et des robes chemises, qui enchantèrent nos

journées estivales. Charmantes au début de leur vogue, ces dernières trop facilement exécutables, n'avaient point tardé à prendre le caractère minable des choses bon marché. Les paniers sont, au contraire, un retour certain à la grande couture qui, en compliquant leur ligne, interdit les mauvaises copies. Il en est de même pour les capes dont la simplicité ne souffre ni médiocrité de coupe ni tissus ordinaires. Ces

difficultés d'exécution sont le plus sûr garant de succès pour la mode nouvelle.

Il faut malgré tout, signaler les tendances de quelques grandes maisons qui, trouvant

les toilettes d'aujourd'hui

assez difficiles à porter,

les assagissent volontiers

afin de les rendre acces-

sibles à tout le monde. Ici, par

exemple, nous voyons des jupes

légèrement allongées, là des corsages

moins débraillés... — nous

employons volontairement ce mot,

car le temps nous semble venu

d'enrayer le mouvement actuel,

qui s'essaie — et réussit — à

transformer en costumes de com-

mères de revue, les robes du soir

qui devraient être les plus sages.

Il est, hélas, difficile, en ce moment,

de distinguer au bal, une jeune-fille,

d'une dame qui ne se souvient

plus de l'avoir jamais été. Le nu

règne dans toute son horreur, car

le nu trop facile à contempler perd

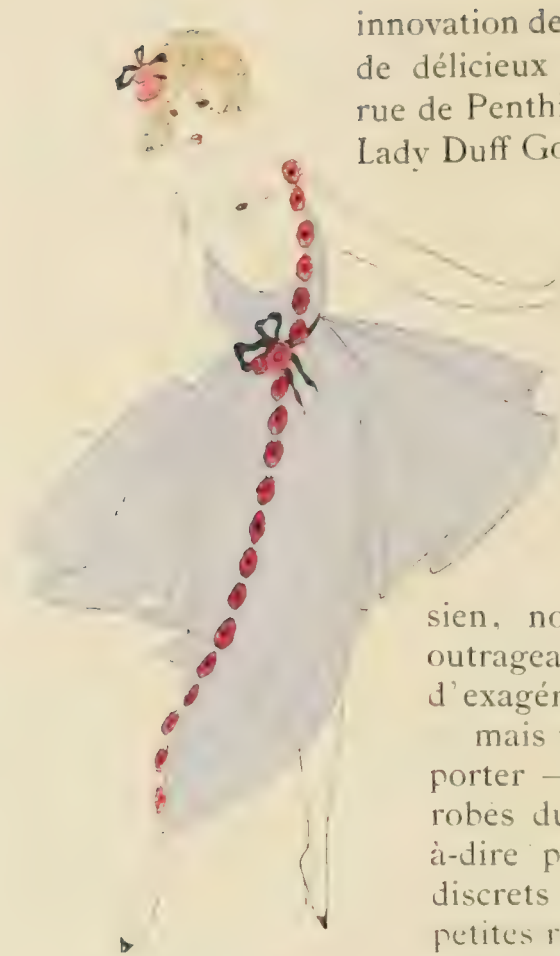


Lucile.

rapidement toute sa beauté mystérieuse. Au surplus nous devons ajouter que bien peu d'épaules supportent un tel

décolleté ! — mais les femmes ont l'air de ne pas s'en apercevoir. Leur audace ne connaît plus de bornes. Ne vit-on pas l'autre semaine dans un dancing élégant, une toute jeune femme "tanguer" le torse complètement protégé par un soutien-gorge de diamants!.. Lorsque M^{lle} Régina Badet se permit voici quelques années de danser ainsi dévêtue, on cria au scandale et des flots d'encre journalistique se répandirent en polémiques brûlantes. Et cependant M^{lle} Badet dansait sur une scène, dans la pénombre, loin des frôlements indiscrets... Tout change ! — ne nous avait-on pas affirmé que la guerre avait mis du plomb dans les cervelles?.. Hélas oui — mais pas dans celles-là ! — Fort heureusement certaines grandes couturières ne se sont pas laissées gagner par l'universelle folie — Lucile est du nombre — Lucile, dont le mot d'ordre fut toujours "distinction", l'a prouvé cet hiver plus encore que de coutume. Lady Duff Gordon dont les hostilités avaient privé Paris, vient il est vrai de nous revenir définitivement. Cette grande dame, prêtresse de la beauté, s'inspire à Versailles où elle habite annuellement, des idées qu'elle exécute ensuite dans son studio de la rue de Penthièvre. Apôtre de l'élégance, tout son bonheur est de concevoir, de dessiner et de faire réaliser ensuite des silhouettes harmonieuses dont ses contemporaines soient embellies. Son studio lui-même est un des coins les plus coquets de Paris; la présentation des modèles, l'apparition des mannequins qui descendent d'une féérique petite scène pour venir faire admirer la beauté de leurs toilettes, est une





Juliette Courtisien

innovation des plus heureuses. En 1914, de délicieux five o'clocks; réunissaient rue de Penthievre le Tout Paris élégant. Lady Duff Gordon va reprendre ses réceptions. Nous admirerons encore chez Lucile, des robes de rêve, des déshabillés des mille et une nuits, et aussi des costumes pratiques, légers, parisiens, tels que les réclament les exigences de la vie moderne —

Chez Juliette Courtisien, non plus, pas d'échancrures outrageantes, ni de paniers ridicules d'exagération, la mode certes — mais une mode gracieuse, facile à porter — réussie entre toutes; des robes du soir vraiment riches, c'est-à-dire pas tapageuses; des coloris discrets et charmants; et enfin des petites robes, des amours de petites robes, jeunes, alertes, boulevardières, toujours dans la note quel que

soit le décor dans lequel on les porte. Cette sobriété qui est un de ses plus grands charmes, n'empêche pas cependant Juliette Courtisien de triompher au théâtre. Ses robes du Palais-Royal, portées par M^{lles} Spinelly, Cheirel, Marken, si délicieusement, en sont une preuve: la critique elle-même leur rendit hommage... Ces constatations ne servent-elles point d'enseignement en prouvant que la vraie distinction prime toujours le luxe clinquant et de mauvais aloi?

Juliette Lancret

La Parisienne est rien moins qu'un souffle, elle existe, elle existe même fort bien. Nous l'avons rencontrée souvent; nous lui avons parlé; nous l'avons caressée... du regard. Apparence... si l'on veut, mais une apparence bien vivante, bien machinée, bien compliquée même.

Cependant j'éprouve quelque trouble à donner à nos alliés la formule de la Parisienne, à leur montrer le creuset mystérieux d'où sort, par un miracle extraordinaire, cet être troublant. Et nous ne saurions trop en médire, car nous avons souffert d'en être séparés si longtemps.

Quand j'étais petit, il m'arrivait souvent, avec mes camarades, sous l'œil bienveillant de nos gouvernantes, de danser une ronde enfantine



dont le refrain était :

*La Parisienne a dit
Qu'on le lui donnerait...*

Et cette Parisienne qui disait qu'on le lui donnerait, réclamait à tour de rôle une maison, un équipage, un costume de Marquise, un fichu de dentelle et pour terminer la fille du Roi.

Quelle était cette Parisienne de la chanson? Sans doute une allégorie plus ou moins piquante du XVIII^{me} siècle, visait

une favorite. peut-être la Pompadour, peut-être la Du Barry.

Enfants. nous n'y regardions pas de si près et nous nous contentions d'admirer cette Parisienne qui savait si bien se faire donner ce qu'il y avait de plus beau dans le monde :

La Parisienne a dit

Qu'on le lui donnerait...

La Parisienne est celle qui se fait tout donner. Vous avez remarqué dans un salon ces êtres qui, en entrant, font comme de la lumière. A détailler, elles ne sont pas mieux que d'autres — mais, ce qui les caractérise, c'est la démarche, la voix, le geste, le coup d'œil, l'assurance, ces éléments qui remplacent équipage et maison —

La démarche : ce poème fastueux des jambes, ce rythme du corps, ce n'est pas le piétinement brutal et un peu sauvage de certaines races encore

primitives, ce n'est pas non plus le balancé des mannequins de couturier, c'est autre chose, c'est un frissonnement de la jupe,



c'est une cambrure du jarret à peine indiquée...

Faut-il insister sur l'attitude? Il me faudrait des pages pour illustrer le seul mot, pour exprimer ce qu'il y a d'envol, d'adroit, de piquant dans l'attitude d'une Parisienne.

Le son de la voix est un des phénomènes les plus caractéristiques du Français en général et de la Parisienne en particulier. J'ai entendu jouer les plus grandes artistes des deux mondes, je n'ai jamais retrouvé les inflexions ardentes, frémissantes, agitée comme une eau, bouleversées comme une flamme, de certaines de nos meilleures actrices. Les inflexions nous retiennent des heures pendus à leurs lèvres, nous, pauvres hommes qui avons le malheur de les connaître.

Quant aux gestes familiers, c'est encore par eux que se devine l'élégante, la vraie Parisienne. Oh! sans nul doute, la Parisienne est reine: sa royauté est indéniable.



Mais qui dira la beauté de son regard? Cependant les plus beaux yeux ne sont pas parisiens. « Il n'est bon bec que de Paris », disait le vieux Pillon — « Il n'est beaux yeux que d'Andalouse », dit la sagesse des Nations, et je sais. quant à moi, des Italiennes au sombre et vertigineux regard, des Russes à l'étrange et souvent douloureuse expression. Mais l'œil de la Parisienne est tout à la fois davantage et beaucoup moins. Petit, il sait paraître grand comme un lac; immense, il sait se diminuer d'ironie; sombre, s'éclaircir de paillettes de lumière; clair comme le ciel du matin, s'imbuer de la plus tendre mélancolie.

Reste l'assurance, que de fois il m'a été donné de rencontrer des femmes jolies, ravissantes, plus jolies au sens strict du mot que des Parisiennes; mais leur beauté était hésitante, leur beauté était flottante.

Elles ne savaient pas qu'elles étaient belles.

Car, il est nécessaire qu'une femme sache exactement ce qu'elle est physiquement et le mettre en valeur avec assurance.

En vérité, on se sent émerveillé! Et presque toutes les femmes ont grâce à nos yeux. Il semble que la science et l'infériorité humaines ont découvert le moyen de supprimer toute laideur - ne sait-on pas qu'il existe des instituts de beauté, et que les plus graves esprits apprécient des tentatives qui donnent de lumineux résultats? La disgrâce se corrige, le fardeau des ans peut devenir léger —

Des savants se sont préoccupés, ces dernières années, de soigner, ou plutôt de cultiver l'esthétique du visage. Belle idée, n'est-ce pas Mesdames? et des plus galantes aussi, car dire à une femme qu'elle est belle, c'est devenir son esclave, mais lui procurer la beauté, c'est devenir son maître.

André de Fouquières



Pour vous, Mesdames.

Verrons-nous un jour mettre à exécution, ce projet dont on nous entretient depuis si longtemps, la disparition des fortifications ? Il semble indispensable d'y arriver, Paris se décentralisant d'années en années, davantage. Le temps n'est point si éloigné encore où nos grands'mères, pour passer l'été à la campagne, louaient une villa à Auteuil et nos aînés se souviennent parfaitement d'ouvertures de la chasse faites dans le parc de La Muette. A cette époque, le Bois de Boulogne n'était pas sûr, on ne s'y hasardait qu'armé et en

nombre. Toute la vie se concentrait autour de la Place de la République !.. Les choses ont rapidement changé. aujourd'hui l'Opéra n'est plus le cœur de Paris, on a déserté le Palais-Royal pour les Champs-Élysées. Toute l'activité se porte vers l'Ouest, la ville s'étendra bientôt en banlieue. Le grand commerce groupé voici dix ans à peine, rue de la Paix et place Vendôme, suit le mouvement. L'avenue des Champs-Élysées après avoir été peuplée de grandes marques d'automobiles, vit rapidement éclore quelques devantures de fleuristes, quelques vitrines de confiseurs... Voici quelques mois le plus beau des Palaces y ouvrait ses portes, fixant ainsi la vie mondaine très loin de son centre familial. En huit jours tout Paris déménagea, et courut au Claridge's. Il ne fut plus question dans les gazettes que de ses thés, de ses dîners et de ses Vendredis de Galas, on voulait les voir, il fallait y être vu. Toutes les perles, toutes les fourrures, toutes les fortunes s'y donnèrent rendez-vous... Il n'est pas un étranger qui, en débarquant dans la Capitale, ne se fasse conduire à l'hôtel unique qui est devenu une des plus passionnantes curiosités de la ville. Le hall du Claridge's, à l'heure du dîner semble un vaste Kaléïdioscope dans lequel s'aperçoivent les vedettes du grand monde, du barreau, de la finance, du théâtre...



Chez elles, tout ce que leur fièvre de somptuosité désirait. Madeleine et Madeleine répondirent vite à leur désir, en mettant à leur disposition des salons princiers et surtout en créant une collection unique au point de vue parisianisme, inédit et bon goût. A peine née, cette maison fit la mode,



l'inspira, la guida. Elle préside aujourd'hui aux destinées de tel enjouement, le remplace par tel autre; on reconnaît ses robes aux courses, au théâtre, dans les restaurants en vogue. Leur coupe dégage la distinction, et la personnalité qui sont l'apanage de la vraie Éléance. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer chez Madeleine et Madeleine les silhouettes familières au Claridge's. Ici et là, le même monde — le grand monde — papote, s'agite, vit, danse, symbolisant l'époque actuelle. Un besoin de plaisir s'est emparé des plus sages, l'argent ne compte plus, on en fait, on le dépense. L'intelligence seule, a une valeur réelle. Nous sortons d'un cataclysme effroyable, nous avons évité le gouffre. Réjouissons-nous, et prouvons le.

Taméla

*Les croquis qui illustrent cet article
sont de chez
Madeleine et Madeleine.*

Les livres.

PAUL BOURGET : "*Laurence Albani*", un vol. Plon-Nourrit, éditeur.

Il n'est pas très loin, le temps où les romans de M. Paul Bourget ressemblaient étonnamment à ceux de Stendhal. Cette ressemblance existe encore. Peut-être, est-elle, aujourd'hui, moins apparente qu'autrefois ; mais, aussi atténuée qu'elle puisse être, elle n'en subsiste pas moins, et dans l'inspiration, et dans le procédé des deux écrivains. Cela soit dit, toutefois, sans vouloir accuser M. Bourget de subir l'influence de Stendhal. Non, certes ! M. Bourget a toujours voyagé. Il voyage encore. Chemin-faisant, il observe, il étudie les êtres qu'il rencontre ou qu'il fréquente, et il fixe dans sa mémoire l'image de tout ce qu'atteint son regard. De cette moisson de souvenirs naît généralement un livre nouveau. Jamais les livres de Stendhal n'ont eu de source différente.

Mais M. Bourget ne s'est pas borné, comme Stendhal, à jouer le rôle d'un cicerone élégant, et, souvent même érudit. Non ! il a fait mieux. Il a étudié plus à fond le cœur des hommes. Il ne s'en est pas tenu à l'analyse trop facile de l'âme bourgeoise ou pseudo-aristocrate. Il a voulu compléter son œuvre par l'étude des humbles. Et cela, c'est très difficile et très délicat, car elle est très simple, l'âme des petites gens. Elle offre un champ d'expérience peu vaste. Plus une âme est simple, moins elle excuse l'erreur commise à son égard. Pour l'étudier, il ne faut jamais sortir du domaine de la réalité. Les modestes n'ont pas de ces *complications sentimentales* qui rendent tout possible, même les pires énormités. Leur cœur a quelque chose de mécanique et de précis. Il faut, pour en comprendre les diverses impulsions, en connaître les moindres fibres. Ces fibres, précisément, M. Bourget vient de les analyser, une à une, avec la précision du plus subtile des psychologues.

Pour entreprendre cette œuvre délicate, c'est en Provence qu'est retourné l'auteur de *Cosmopolis*. C'est même en cette région très jolie qui s'étend entre Toulon et Nice qu'il est allé chercher l'inspiration nouvelle. Mais les banquiers américains et les grandes dames d'autrefois ne l'intéressent plus. Il les connaît trop. Il a cherché parmi les fleurs sauvages et celles des jardins ; et, comme par hasard, il a rencontré une charmante jeune fille, qui s'appelle *Laurence Albani* et qui a la bonne fortune d'être, à la fois, jolie, aimable, intelligente, douée de sentiments très purs, et très noble, dans toute la naïveté de son âme infiniment simple : c'est une héroïne idéale, pour un roman qui doit avoir l'Ésterelle, les Îles Porquerolles et la Méditerranée pour décor.

Il est très simple, ce roman nouveau de M. Paul Bourget. Il est aussi simple que les personnages qu'il met en scène. Il n'en est pas moins admirable pour cela. L'âme du paysan provençal, avec ses mesquineries et ses générosités, avec ses petitesesses et ses grandeurs : en voilà le sujet.

Pour champ d'étude, une simple famille a suffi à M. Bourget. Et cette famille, si bien choisie, comporte en ses divers éléments, à peu près tout le terroir provençal, avec ses laideurs et ses beautés.

Le père, Antoine Albani, est le type parfait du vieux terrien, peut-être un peu naïf, mais aussi robuste dans sa droiture que dans sa constitution physique. L'épouse Albani, la mère, par contre, constitue à elle seule toute la vilénie du foyer, à peu près comme son mari en constitue toute la poésie. C'est une de ces finaudes un peu rustres, cupide et dépourvue de tout sentiment délicat, n'ayant pas même cette tendresse purement instinctive de la maternité, bien qu'étant mère de trois enfants, dont un garçon et deux filles. Le garçon, lui, emporté et haineux, n'est qu'une brute. Une des filles ne vaut guère mieux que son frère ; elle est aussi bestiale que lui, n'ayant de meilleur qu'une bonté tout simplement animale et une indifférence, certes, équivalente à la haine de son aîné. Quant à l'autre fille, *Laurence Albani*, c'est différent. Celle-là, c'est l'héritière directe de toutes les qualités du père. Et, non seulement elle en est l'héritière, de ces précieuses qualités, mais encore a-t-elle pu les développer et les affiner, en quelque sorte, par l'éducation très soignée qu'elle a reçue d'une certaine lady, aussi charitable qu'artiste.

Voilà bien, en cette simple famille, l'âme populaire de la Provence, toute entière, admirable chez l'un, banale chez l'autre, abjecte chez certain. Et voilà même, très vraisemblablement, l'âme d'un peu tous ceux qu'un retour à l'ancien régime engloberait dans le Tiers État.

C'est fort habile, cette peinture très sobre ; c'est même beaucoup plus qu'habile : c'est très beau ! Et puis, il y a une intrigue tout aussi simple que l'âme des personnages qu'elle met en mouvement, qui vient ajouter quelque intérêt à l'œuvre de M. Bourget. Pour la nouer, cette intrigue, trois personnages importants interviennent. L'un, un riche jeune homme de la bourgeoisie toulonnaise, est un de ces amoureux peu sympathiques qui semblent nés pour être conduits ; l'autre, un jardinier, d'une admirable noblesse de cœur, est le personnage romanesque indispensable à tout bon roman. Le troisième acteur, enfin, est un petit enfant fratricide, qui, par son crime, amène, en quelque sorte le dénouement, et d'un drame, et d'une charmante idylle. De cet enfant, toutelois, Balzac, s'il vivait, revendiquerait peut-être la paternité. Mais qu'importe ! M. Bourget ne s'est jamais défendu d'aimer Balzac, et de lui emprunter un personnage, à la rigueur, si ce n'est que pour une question de détail. Dernièrement encore, *Le Lys dans la Vallée* lui inspirait une comédie. *Ce Lys dans la Vallée* a inspiré d'autres auteurs dramatiques.

Ce que nul ne revendiquera, certes jamais, ce sont ces quelques pages magnifiques dont M. Bourget vient d'enrichir son œuvre. Il en est une, entre autres, où l'enfant conte son crime, tandis que Laurence le berce maternellement tout en caressant les boucles blondes de ses cheveux. Oh ! c'est très beau ! C'est un mélange d'images horribles et d'images très jolies. Et sur tout cela, toujours, toujours, plane un peu d'amour et de poésie. C'est beau ! C'est très beau ! Nos impressionnistes contemporains qui semblaient avoir le monopole de ces grandes images n'ont pas fait mieux.

M. GEORGES VAN LOKEREN publie chez "Fasquelle" un livre tout à fait curieux. Curieux, en effet, ce volume, surtout parce qu'il est intitulé "*Pierrot*", et que le lecteur ne découvre de Pierrot que tout à fait à la fin de l'ouvrage, et encore, un Pierrot bien étrange et bien "nouveau modèle".

Le fait d'être curieux, toutefois, n'ôte rien à la valeur d'un ouvrage, au contraire, surtout lorsqu'il s'agit d'un roman. Il est tout à fait bien le livre de M. van Lokeren. Les qualités psychologiques, d'abord, y sont souvent tout à fait remarquables. Et puis, le procédé est habile, l'intrigue est amusante... et cette fin de volume, absolument inédite, a, dans sa douce mélancolie, quelque chose de charmant. C'est un livre à lire; et c'est un livre agréable à lire.

M. GEORGES DOCQUOIS, après avoir publié bon nombre "d'articles rimés" s'il est permis de s'exprimer ainsi, vient de publier chez "Fasquelle" un essai de roman en vers, qu'il a appelé "*Poème sans nom*". Peut-être le lyrisme est-il tout à fait absent de cette œuvre, qui, çà et là, devrait être tant soit peu lyrique, puisqu'elle est composée dans la langue des poètes. Qu'importe! C'est spirituel, c'est facile, c'est amusant: c'est assez nouveau. C'est un livre aimable, qui permet d'être lu fragment par fragment, et dont quelques passages pourront même être relus... c'est une grande qualité!

"*Le Livre de Goha le Simple*": tel est le titre d'un volume très original que MM. ALBERT ADES & ALBERT JOSIPOVICI viennent de publier chez "Calmann-Lévy".

Tout l'Orient y est dévoilé, a dit Octave Mirbeau, en parlant de ce livre qu'il a orné d'une préface. L'Orient dévoilé?... peut-être! Toujours est-il, ce qui reste indéniable, c'est la nature nettement orientale de l'ouvrage. Ce sont des contes, c'est de la philosophie, c'est beaucoup d'enfantillage, et c'est aussi beaucoup de sagesse... c'est quelque chose d'assez curieux, qui doit être lu, un peu comme on lit les contes des Mille et une Nuits... C'est bien! C'est amusant!

Dans un fort joli style, imagé, ciselé, facile, M. ANDRÉ MAUROIS publie chez "Grasset" une idylle tout à fait charmante, qui porte le titre assez curieux de *Ni ange, ni bête*, et qui se déroule en les temps les plus troublés, en 1848. Il y a dans ce conte très développé, qui est même un roman, et un bon roman, un peu d'histoire et beaucoup d'imagination. Mais la qualité dominante de l'ouvrage est assurément la facilité de son développement. Le lecteur peut rendre grâce à M. Maurois, qui sait lui conter une histoire tout à fait charmante, en l'intéressant toujours, et ne le fatigant jamais.

Ceux qui aiment les livres d'esprit liront *Titote*, le nouveau volume que M. MAURICE MOREL vient de publier chez "Plon-Nourrit". Ce n'est que de l'esprit, une suite de mots d'esprit. C'est quand même l'histoire d'une petite fille, puisque c'est précisément cette petite fille, qui, très intelligente et très spirituelle, a des mots très drôles.

Vient de paraître :

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà

Nouvelle édition suivie de fragments inédits

GEORGES CRES & C^e, Editeurs

21, Rue Hautefeuille

Vient de paraître :

WILLY

Ginette la Réveuse

ALBIN MICHEL, Editeur

22, Rue Huyghens

Vient de paraître :

VICTOR DELBOS

Membre de l'Institut — Professeur à la Sorbonne.

La Philosophie Française

PLON-NOURRIT, Editeurs

8, Rue Garancière

Vient de paraître :

EL HAOUCINE

La Vengeance des Beys

(Vie des Comitadjis)

BERNARD GRASSET, Editeur

61, Rue des Saints-Pères

Vient de paraître :

VICTOR MARGUERITE

La voix de l'Égypte

Préface d'ANATOLE FRANCE.

PLON-NOURRIT, Editeurs

8, Rue Garancière

Vient de paraître :

JEAN DUFOURT

Marielle

Roman d'une Lyonnaise

PLON-NOURRIT, Editeurs

8, Rue Garancière

Vient de paraître :

La Jeunesse de Charles Nodier

Les Philadelphes

par LÉONCE PINGAUD

Correspondant de l'Institut

EDOUARD CHAMPION, Editeur

5, Quai Malaquais



LA GUIRLANDE



3^e Fascicule

Vingt francs

Décembre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art
et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Sauté.

Le tirage de cet Album est
restreint à huit cents
exemplaires.

Numéro : 507

Phili

ou par delà le bien et le mal

III^e Partie

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

Le Testament

Nouvelle en prose, par
Monsieur PAUL BOURGET
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Soir

poème par Monsieur HENRI de RÉGNIER
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur George Barbier.

Au Théâtre, restons Français

prose par Monsieur ANDRÉ BRULÉ
Illustration de M. Brunelleschi.

Lil-Aaroussa

(adapté de l'Arabe)
poème par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de M. Brunelleschi.
Enluminure de M. Stab.

Chronique sur l'élégance

par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Guy Arnoux.

De tout un peu

propos par JULIETTE LANCRET

Hors-texte :

L'Arlequin curieux, dessin inédit par M. BRUNELLESCHI.

Les Agnelets, dessin inédit par M. JEAN RAY.



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

III

L'Étape.

Il est facile de dire : « Nous avons dessein de nous retirer à Genève ». Il est plus difficile de passer de Silésie en Suisse, quand le service des chemins de fer est suspendu, sauf sur les grandes lignes. Otto Müller eut l'obligeance de faire connaître à Son Altesse Sérénissime que le soviét l'autoriserait à user de son train spécial, par dérogation à un arrêté du matin même qui supprimait les trois premières classes et ne



maintenait que la quatrième. Par malheur, les locomotives faisaient défaut. Il fut décidé, après examen des cartes routières, que l'on se rendrait en automobile, tant bien que mal, à Prague, d'où il était vraisemblable que l'on pût gagner Nuremberg ou Munich. Une fois là, ce serait bien le diable si l'on ne trouvait pas un moyen quelconque d'atteindre la Suisse.

Mosenthal fut d'urgence aux remises, où il trouva trois autos à peu près en état de rouler. Cependant, Otto réglait avec Monseigneur la question financière. Il remit au grand-duc, pour les frais du voyage, cinquante mille marks en papier. Phili, généreusement, fit donation au peuple de tous ses domaines, moyennant une rente mensuelle de deux cent mille marks, que la République s'engageait à lui servir le plus régulièrement possible.

Il gardait ses parts des mines de plomb argentifères qui sont la principale richesse de Silberberg, et Otto lui promit que les Commissaires du gouvernement lui en feraient tenir les revenus en quelque lieu qu'il se réfugiât.

L'y veillerai, dit le ministre. Votre Altesse Sérénissime peut avoir confiance en moi : je vais vivre à ses crochets. Mon traitement est médiocre, et d'ailleurs ne sera point payé.

Mosenthal reparut à point nommé, et annonça que rien ne s'opposait plus au départ, puisqu'il était superflu de faire des malles qu'on ne pourrait emporter. Le grand-duc, mettant

le nez à la fenêtre. vit les trois voitures et gronda qu'elles n'avaient point trop belle mine. On appela Madame la grande-duchesse. qui vint sans se faire attendre. escortée de la Baronne de Krakus et d'une seule femme de chambre. Elle n'était chargée que d'un sac de toilette. d'une valise et de son coffret à bijoux. Phili refusa d'abandonner son bull à la fureur des bolcheviks. Il emmenait un seul valet de chambre. outre son masseur, jeune turec de belle mine.

Mignon, qui arriva sur ces entrefaites avec une lourde malle. fut priée de la renvoyer à la maison et faillit avoir une attaque de nerfs. Elle pensa en avoir une seconde quand le grand-duc la nomma pour la dernière voiture. réservée aux domestiques.

— Tu n'as pourtant pas la prétention de voyager en tiers entre moi et Madame la grande-duchesse ? dit Philippe-Egon avec hauteur.

— Monsieur, dit Sophie-Charlotte. Mademoiselle serait peut-être moins fâchée si vous lui donniez pour compagnie le petit Otto Müller au lieu de nos gens.

— Vous n'êtes pas rosse à moitié. repartit Philippe-Egon avec grâce. Eh bien, poursuivit-il en se tournant vers Mignon, tu as entendu ? Tu feras route avec le ministre. comme Madame a la bonté de le vouloir. Tâchez d'être convenables et de vous tenir comme si j'étais là.

Ce n'était pas encore les astreindre à une tenue exemplaire. Philippe-Egon. sans plus tarder, se dirigea vers la limousine de tête, où il eut la désagréable surprise de trouver la Baronne de Krakus déjà installée sur l'un des strapontins. et qui débordait sur l'autre.



Comment ?
dit-il. C'est dans
notre voiture que
vous avez eu l'au-
dace de monter !

— Je ne quitte
pas Madame, ré-
pondit sèchement
la duègne.

— Ma chère,
dit le grand-duc à
son épouse en lui
offrant galam-
ment le poing, ne
savez-vous pas
une autre langue
que l'Allemand ?

Je parle très
bien français, dit
Sophie-Charlotte.
— Quelle vei-



ne ! repartit Phi-
lippe-Egon en
cette langue. Je
vous dirai donc
que votre garde
du corps com-
mence à me cou-
rir. Elle se mêle
de nous surveil-
ler ! Elle n'enten-
dra pas du moins
un mot de notre
conversation. Elle
est à plaindre.

— Comptez-
vous donc me
dire des choses si
amusantes ?

Je compte
bien aussi que
vous m'en répon-
drez.

Sur ce, les trois guimbardes, qui n'avaient pas le moindre pneu, s'ébranlèrent au milieu d'un épouvantable bruit de ferraille, que couvraient à peine les acclamations d'un peuple libéré de la veille, mais encore idolâtre. Le grand-duc fit, de la main, un geste d'adieu assez négligent, et accorda un regard suprême à la forteresse de Silberberg, construite par Frédéric II, appelé communément le Gibraltar de la Silésie.

Il n'éprouvait aucune des émotions qu'auraient causées à un homme d'âge mur l'imprévu, la précipitation et toutes les circonstances extraordinaires de ce départ, l'inconnu où il s'élançait, la chute du soir et la mélancolie de l'automne. Il avait dix-huit ans à peine, une fleur de teint et une fraîcheur

d'âme que n'avaient pu flétrir les excès de ces derniers mois. Il n'était point blasé comme il avait la candeur de le croire, et il redevenait Chérubin sitôt que le divin désir le touchait de son aile. Quant à présent, il était fort incapable de songer à rien qu'à sa femme enfant, qu'il venait tout à l'heure de remarquer pour la première fois, et qu'il enlevait. Il oubliait les raisons politiques et les conséquences de cet événement : il faisait une escapade et courait une belle aventure. Il était si persuadé que sa petite femme sentait comme lui, qu'il lui jeta d'abord un regard de malicieuse intelligence, et elle sourit sans baisser la vue.

Il tourna ensuite les yeux vers la Baronne de Krakus étalée en face de lui, et qui semblait terriblement souffrir des cahots, quoiqu'elle fût rembourrée. Cette incommodité physique était apparemment la seule cause de l'angoisse que son visage contracté trahissait : car, autrement, elle avait un sentiment intime d'autorité et de sécurité, et ne pouvait même concevoir que les deux espiègles prissent des libertés à sa barbe. Philéas avait bien trop d'esprit pour ne pas goûter le comique de cette illusion. Il avait aussi trop de vice et de naturelle impudence, même à ses heures d'ingénuité, pour trouver fâcheuse la présence d'une tierce personne, du moment qu'il était résolu de ne se gêner pour elle aucunement. Il feignit dès lors de ne pas plus s'occuper de la



gouvernante que si elle n'eût point existé ; mais il ne laissait pas de lui jeter assez fréquemment des regards de biais, afin de s'assurer qu'elle était bien au supplice de n'entendre pas un mot de ce qu'il disait.

La conversation était pénible. La vieille caisse de la voiture et le moteur fatigué faisaient un infernal tapage. Malgré eux, Phili et Sophie-Charlotte élevaient la voix : puis malgré eux ils la baissaient, imaginant que la Krakus, qui ne comprenait pas le français quand on le parlait tout bas, le comprenait à merveille quand on le parlait trop haut. Phili confia en riant, et à tue-tête, cette crainte chimérique à Sophie-Charlotte, qui en riant aussi, et au même diapason, lui avoua qu'elle avait la sottise de la partager. Sans la gaminerie et les enfantillages, qui leur étaient d'une grande ressource, ils n'en auraient point fini de rompre la glace : mais une sorte de camaraderie brusque déguisait leur tendresse, et le ton de la taquinerie leur permettait de se faire hypocritement des déclarations qui étaient déjà d'une hardiesse incroyable.

Sophie-Charlotte ne pouvait s'empêcher de parler à Phili de ses maîtresses, parce qu'elle en était affreusement jalouse ; mais elle se donnait des airs de détachement : il n'en était pas dupe. Elle se moquait de sa précocité, ou plutôt feignait de n'y pas trop croire : il se piquait. Pour l'apaiser, en même temps que pour se moquer encore plus de lui, elle souriait, et ce sourire était si plein de perfides arrière-pensées qu'il eut l'impertinence de lui dire :

— Vous faites celle, ma petite, qui sait à quoi s'en tenir sur mon



compte. Vous ne m'avez pourtant guère regardé — non plus que moi, dont je me repens — depuis quatre ans que nous sommes mari et femme.



en riant plus fort :

— Il aurait donc fallu que mes fenêtres fussent grillées.

Il la pressa, intrigué. Elle le fit ressouvenir que la rivière passait

Elle repartit, juste devant son appartement. et que, par les beaux jours d'été, il avait coutume de s'y baigner avec ses compagnons de jeux.

— Vous ai-je déplu ? dit-il, avec une coquetterie un peu infâme.

Sophie-Charlotte haussa légèrement les épaules. Il rougit de plaisir. lui qui n'avait pas rougi de honte à la pensée que sa petite épouse, intacte mais rien moins qu'innocente, l'avait pu voir nager dans la rivière.

Mais soudain il devint si pâle qu'elle s'écria :

— Pour Dieu ! qu'avez-vous, Phili ? Êtes-vous souffrant ?

Il ne souffrait que de la désirer et de ne pouvoir tout de suite la saisir entre ses bras.

Il ne répondit point, il n'avait pas besoin de répondre : elle était plus pâle que lui. et il lisait sur les traits du visage enfantin la même impatience combattue par un étrange effroi. Leurs mains se pressaient déjà sous la couverture qui enveloppait leurs genoux. Sophie-Charlotte reposa sa tête sur l'épaule de Phili, et ils échangèrent un baiser qu'elle du moins ne connaissait que par ouï-dire, et par les romans anglais. Il lui arracha comme un cri de surprise.

C'en était trop pour la Baronne de Krakus. Cette dame, ordinairement à cheval, si l'on peut dire, sur le protocole, en

oublia les règles les plus élémentaires. Elle se mit à lancer de grands coups de pieds à Leurs Altesses Sérénissimes. et cria :

— Oh!.. Monseigneur!.. Sophie-Charlotte!.. *Wie frivole!*

Cette expression était si impropre et, par suite, si comique qu'ils éclatèrent de rire. Ils demeurèrent dès lors bien sages. et ne se communiquèrent plus leurs impressions que par des jeux de mains sournois que la duègne ne pouvait point voir.

Un même pressentiment leur était venu. qu'ils ne se disaient point. mais dont ils ne doutaient ni l'un ni l'autre : c'est qu'il allait arriver quelque chose d'imprévu et d'in vraisemblable. grâce à quoi leurs vœux seraient comblés. Ils le souhaitaient ; ils le voulaient tous deux avec tant de force que c'est peut-être ce qui le fit arriver en effet : mais la cause apparente fut le délabrement des automobiles.

A l'entrée d'un village, dans un moment que, par bonheur, on ralentissait, l'une des roues de la voiture occupée par Leurs Altesses et par M^{me} la Baronne de Krakus se détacha. d'un air si naturel qu'on eût dit à la voir que les roues d'autos sont faites pour se détacher.

— Bravo ! dit le grand-duc.



Nous n'irons pas plus loin. D'ailleurs il est déjà nuit noire. Nous dormirons ici.

— Dans ce trou ! s'écria la Baronne, qui aime ses aises.

Phili ne daigna pas lui répondre. Il avait déjà reconnu l'auberge, en dépit de l'obscurité. Il heurta à la porte, qui ne tarda point trop à s'ouvrir.

— Je suis, dit-il emphatiquement, l'infortuné grand-duc de Silberberg, qui fuit devant la révolution avec la grande-duchesse.

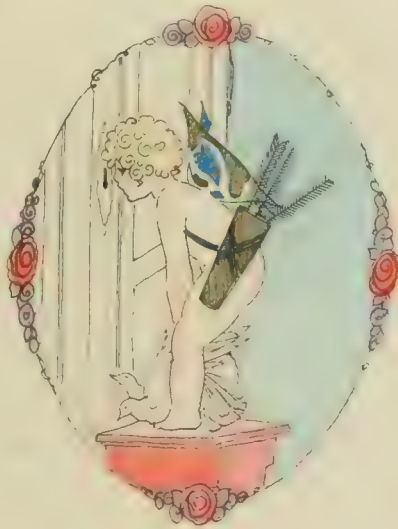
L'hôte parut fort attendri à la vue de ces deux enfants qui étaient de si nobles personnages, et s'inclina devant eux jusqu'à terre.

— Vous avez bien, dit Philippe-Egon, deux chambres logeables ? Je les prends pour Madame et pour moi, si elles communiquent ensemble. Sinon, je n'en prendrais qu'une.

— Monseigneur, dit l'aubergiste en portant une main à son cœur, elles communiquent ensemble.

— Bien, dit Philippe-Egon. Vous caserez ma suite comme vous pourrez ; mais conduisez-nous d'abord à nos appartements : nous sommes tués de fatigue. Prenez le sac de Madame et le mien.

L'aubergiste, les précédant à reculons, les mena dans une première chambre qui en commandait une seconde. Elles étaient assez vastes, bien éclairées à l'électricité, horriblement décorées et meu-



blées à la mode de Munich. Ils n'y prêtèrent aucune attention, et leur premier soin fut de fermer à double tour les deux portes qui donnaient sur le couloir, en laissant ouverte la porte de communication.

(à suivre).

Albert Hermant.



Le testament.

II

Oui, il y avait une semaine que cette scène avait eu lieu, et l'impression en avait été si forte sur Maxime qu'il n'avait pu prendre sur lui, ni de retourner à Versailles, essayer de revoir le malade, ni même d'en écrire avec détails à son père, à celui du moins qu'il croyait son père. La tendresse passionnée des yeux de l'ancien familier de sa mère, ces mains de mourant, glacées par l'agonie et se promenant sur son visage comme pour en caresser, pour en emporter tous les traits, le prénom de cette mère prononcé avec cette ardeur



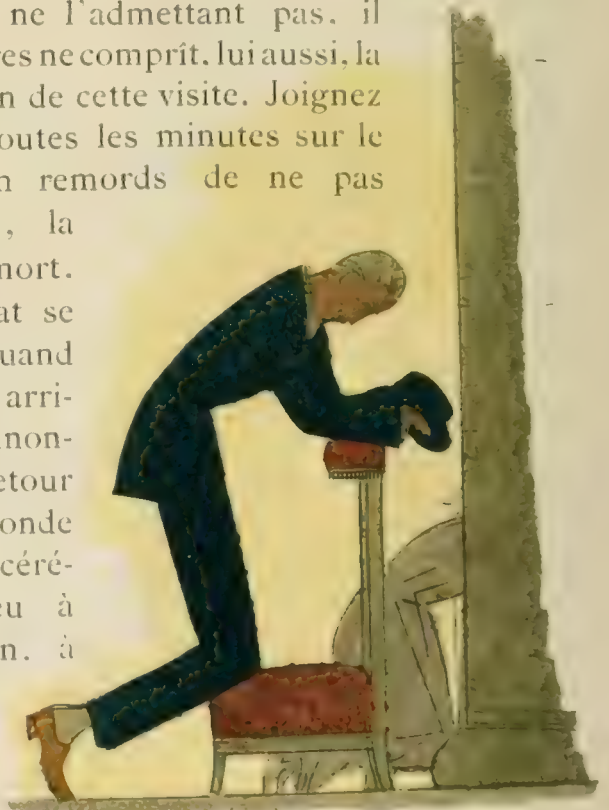
presque délirante. comment ne pas interpréter ces indices ? Et en même temps, comment oser les interpréter ? Maxime était un garçon de cœur très simple, sans aucune supériorité dans l'esprit. qui menait, auprès de son père, la vie d'un jeune noble de notre époque, d'un beau nom et de modeste fortune. C'est-à-dire qu'après avoir vaguement préparé un examen aux Affaires Étrangères, il avait fini,

d'accord avec M. de Serviè-
res, par y renoncer,
sous le prétexte que
les tendances de
plus en plus radicales

du Gouvernement Français
ne permettaient pas à quelqu'un
de leur tradition de servir. même

dans la diplomatie. Maxime était donc un oisif, mais qui gardait, parmi les dangereuses distractions que ce mot représente à Paris, une honnêteté profonde et une sorte de candeur. Il n'avait jamais pensé à juger ou son père ou sa mère. De celle-ci, qui après avoir été très galante, s'était fixée dans une liaison presque avouée avec Raymond Souty, il n'avait jamais rien su que sa beauté quand elle était plus jeune, et sa grâce même dans les années tardives. Il est nécessaire d'ajouter — le dénouement de cette aventure serait inexplicable sans cela — que le mari, après avoir marqué un étonnement du refroidissement de Souty à son égard après la mort de sa

femme, semblait s'être interdit soudain de même prononcer le nom de cet ancien ami. Et voici que, brusquement, le désespoir d'un mourant qui avait voulu revoir, avant de disparaître pour toujours, le fils d'une maîtresse passionnément aimée, passionnément regrettée, venait de projeter, devant un des acteurs de ce drame de foyer, et sur un passé, demeuré pour lui si secret, une de ces aveuglantes lumières devant lesquelles on ferme en vain les yeux. On a vu. On sait, alors même que l'on tend tous les ressorts de sa volonté à ne pas voir, que l'on s'interdit de se formuler, seulement en pensée, la vérité dont on ne peut pas douter. Au chevet du lit de Raymond Souty, Maxime avait compris, dans l'éclair d'une évidence indiscutable comme le jour, que cet homme avait aimé sa mère, et le lien criminel qui l'unissait, lui, à ce malheureux. Mais il n'admettait pas qu'il l'eût compris, et, par un illogisme si conforme aux lois de la nature humaine qu'il n'est pas besoin de l'expliquer, tout en ne l'admettant pas, il tremblait que M. de Servières ne comprit, lui aussi, la vérité, rien qu'à la mention de cette visite. Joignez à cela une angoisse de toutes les minutes sur le moribond lui-même, un remords de ne pas retourner auprès de lui, la terreur d'apprendre sa mort, on jugera dans quel état se trouvait le jeune homme quand une lettre et une dépêche arrivées coup sur coup lui annoncèrent, la première le retour de M. de Servières, la seconde la fin de M. Souty. Une cérémonie devait avoir lieu à Versailles le surlendemain, à la suite de laquelle le corps serait transporté en province pour être



inhumé dans un caveau de famille. Ce surlendemain, c'était le jour même où rentrait celui que Maxime continuait, qu'il voulait continuer d'appeler son père.

— « Est-ce qu'il ne s'étonnera pas si je ne lui télégraphie pas cette mort et ces obsèques ? » se demanda-t-il, et il comprit qu'il lui eût été physiquement impossible d'écrire ce message. Il allait déjà lui être très dur d'assister à cette messe et de raconter ensuite à l'ami trahi, et sa visite à Versailles, et les

détails sur l'agonie de cet homme pour lequel il éprouvait une répulsion à la fois et une attirance inexprimables. Il n'y pensait qu'avec épouvante et il ne pouvait

penser qu'à lui. Cette double impression lui fut si douloureuse qu'il n'eut pas la force de se dominer

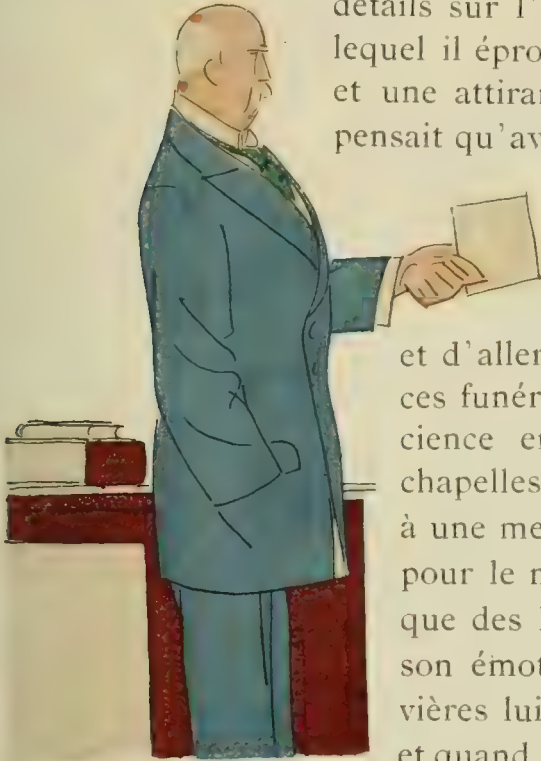
et d'aller à Versailles, le matin de ces funérailles. Il apaisa sa conscience en assistant dans une des chapelles de Saint-François-Xavier, à une messe où il s'efforça de prier pour le mort, sans arriver à le faire que des lèvres. On juge quelle fut son émotion à entendre M. de Servières lui demander, à peine revenu, et quand il lui eut dit la fin de l'autre :

— « Tu n'as pas assisté à cet enterrement ? Tu as eu tort. Il fallait qu'un de nous s'y trouvât ».

Le vieil officier regardait Maxime en prononçant cette phrase avec des prunelles où celui-ci put lire une méfiance qu'il n'avait jamais remarquée. Une seconde question augmenta encore son malaise :

— « Comment avais-tu su qu'il était malade ? »

— « Il m'a fait prévenir par Planchon ».



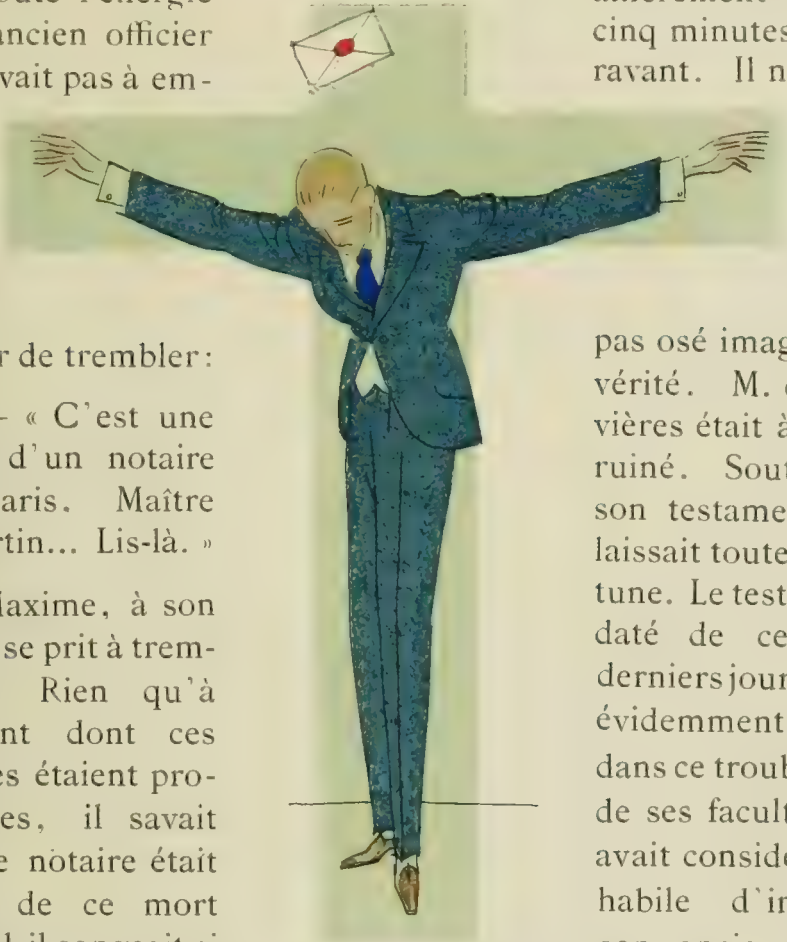
— « Sa vieille ficelle d'ordonnance » dit M. de Servières qui n'ajouta pas de commentaires. Mais toute la soirée et les jours suivants, il montra un visage fermé, derrière l'assombrissement duquel se devinait la reprise d'une pénible idée, soudain éveillée — ou réveillée — par cet appel du mourant au jeune homme. Qu'il en soupçonnât le motif, celui-ci s'en rendait trop compte au souvenir du frisson qui l'avait saisi lui-même au chevet du lit de ce mourant. Cette évidence lui était si cruelle qu'il la repoussait. Il se disait : « Je rêve. Mon père a des ennuis qu'il ne me dit pas. Peut-être l'éloignement de Souty durant ces dernières années vient-il d'un malentendu qu'il m'expliquerait si je l'interrogeais »... Mais comment questionner cet imposant personnage devant lequel il s'était toujours trouvé si timide. M. de Servières était une espèce de géant dont l'ampleur étoffée, les larges épaules, la physiologie forte, contrastaient avec la minceur nerveuse de Maxime, d'un de ces contrastes qui crient l'adultère. Les intéressés ne le remarquent pas tant que leur attention n'a pas été provoquée par quelque incident révélateur.



Combien de temps aurait duré ce silence entre les deux hommes ? Toujours, peut-être, si un second événement n'était survenu, plus révélateur encore, et qui, cette fois, exigeait une décision immédiate, à travers quel débat de conscience : l'honneur d'un homme d'un côté, celui d'une femme de l'autre ! Un matin donc, trois fois vingt-quatre heures après le jour où

l'on avait enterré Souty. Maxime vit M. de Servières entrer dans sa chambre, par les fenêtres de laquelle il regardait monter vers le ciel gris d'automne les grêles tours de Saint-François en se disant : « Qu'y a-t-il au-delà de la mort ? Se sont-ils retrouvés ? Où sont-ils ? » C'est à sa mère et à son vrai père qu'il pensait, au moment même où celui dont il portait le nom franchissait sa porte, et lui tendait une enveloppe d'une main que toute l'énergie de l'ancien officier n'arrivait pas à em-

amèrement encore cinq minutes auparavant. Il n'aurait



pêcher de trembler :

— « C'est une lettre d'un notaire de Paris. Maître Aubertin... Lis-là. »

Maxime, à son tour, se prit à trembler. Rien qu'à l'accent dont ces paroles étaient prononcées, il savait que ce notaire était celui de ce mort auquel il songeait si rade de Saint-Cyr et de régiment comme son légataire universel. C'était enrichir son propre fils d'une façon indirecte et qu'il supposait devoir échapper aux commentaires. Evidemment, son passionné besoin de revoir ce fils avant de mourir avait eu

pas osé imaginer la vérité. M. de Servières était à demi-ruiné. Souty, par son testament, lui laissait toute sa fortune. Le testament, daté de ces tous derniers jours, avait évidemment été fait dans ce trouble déjà de ses facultés. Il avait considéré très habile d'instituer son ancien cama-

ce motif : donner au jeune homme une explication de ce legs qu'il répétait à Servières : « Nous nous sommes refroidis pour des susceptibilités et des malentendus. Je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je le lui prouve... trop tard »... Déraisonnable espérance d'un esprit qui ne voyait plus la vie telle qu'elle est. La vie, c'était maintenant le mari de la maîtresse morte et le fils de l'amant mort, en face l'un de l'autre, et tous deux se taisant :

- « Monsieur Souty avait des parents » dit enfin le jeune homme d'une voix étouffée, « Il me semble que »...

- « Et alors ?... » Du geste Servières montrait un grand portrait de sa femme pendu sur un des murs de la chambre. Elle était représentée à trente ans, à l'époque même où elle avait eu Maxime, si fine, si jolie, dans une robe de bal qui découvrait ses épaules souples, ses beaux bras frais, l'attache de son cou. Elle avait dans les yeux cette langueur heureuse de celle qui aime et est aimée.

- « Oui » continua le mari trahi « si je refuse cette fortune, que croira le monde ?... »

- « Ah ! » dit sauvagement Maxime « pardon !.. pardon !.. Monsieur »...

Et il s'était jeté à genoux devant Servières qui le releva en l'étreignant dans un sanglot :

« Appelle-moi ton père... Je ne veux pas te perdre, toi... Il y a dix ans que je soupçonne l'horrible chose et que je te garde, pour que tu sois le fils de mon esprit, de mon âme... Rien qu'au mouvement que tu viens d'avoir pour refuser cet argent, j'ai tant senti que c'est moi qui t'ai fait ton cœur »... Et, se dégageant : « C'est à toi que cet argent était laissé. Tu n'en veux pas ;



c'est ton droit... Je vais écrire à ce notaire que nous n'acceptons pas »...

— « Mon père » dit le jeune homme « laissez-moi parler aux parents de M. Souty d'abord... C'est le meilleur moyen que rien ne s'ébruite. Vous voyez, d'après la lettre de M. Aubertin, qu'ils menacent d'un procès... Ayons l'air de leur avoir cédé. C'est une démarche cruelle à faire, j'en prends l'humiliation pour moi. C'est trop juste ».

Les deux hommes se serrèrent les mains, cette fois, sans plus dire un mot. Leur émotion était si forte que M. de Servières sortit de la pièce pour ne pas pleurer de nouveau. Quand il eut refermé la porte. Maxime alla vers le portrait de sa mère qu'il décrocha du mur. Il mit un baiser sur le cadre avec une pitié navrée. Puis, allant dans un réduit sombre qui attenait à sa chambre, il y porta cette toile qu'il retourna contre la muraille, dans le fond, en répétant tout bas à cette image de

la mort les mêmes syllabes qu'il avait dites tout à l'heure : « Pardon » mais en sentant, cette fois, un déchirement de tout son être si douloureux qu'il ajouta, en revenant s'asseoir à sa table, la tête dans ses mains, des pleurs dans les yeux, mais achevant de se reprendre :

— « C'est à moi de payer pour eux. Comme c'est dur ! »



Paul Bourget

de l'Académie Française.



GEORGE BARBIER.

Soir.

Le soir s'étend sur la campagne.
Votre souvenir m'accompagne :

Il marche voilé devant moi.
Nous suivons un chemin étroit.

Voici la bruyère et la plaine
Où nous buvions à la fontaine :

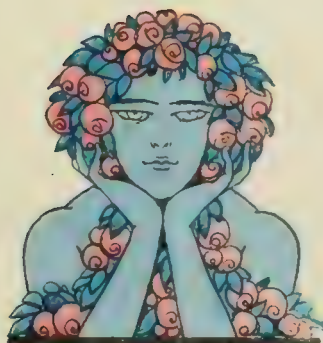
Voici la lande et la forêt.
O mon cœur, cache ton secret !

Est-il vrai — la nuit est venue —
Qu'entre mes bras vous fûtes nue ?

O cher visage dévoilé
Comme le ciel s'est étoilé !

Henri de Régnier

de l'Académie Française.



G B. 1919.



Au théâtre restons Français.

Le grand reproche qu'avant la guerre l'on adressait, de par le monde, au théâtre français, c'était d'être exagérément frivole. La France est le seul pays qui possède la grace de dire les choses les plus graves avec légèreté. De là à conclure que les Français ne prennent rien au sérieux, il n'y avait qu'un pas... le pas de l'oie !

Néanmoins sous le couvert de cette accusation de frivolité d'excellents esprits essayèrent en France de nous



Dans le théâtre d'Ibsen.

proposer, comme modèle d'art dramatique, les productions du théâtre russe, scandinave — et allemand. On les *adapta* mais on ne les *adopta* point. Malgré la fidélité des traductions — et peut-être à cause de cette fidélité — le grand public, en France, resta toujours rebelle à cette forme de théâtre, si éloignée de notre goût et de notre

sensibilité. Cette psychologie, plus idéologique qu'humaine, ce déséquilibre entre la pensée et la forme (n'en accusons que la sècheresse de la traduction) autant de raisons pour lesquelles ces chefs-d'œuvre nés parmi les brumes du Nord ne rayonnèrent jamais chez nous.

Tous les efforts d'un snobisme exaspéré n'y pourront jamais rien. Vous pensez si l'échec de ces tentatives théâtrales, nout fit accuser davantage encore de légèreté. Que les étrangers l'aient commise, cela s'explique. Ils connaissent si bien Paris mais ils connaissent si mal la France ! A qui la faute d'ailleurs ? Nous n'étions, pendant un temps, représentés à l'étranger qu'à travers le filtre d'impressarios ou de traducteurs

venus à Paris pour choisir « les meilleures comédies parisiennes ». Et tout naturellement ces messieurs choisissaient des vaudevilles mal tolérés par notre public et dont le succès était souvent dû au scandale.

C'est d'après de pareils ouvrages que l'étranger nous jugeait...

Mais que des Français, à leur tour, aient pu propager cette calomnie, et affirmer que nous n'étions qu'un peuple frivole... voilà du dénigrement... bien français!

Imprudences coupables, et d'ailleurs quel aveuglement!

Le pays de Corneille, de Racine, de Molière, de Beaumarchais, d'Alfred de Musset ne possède-t-il pas le premier théâtre du monde! Que gagnerait-il, à prendre comme modèles dramatiques Ibsen, Tolstoï, Bjoernstjerne-Bjoernson, Hauptmann ou Sudermann?



Le Drame à la Française.



Rappelons-nous l'article étincelant de Jules Lemaitre. Ce maître de la critique prouvait l'influence déterminante qu'avait eu sur le théâtre scandinave, le théâtre d'Alexandre Dumas fils. Jules Lemaitre démontrait avec dates et citations que les thèses les plus hardies de Bjoernstjerne-Bjoernson étaient déjà dans Dumas. Et nous

savions que l'évangélisme et la « pitié » de Tolstoï, furent nôtres, bien auparavant, dans Hugo. La Maslova est la fille spirituelle de la grande Jondrette des *Misérables*.



Dans le théâtre de Théodore de Banville.

En réalité l'admiration d'une certaine élite découvrait comme original dans le théâtre étranger ce que l'étranger nous avait emprunté dix ans plus tôt !

Depuis, il y a eu la guerre...

Allons nous, après cinq ans de gloire française, où l'héroïsme et la pensée directrice de chez nous brillèrent au premier rang sur les champs de bataille et dans les conseils du monde, allons-nous retomber dans la même erreur, et, j'allais dire dans la même manie ?

Loin de moi la pensée d'élever devant chaque frontière une Muraille de Chine, qui interdise les échanges d'idées et de mœurs, nécessaires à la civilisation elle-même...

Mais restons Français!.. Une nation qui, au théâtre, s'enorgueillit de compter des écrivains tels qu'Henry Bataille, François de Curel, Georges de Porto Riche, Francis de Croisset, Abel Hermant, Tristan Bernard, Robert de Flers, Henry Bernstein... (j'en omet, et des meilleurs) cette nation prête aux autres mais ne leur doit rien.

Pendant la guerre — intermède héroïque et sanglant — nos artistes, nos écrivains pour la plupart se sont tus. A la faveur de ce silence, une invasion étrangère — pacifique mais si dangereuse — a détourné peu à peu nos scènes, de leur destinée, de leur mission française. Le mercantilisme et l'exotisme réunis règnent en maîtres, à Paris. Tous ceux qui ont le souci du théâtre, de sa grandeur et de son prestige, se doivent de réagir.

Manquons-nous d'écrivains, d'auteurs dramatiques? On le croirait, à voir les adaptations anglaises ou américaines qui font florès! Il est grand temps de rendre son goût véritable au public que risquerait de corrompre l'influence étrangère.

Soyons nous-mêmes! égoïstement, franchement, soyons français!

Les artistes qui ont joué à travers le monde, le répertoire français, connaissent son prestige.

Sait-on qu'au pays d'Ibsen et de Bjoernstjerne-Bjornson ce sont les œuvres



Acteur Russe.

d'élégance, les pièces de M. Robert de Flers, par exemple, qui ont le plus de succès !

Les impresarii français qui, en tournée dans le Nord, se sont avisés d'inscrire à leur répertoire des œuvres scandinaves, ou conçues selon le mode scandinave, ont éprouvé devant l'accueil du public, une déconvenue profonde...

Je connais un acteur qui à Paris, dans des rôles pathétiques ou à panache, a remporté de grands succès. Il a l'accent toulousain... Mais personne, dans la presse parisienne, ne s'est avisé de le lui dire. Un jour cet acteur est allé donner à Toulouse une représentation.

La presse indigène couvrit de fleurs son « concitoyen » mais lui *reprocha son accent!* Les scandinaves sont tout prêts à reprocher à leurs écrivains d'avoir l'accent du Nord ! La vérité est que les écrivains doivent leur gloire à Paris : à ce même Paris si injuste, souvent si hostile à des gloires françaises. Son snobisme parfois, fut féroce. M. Rey, de Marseille, aurait-il pu faire jouer son *Sigurd*, s'il n'avait eu la prudence, en un temps où le wagnérisme faisait fureur, de s'appeler tout à coup Reyer ! Il ne faut pas que l'on ait besoin de ces prudences là, déployons au contraire notre drapeau.

Pour ma modeste part, j'ai toujours, sans être xenophobe, dans mes tournées à l'étranger, affiché, exalté les auteurs français, de préférence à tous les autres. Et quelle joie d'interpréter Banville ou Musset à côté de Francis de Croisset ou d'Abel Hermant... Ils sont de la même lignée, de la lignée française !

Est-ce donc trop demander que d'inviter les directeurs des théâtres parisiens, à offrir des *saisons* aussi françaises que celles auxquelles se pressa le public de Buenos-Ayres ? le public de Paris serait-il d'une sensibilité, d'une intelligence, d'un goût inférieurs au public américain ?

Alors ?

Non : une réaction s'impose. Il nous faut lutter contre cette *vague de paresse*, cette théorie du moindre effort, qui sévit au théâtre, comme partout, en France. Il faut aussi que les directeurs comprennent leur mission. Trop souvent ils négligent la qualité d'une pièce, se fiant aux vedettes qui la créeront, ou, pis encore, escomptant le fracas d'une publicité qui n'est pas de chez nous.

Nous avons en France les premiers auteurs dramatiques du monde et une merveilleuse jeunesse. Que les directeurs se résignent à *choisir* et qu'ils choisissent des œuvres de *chez nous*.

André Brouil





Elle est superbe et blanche, et son costume est blanc
Peut-il être un joyau qui soit fait pour lui plaire ?

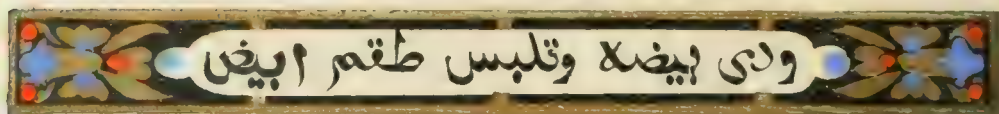
Existe-t-il sur terre
Un assez beau diamant ?

Elle vaut plus que l'or. tant elle est jeune et belle !
Il n'est point de trésor qui vaille sa beauté !

Et l'aube de l'été
Paraît moins pâle qu'elle !

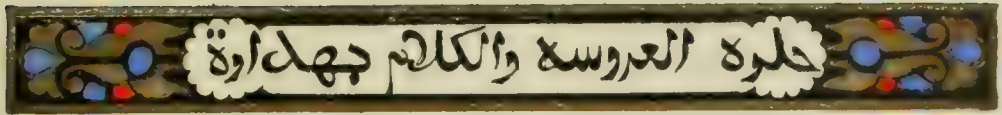
Tout ce qui provient d'elle est un objet qu'on aime
Le parfum de son corps rend les jasmins jaloux :
Et ses seins sont plus doux
Que la rose elle-même !

Sa bouche est comme un fruit qui a mûri le soleil ;
Le frelon la contemple : et songe, avec envie,
Aux raisins de Syrie
D'un coloris pareil.



Son œil est un espoir, son regard, une aumône :
Et, pour pouvoir baiser la trace de ses pas,
Le Maître du Hedjaz
Lui cèderait son trône.

La guêpe, de sa taille, envierait les contours :
Et son rire est si gai, qu'il suffirait de dire :
Que, pour un seul sourire,
L'homme offrirait ses jours.



L'oiseau ne la craint pas : l'abeille vient près d'elle :
Et le passant peut voir. par les matins d'été.

Brouter à son côté
La craintive gazelle.

Ce qui s'exhale d'elle est d'un parfum si pur.
Que les plus belles fleurs la croient encor plus belle.

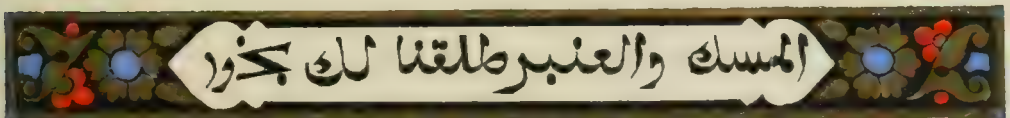
Et renvoient auprès d'elle
Le papillon d'azur.

Ses pieds sont si menus : sa marche si légère.
Que. sur un sol poudreux. tout en pressant le pas.

Elle ne laisse pas
De trace à la poussière

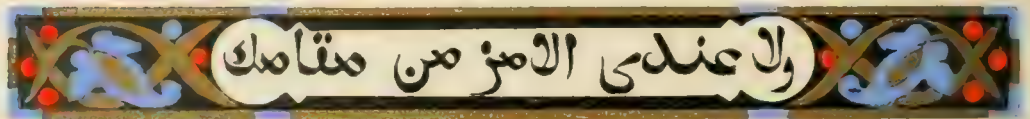
Elle n'est que pudeur et que virginité !
Et nul. jusqu'à ce jour. n'a pu voir en présence

Tant de douce innocence
Et de nubilité !



Les accents de sa voix ont des notes si frêles.
Que le passant s'arrête au seuil de sa maison.
Croyant à la chanson
Des molles tourterelles.

Sa chair a tant d'attrait. que Hussein. saint martyr.
En la voyant. peut-être. eût négligé son âme :
Et. la voulant pour femme.
N'eût plus voulu mourir.



Elle sait. au passage. embellir toutes choses :
A sa vue. aussitôt. s'entr'ouvrent les bourgeons.
L'or revêt les citrons.
Et s'entr'ouvrent les roses.

L'impur hésiterait à flétrir ses quinze ans
Et. le jour et la nuit. voudrait que dans sa chambre
L'odeur de musc et d'ambre
Montât comme l'encens.

Elle paraît si fière et reste si sereine.
Que le roi de Stamboul, le Malek tout-puissant,
Certes, en la voyant,
L'aurait faite au moins reine !

Jamais, dans le ciel pur, pareil astre n'a lui :
Et qui l'épousera lui restera fidèle,
Car l'univers, sans elle,
N'aura plus rien pour lui.

Jean Hermanovitch





Chronique sur l'élégance.

Chez les peuples de l'antiquité, le costume était au nombre des beaux-arts, ses principes étaient définis, son influence sur la morale était appréciée, et des officiers publics veillaient pour qu'on n'en violât pas les lois fondamentales.

Il est évident que si le but des arts est de produire des impressions variées sur notre esprit, le costume ou la décoration du corps humain ne sauraient être exclue de leur classification.

Le costume exprime tour à tour la richesse, la prétention,

la coquetterie. l'austérité. la modestie. c'est-à-dire qu'il a son caractère.

Otez à un homme sa cravate, troublez la régularité habituelle de ses vêtements. et sur le champ vous exprimez la démence.

Le costume devient une sorte de science mathématique où chaque détail a son expression ou sa valeur fixe. D'où il résulte que l'élégance dans le costume consiste dans le rapport qu'il faut établir entre deux caractères. celui de la personne et celui du costume.

Si vous manquez de goût et de perspicacité. vous ferez infailliblement des rapprochements gauches, guindés, maladroits. Il faut donc se consulter bien avant de faire choix d'une couleur ou d'une forme.



Bien connaître le trait caractéristique de sa personne. c'est posséder la science de s'habiller et les secrets de l'élégance.

Ce n'est ni dans la richesse d'une toilette. ni dans la rareté des étoffes que git l'élégance. c'est dans l'effet produit par la combinaison de ces choses avec le jeu des proportions humaines.

Chercher à captiver les suffrages du vulgaire. c'est chercher. en matière d'élégance. les voies de l'erreur.

Dans l'art du costume. comme dans les autres arts. ce qui saisit la foule. c'est généralement les effets grossiers. Il

n'est pas vrai que le sentiment des masses soit bon et infallible dans les arts. La quantité ne sera jamais la qualité.

Abandonné de ses instincts, à ses forces naturelles, l'homme de la rue ne peut point admirer Milton. En musique, il préférera la valse bleue aux plus savantes compositions de Beethoven.

Brummel ne disait-il pas à de jeunes « fashionables » de Londres : « vous saurez que vous êtes élégants. Messieurs, lorsque dans les rues, vous passerez sans être remarqués ! »

Pour se vêtir d'étoffes riches, fastueuses, il faut en soi un caractère physionomique qui le permette.

La mode, cette chose éphémère, indéfinie, mais qui n'est autre chose que l'orbite où s'opèrent les révolutions du costume, la mode possède un caractère qui lui est propre. Elle

a sa philosophie, sa logique, parce qu'elle a des points de contact et de relation avec l'élégance.

Le caractère de la mode, c'est luxe, fortune, grandeur. D'où vient qu'un costume qui a été trouvé élégant cesse de l'être ? C'est que ce costume, d'abord le patrimoine

du petit nombre, est tombé dans le domaine public et s'est associé alors à des idées de vulgarité qui ont effacé sa primitive effigie.



Nous devons rénover la tradition et lui conserver tout son éclat.

Paris ne doit pas être seulement le refuge de l'art et de la pensée, mais le centre de toutes les élégances. Nous nous devons à notre Passé.

Il est des maisons qui, comme Barelay, demeurent en quelque sorte le conservatoire du goût et de l'harmonie.

Si les hommes s'inspirent dans leur mode du goût anglais, les femmes ne sauraient prendre d'autre direction qu'à Paris.

Si la femme se soucie, avec raison, de sa toilette, l'homme a le devoir d'y songer sans en avoir l'air, et de concourir ainsi à l'esthétique générale.

On ne comprend pas qu'un gentleman se rende à l'Opéra autrement qu'en habit, on ne comprend pas davantage qu'il puisse se rendre de jour à une réception de cérémonie autrement qu'en redingote ou en jaquette. Ce



sont des usages intangibles jusqu'au jour où la Fantaisie aura trouvé quelque chose de mieux.

Il y avait au XVIII^e siècle des maîtres "d'agrémens" qui formaient les jeunes gens à l'art de plaire. En vérité il est

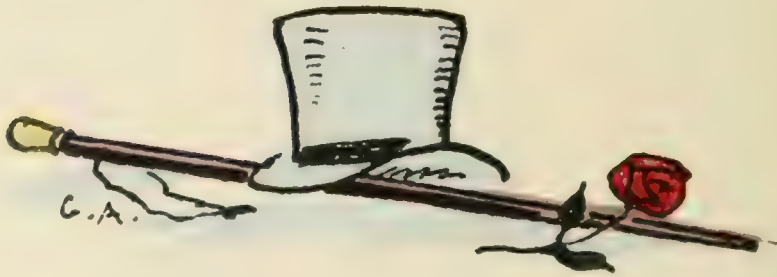
plus juste de penser que la véritable élégance, fonte d'harmonie, de tact, de mesure, de nuances, est native.

L'homme "swell" est celui qui sait s'adapter aux temps et aux circonstances. "The right man in the right place".

Comme nos ancêtres, faisons en sorte que des maisons de qualités conservent la tradition du bon goût.

Cette tradition est aussi nécessaire à l'esthétique générale qu'à l'avenir économique de notre Pays.

André de Fouquières





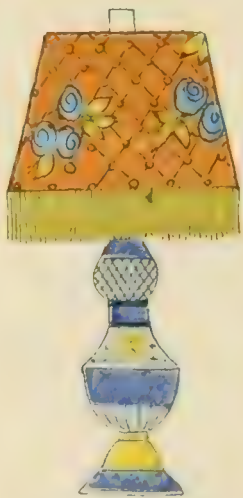
De tout, un peu...

Voici venu le temps béni des étrennes. l'époque charmante où les femmes s'attardent de vitrine en vitrine. attirées, retenues, par l'éclat des pierreries. ou la fragilité des bibelots rares. Curieuses. amusées. elles attendent. guettent. comparent les nouveautés des différents magasins. Tous les ans leur plaisir se renouvelle en découvrant les frivolités inédites qui feront la joie de ceux à qui elles les destinent, ou contribueront à embellir le home qui sert d'écrin à leur beauté. Chaque automne fait éclore des maisons nouvelles. amusantes et tentatrices, aujourd'hui, tout est au dix-huitième.

L'antiquité n'a plus de prix. Tout le monde veut être meublé à l'ancien. chacun fait la chasse aux petits meubles

Louis XVI dont l'intimité des boudoirs s'accommode à merveille. Bien entendu il faut à ces cadres des attributs de l'époque. L'antique — l'authentique — bergère réclame des coussins de style : la lampe qui éclaire le salon laqué gris Trianon doit tamiser ses rayons, d'abats-jours "Marie-Antoinette" : le lustre sera remplacé par un mai... Prenons garde, cependant de ne point faire fausse route. Recourons aux spécialistes pour éviter les fautes de goût. L'autre jour en flânant Faubourg Saint-Honoré, qui, s'il nous en souvient bien, fut au temps de la Pompadour, le quartier des antiquaires (n'est-ce point là que Lazare Duvaux,

l'érudit fameux, tenait échope ?) Nous nous arrêtàmes à l'éventaire d'un petit magasin dont l'enseigne "A la Reine des Fées" promettait trop de récompenses pour qu'on ne pût résister au désir d'en franchir le seuil. Ce qui fut fait. Nous nous crûmes aussitôt transportés au hameau de la pauvre Reine. Roses



Modèle de la Reine des Fées

rococos, éventails d'une mièvrerie desuète, coussins moelleux, voilés d'argent, fanfreluches, frivolités de petite marquise, nous révélèrent vite la personnalité de leur auteur.

C'est un artiste, un homme de lettres, qui, pour tenir tête à la vie chère, ne craignit pas — et comme il eut raison ! — d'ouvrir boutique, et d'y

faire de l'art sous une autre forme. Il n'est pas une coquette qui, d'ici trois semaines ignorera les jolies choses, groupées à la Reine des Fées. En effet, toutes les élégantes ne sont-elles pas sûres de trouver, 380, rue Saint-Honoré le plus joli choix de cadeaux qui se puisse rêver ? Nous sommes, presque à la Noël, aux joyeuses soirées de Réveillon. Les présents vont être échangés. Il est temps de songer à leur achat, sans négliger pour cela les préparatifs de départ pour la Côte d'Azur.

Nos couturiers y ont pensé en créant à leur intention des robes charmantes de gaieté. *Martial et Armand* mérite, parmi eux une mention spéciale; non seulement pour les costumes d'après-midi, mais pour les robes du soir, ce qui ne lui a point fait négliger les étrennes. Son magasin de la rue de la Paix, fourmille en idées nouvelles, et en cadeaux utiles. N'est-ce point amusant, en ces temps de vie chère, de s'envoyer, entre amies intimes, une jolie blouse plutôt qu'un petit vase bossué, un shandail douillet au lieu de bonbons fondants. D'autant qu'il est facile d'accompagner ces souvenirs pratiques d'une futilité qui n'est moins le sac à lorgnettes, la boîte à

gants, l'écharpe légère qui sont des bibelots de moindre importance, et peuvent être offerts en supplément.

Mais, si l'on admire rue de la Paix, les frivolités de *Martial et Armand*, ses salons de la Place Vendôme retiennent les visiteuses par la grâce de la collection, qu'on y présente. Il y a là, conçues pour Monte-Carlo, des robes ravissantes, point exagérées, des corsages très nus, certes, mais un peu assagis cependant. Le "décolleté de la Victoire", jusqu'au reins! à fait place déjà à des échancrures plus



Martial et Armand



raisonnables. Le vent de folie, bien pardonnable ! qui se mit à souffler sitôt la cessation des hostilités s'apaise, doucement. On laisse le nu, au théâtre. N'en doutons pas : les beaux jours nous ramèneront des robes confortables, c'est-à-dire des corsages presque montants.

Juliette Lancret

*Modèle de la
"Reine des Fées"*



Les Livres.

Un livre de guerre, un bon livre de guerre, *La Fournaise*, publiée par M. JEAN D'HEURES à la Librairie "Ollendorff". C'est une suite de tableaux. Et c'est néanmoins un mélange de peinture et de philosophie.

Dans tous ses récits, l'auteur fait preuve d'une remarquable puissance. C'est un livre qui doit être lu. Il faut tout au moins en lire quelques chapitres : *L'Épouse*, *Pourquoi j'ai tué*, *Quand j'étais Dieu* et *Le Charnier*, par exemple.

M. RAYMOND HESSE publie à la Librairie "Payot" : *Bouzigny!.. Ville de paix et de guerre*.

Sous ce titre, chacun peut retrouver la petite ville classique où les hasards d'un voyage ou de la mobilisation l'ont conduit. Voici, fort bien décrits : le médecin, l'officier retraité, le pion, l'avoué retors, la demi-mondaine, dont la guerre a fait : un major, un commandant de dépôt, un auxiliaire, un commissaire militaire de gare, une dame de la Croix-Rouge, etc...

Ils y sont tous : et tous s'agitent dans une intrigue fort adroitement amenée. D'une psychologie délicate, sous sa forme d'ironie amusée, cette nouvelle œuvre de M. Raymond Hesse est une synthèse artistique qui intéressera. C'est un bon livre !

M. JEAN MAROT publie à cette même librairie "Payot", un livre nouveau qu'il intitule : *Ceux qui vivent*.

D'abord, l'auteur ne se réclame que d'une ardente sincérité. Son labeur a consisté dans l'établissement d'une somme philosophique d'âmes de combattants. Mais ce qu'il a voulu par dessus tout, c'est que l'idée dominante soit la beauté de l'action.

C'est bien ! C'est beau ! Et tout cela, c'est écrit avec une sobriété de bon goût et un grand amour de la vérité : c'est encore un bon livre !

Le Chemin des pieds nus que M. KER-FRANK-HOUX publie chez "Crès" est un livre aussi étrange que complexe. C'est un peu une confession de l'auteur. Mais c'est la confession d'un être infiniment subtil qui pense toujours, qui recherche constamment l'amélioration d'une collectivité dont il fait partie ; et tout cela l'amène précisément à un mélange de philosophie et de poésie qui constitue toute la beauté du livre.

Ce livre de M. KER-FRANK-HOUX, il est surtout original ; et il est même assez original pour ne pouvoir être nettement défini. Qu'est-ce, un conte ? Peut-être ! Un long poème ? Peut-être aussi ! Une nuit de méditation ? Cela se peut... Non ! il faut le lire, ce livre. En voilà un, au moins, qui soit de la banalité !

M. EMILE HENRIOT publie chez "Émile-Paul" *Le Diable à l'hôtel ou Les plaisirs imaginaires*. C'est avant tout l'œuvre d'un artiste follement amoureux de fleurs, de lumière, de beaux décors et de jolis bibelots. C'est aussi l'œuvre d'un poète qui connaît son époque, car *Le Diable à l'hôtel* n'est pas plus un roman qu'un recueil de poésie. Il est tous les deux à la fois : et le lecteur, que le roman intéresse, lit par force les vers dont l'ouvrage est parsemé. C'est très adroit. D'ailleurs le livre de M. HENRIOT est un bon livre.

M. EDOUARD SCHNEIDER publie chez "Albin Michel" un roman qu'il intitule : *Ariane, ma sœur...* un livre un peu étrange, mêlé de mysticisme et de réalisme d'une facture souvent lyrique... un peu de psychologie... un livre qui peut être lu.

Un bon et beau livre sur les prêtres, que celui que publie chez "Albin Michel" M^{me} J. BRUNO-RUBY : *L'exemple de l'Abbé Fouve* tel est le titre de cet ouvrage. Les questions les plus complexes touchant le rôle du prêtre dans la société y sont abordées avec une franchise et une persuasion admirables. Mais il y a des idées nouvelles, des idées très nouvelles. M^{me} BRUNO-RUBY espère que le prêtre sortira enfin du Temple et agira... voilà l'idée dominante... il faut lire ce livre, que l'on soit croyant ou non.

Les Papiers de Cleonthe, le nouveau roman que M. JEAN-LOUIS VAUDOYER publie chez "Albin Michel" est en quelque sorte l'écho orné et choisi d'une jeunesse à laquelle la guerre n'avait pas encore imposé son épreuve. On y trouve la peinture fantaisiste, tendre, spirituelle et voluptueuse d'une vie qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir, et à propos de laquelle on pourrait répéter le célèbre mot de Talleyrand sur « la douceur de vivre ».

Les Papiers de Cleonthe composent une chatoyante galerie féminine où des figures en pied et en buste, animées par le jeu des passions et du plaisir, se groupent autour d'une figure centrale, émouvante et grave, qui reste voilée.

Dans ce livre où la chimère et l'observation se mêlent heureusement, et qui va de l'humour au lyrisme, l'auteur de la *Bien-Aimée* et des *Pernissions de Clément Bellin* fait jouer toutes les facettes d'un talent que chacun s'accorde aujourd'hui à reconnaître.

Vient de paraître :

GUSTAVE SIMON
Histoire d'une Collaboration
ALEXANDRE DUMAS & AUGUSTE MAQUET
Documents inédits

Éditions GEORGES CRÈS

21, Rue Hautefeuille

Vient de paraître :

FRANÇOIS DE CUREL
de l'Académie Française.

Théâtre Complet

TOME I — III & IV

*La Danse devant le Miroir, La Figurante, L'Invitée,
La Nouvelle Idole, Le Repas du Lion.*

Éditions GEORGES CRÈS

21, Rue Hautefeuille

Vient de paraître :

HENRY ROBINSON
L'Ironique Destinée

Roman

Éditions CALMANN-LÉVY

3, Rue Auber

Vient de paraître :

LÉON DE TINSEAU
Les Mémoires d'un beau-père

Roman

Éditions CALMANN-LÉVY

3, Rue Auber

Vient de paraître :

JEAN GIRAUDOUX
Adieu à la Guerre

Vol. in-4° imprime en deux couleurs par Frazier-Soye sur vélin à la forme des papeteries du Marais.

Tirage limité à 350 exemplaires numérotés de 1 à 350 plus 12 hors commerce au prix de 25 francs.

Pour paraître ultérieurement :

RENÉ BOYLESVE, *de l'Académie Française*
Alcindor ou suite à la Leçon d'amour dans un parc

ANDRÉ MAUROIS
Le Général Bramble

Éditions d'art BERNARD GRASSET. 61, Rue des St-Pères

Vient de paraître :

OMER CHEVALIER

L'Avatar d'Yvan Orel

Roman

PLON-NOURRIT, Editeurs

8, Rue Garancière

Vient de paraître :

RENÉ DUVERNE

Pouck

Vie d'aventures d'un petit garçon pendant la grande guerre.

PLON-NOURRIT, Editeurs

8, Rue Garancière

Vient de paraître :

MAURICE D'HARTOY

Des cris dans la Tempête

Nouvelles impressions et nouveaux recits d'un Officier blessé.

Librairie Académique PERRIN & C^{ie}, Editeur

Vient de paraître :

NEEL DOFF

Keeetje

Roman

Librairie P. OLLENDORFF

50, Chaussée d'Antin

Vient de paraître :

ANDRÉ DE LORDE & JEAN MARSILE

Le Mari malgré lui

Roman

ALBIN MICHEL, Editeur

22, Rue Huygens

Vient de paraître :

GENEVIÈVE DUHAMELET

Les Inépousées

Roman

ALBIN MICHEL, Editeur

22, Rue Huygens



*L'Heure du Bain.
à la Piscine du "Claridge"*



LA GUIRLANDE

4^e Fascicule

Vingt-cinq francs.

La Guirlande

Album mensuel d'Art
et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Sauté.

Se trouve :
71, Rue des Saints-Pères
A PARIS.

Le tirage de cet Album est
restreint à huit cents
exemplaires.

Numéro : 680

Phili

ou par delà le bien et le mal

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

La Double Flèche

poème par Monsieur HENRI de RÉGNIER
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur George Barbier.

Une tentative pacifique

Prose par
Monsieur RENÉ BOYLESVE
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Complainte de l'Aveugle

(adapté de l'Arabe)
poème par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de M. Brunelleschi.
Enluminure de M. Stab.

Tout le confort moderne

prose par Monsieur G. de la FOUCHARDIÈRE
Illustration de M. Jean Dulac.

Jeunesse éternelle et Culture physique

par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Guy Arnoux.

Elégances féminines

propos par JULIETTE LANCRET

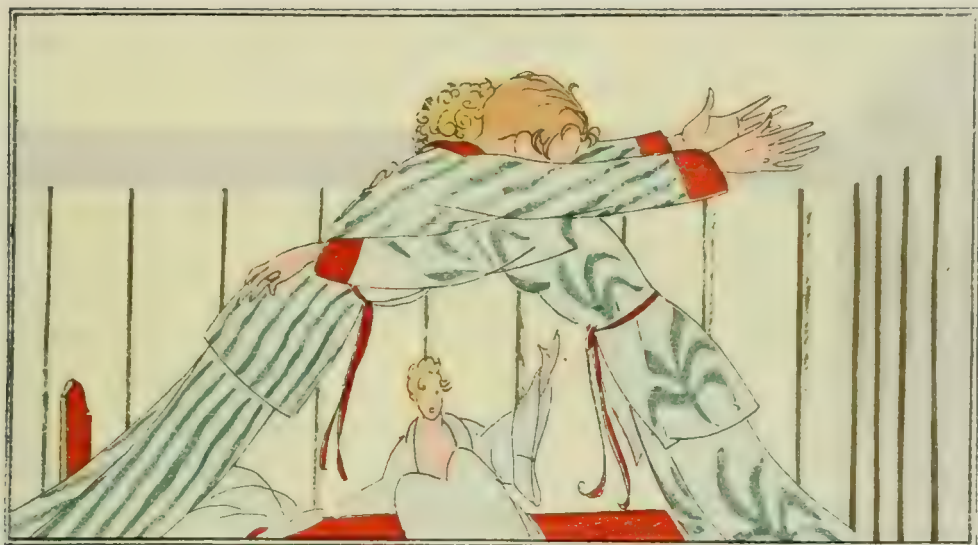
Hors-texte :

Le baiser sur l'échelle, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI

L'Eau, dessin inédit de M. GEORGE BARBIER

Le Soir, hors-texte de décoration de M. STAB

Modèles des Grands Couturiers exécutés par
les artistes collaborant à la Revue.



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

Conte moral.

IV

La terrible nuit.

Dès l'instant que Philippe-Egon et Sophie-Charlotte se virent isolés, maîtres de disposer d'eux-mêmes, ils perdirent tout leur aplomb et cette jolie impudence, qui n'était pas jouée, qui cependant était contre nature. L'amour d'une fille de quinze ans est plus une peur qu'un désir. Déjà Sophie-Charlotte ne concevait plus sa témérité : elle ne la



regrettait pas et n'aurait point voulu, pour le trône qui lui échappait, s'être dérobée tout à l'heure au danger qui la faisait pâlir d'effroi. Phili n'était guère moins timide, ou peut-être l'était davantage, avec on ne sait quoi de plus féminin, et avec une aimable gaucherie garçonnière. Pour la première fois il sentait son extrême jeunesse, dont il était confus, et ensemble attendri. Souvent les garçons à cet âge ont plus de véritable pudeur que les filles. Il s'étonnait bien d'éprouver une gêne si nouvelle, lui qui ne se fût certes point caché derrière les saules de la berge, s'il avait su, l'autre semaine, que sa petite femme dédaignée le regardait curieusement par la fenêtre, quand il prenait son bain dans la rivière.

Volontiers ils auraient fui tous les deux... Ils étaient bien aises de ne le pouvoir déceimment point. Ils auraient appelé au secours... A quoi bon ? Ils se rassuraient mutuellement. Ils avaient grand'peur, mais Philippe-Egon avait moins peur parce que Sophie-Charlotte était près de lui, et Sophie-Charlotte avait moins peur parce que Phili était près d'elle. Et ils se serraient l'un contre l'autre, sans se faire aucune caresse. Ils n'y songeaient plus. Ils n'éprouvaient, à se tenir ainsi étroitement rapprochés, qu'une douce chaleur, un bien-être, point de trouble : au contraire, peu à peu ils s'apaisaient, et n'avaient nul besoin de se le dire pour le savoir ; car les mouvements de leurs cœurs, qu'ils sentaient et qu'ils entendaient battre, allaient se ralentissant. Alors, ils s'écartèrent, en faisant un sourire contraint, qui pouvait signifier : « Voilà... C'est fini... »

Ils s'étaient détachés un peu trop tôt, comme des

enfants dont les gestes sont toujours hâtés ; et dès qu'ils eurent entre eux rien que la distance d'un pas — l'infini — ils reprirent peur. Mais cette peur, qui d'abord les avait réunis, ne pouvait plus que les séparer. Sophie-Charlotte, sans même s'excuser, cette fois, d'un sourire, baissant et détournant la vue, passa dans la chambre voisine. Phili s'étonna bien encore de pouvoir lui dire toute une phrase, d'une voix, il est vrai, incroyablement basse et que cependant il forçait. Il lui dit :

— Ah ! vous choisissez l'autre chambre ?

— Oui, répondit-elle aussi bas et avec le même effort, c'est la plus petite.

Cela voulait dire : « Vous êtes toujours là, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas partie ? Que je vous entende, puisque je ne vous vois plus ! » Sitôt qu'ils eurent échangé ces quatre mots bizarres, ils se sentirent mieux et ne poursuivirent pas un dialogue désormais inutile. Ils faisaient même l'im-



possible pour ne se trahir par aucun bruit, mais tendaient l'oreille et s'épiaient.

Sophie-Charlotte, en dépit de toutes ses précautions, ne put ouvrir son sac de voyage sans faire craquer la serrure. Par suggestion, machinalement, Phili ouvrit son propre sac. Il contenait, ce sac, probablement comme celui de Sophie-Charlotte,

bien peu de choses : quelques objets de toilette, un pyjama. Phili hésita une seconde, puis, les yeux fixés sur la porte entr'ouverte, inquiet, tremblant toujours de voir reparaître à l'improviste Sophie-Charlotte, n'osant lui crier : « Ma chérie, n'entrez pas », il se débarrassa de ses vêtements, avec cette agilité de gamin qu'il avait quand il se déshabillait au bord de l'eau. Il n'avait guère coutume de suivre les prudes conseils de l'Église, ni de se vêtir et de se dévêtir modestement. Cette fois pourtant il ne regarda qu'à la dérobée l'image flatteuse que lui présentait une glace inclinée au-dessus de la commode, et encore craignit-il d'avoir perdu un temps précieux. Vite, il noua la cordelière de soie ; il endossa un peu plus lentement la veste à grand col marin ; et comme Sophie-Charlotte ne donnait toujours point signe de vie, il prit le loisir de se regarder dans la glace avec un peu plus de complaisance.

Jamais il ne s'était aimé davantage, et autant que sa person-



ne même il admirait son goût, l'effronterie et l'élégance de ce costume qu'il avait choisi, d'un taffetas noir et mat, où luisaient, largement espacées, des raies de satin bleu. Il lâcha un bouton du col, pour dégager un peu plus sa gorge. Ce retour de fatuité ne lui rendait pas d'ailleurs son assurance. Il lui fallut se faire violence pour se rappeler que le maître, après tout, c'était lui, et que, s'il ne prenait pas l'initiative de renouer la conversation, ce n'était évidemment pas la grande-duchesse qui commencerait.

Il lui dit avec un peu

d'impatience, et sans se tourner vers la porte. sans quitter des yeux le miroir :

— Voulez-vous me permettre d'entrer ?

— Mais oui. naturellement ! répondit-elle d'une voix altérée et d'un ton fort peu aimable.

Il franchit aussitôt le seuil. d'un pas déterminé. pour mieux dissimuler son irrésolution. et jeta un cri enfantin de surprise et de joie. Sophie-Charlotte était debout au milieu de la chambre. dans une attitude contournée. et semblait n'oser point ni bouger ni s'asseoir. Elle était vêtue précisément comme Phili. La couleur seule de son pyjama différait. grise à grandes palmes vertes. et la culotte était un peu plus courte. mais la veste un peu moins entre-bâillée. Sans y penser. elle avait mis ses deux mains dans ses poches... Ils firent. en se voyant si pareils. un petit ricanement. et gardèrent de se dire pourquoi ils riaient. Peut-être ne le savaient-ils pas eux-mêmes.

Ils prenaient un si vif plaisir à se dévorer des yeux qu'ils ne souhaitaient rien de plus. A peine s'étaient-ils rapprochés. La plus grande entreprise de Philippe - Egon fut de tendre le bras et de glisser sa main dans la poche de la veste où Sophie - Charlotte tenait toujours la sienne cachée, de lui saisir, de lui presser le bout





des doigts. Un fauteuil se trouvait bien à propos tout près d'eux. Il s'y laissa doucement aller, entraînant Sophie-Charlotte. Elle consentit de s'asseoir sur ses genoux, se blottit entre ses bras ; et leurs lèvres ne tardèrent pas à se rencontrer...

— *Wie frivole !*

Ils étaient si loin de la terre qu'ils n'avaient rien entendu. La baronne de Krakus, en sa qualité de dame d'honneur, avait requis l'hôte sans méfiance de lui ouvrir l'appartement de Son Altesse Sérénissime

madame la grande-duchesse, pour son service ; et comme ils n'avaient pas mis le verrou, mais seulement fermé la porte à double tour en retirant la clef. l'hôte n'avait eu que la peine d'user de son passe-partout.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? dit Philippe-Egon comme dans un rêve.

Il aperçut le large visage de la baronne penchée sur lui.

— *Wie frivole !* répéta cette horrible femme, mais avec une expression sarcastique plutôt que scandalisée.

Elle glissa ses petits bras courts sous le corps léger de Sophie-Charlotte, qui, étant couchée comme un poupon entre les bras de Phili, se présentait le plus favorablement du monde, et justement comme si Phili lui-même la lui eût offerte à la

façon des nourrices. Elle l'enleva sans difficulté, car elle était puissante, et disparut avec son fardeau, bien avant que Sophie-Charlotte se rendit compte de ce qui arrivait, et que Philippe-Egon pût reprendre ses esprits.

Il y eut un intervalle aussi long entre l'attentat et son cri de colère qu'entre un mot plaisant et le *J'ai compris !* des gens qui n'ont pas l'intelligence fort prompte. Il souffrit ce que souffre un enfant à qui l'on retire brusquement la friandise que l'on tendait vers sa bouche gourmande. Il sentait sa faiblesse, la cruauté des grandes personnes, et ne s'avisait point qu'il n'aurait eu qu'à vouloir pour imposer sa volonté. N'était-il pas toujours le grand-duc, même pour les bolcheviks de Silberberg, à plus forte raison pour la baronne de Krakus et pour cet aubergiste imbu des principes de la discipline allemande ?

Il fut bien le trouver sans délai, mais non pour lui intimer l'ordre de ramener la grande-duchesse et de mettre la baronne sous les verrous. « Cet homme, se disait-il, va m'enseigner où il a logé Mignon ». Plutôt que de faire le moindre effort pour reconquérir Sophie-Charlotte, il pensait que Mignon, plus facile, lui était, pour diverses raisons, indispensable. Il aurait bien voulu aussi voir son frère de lait, qui, dans les cas extrêmes, trou-

vait toujours de bonnes paroles pour le cajoler et lui

remonter le moral.

Phili aborda l'hôte en fort piteux état, le visage défait, pâle et les yeux



rougis : mais il recouvra le sentiment de sa dignité en présence de ce manant ployé en deux. et sut tourner fort noblement sa question.

— Monsieur, dit-il, bien que nous soyons tué de fatigue. nous ferions scrupule de dormir avant que vous nous ayez informé des logements que vous avez pu donner à notre suite.

L'aubergiste n'essaya point de cacher l'émotion qu'il ressentait à voir ce jeune souverain courbatu s'inquiéter de si minces détails.

Il fit d'abord connaître à Monseigneur qu'il avait mis la femme de chambre de Madame avec le masseur ture.

Nous nous en moquons comme du pape, dit Philippe-Egon. Mais, mademoiselle Mignon, monsieur Otto Müller, où les avez-vous fourrés ?

— Ensemble, sur leur demande, repartit l'hôte.



J'eusse été au surplus bien empêché d'inventer deux chambres s'ils en avaient réclamé une chacun ; mais j'ose assurer à Votre Altesse Sérénissime que le lit est immense.

Phili était si accoutumé aux privautés de son frère de lait et de ses maîtresses qu'il ne se formalisa point. Au contraire, il se dit : « Quelle chance ! Ils sont ensemble, je n'ai qu'une course à faire. » Et il ordonna au bonhomme de le conduire près d'eux bien vite. Cette requête n'était pas sensiblement plus extraordinaire que celle de la baronne de Krakus un quart d'heure auparavant. L'hôte ne se permit point de réflexions, conduisit Monseigneur, heurta, ne reçut point de réponse, ouvrit, s'effaça et disparut, sans témoigner une curiosité impertinente.

Le spectacle qu'il n'avait pu se défendre d'entrevoir était cependant singulier. L'attitude de Mignon et d'Otto ne semblait guère moins abandonnée que celle de Phili et de Sophie-Charlotte. au moment que l'on avait de même violé leur asile. Mignon. il est vrai. sanglotait. elle était toute fondue en larmes. et ce n'est que pour la consoler que le ministre plénipotentiaire la couvrait des baisers les plus tendres : mais il ne l'en caressait pas moins, et rien ne ressemble davantage à un baiser d'amour qu'un baiser de consolation. Otto. bien que farouche révolutionnaire, avait dix-huit ans et le cœur sur la main ; il ne pouvait pas voir pleurer une femme sans l'imiter, et l'on n'aurait su discerner du premier coup d'œil si c'était lui qui réconfortait Mignon ou Mignon qui le réconfortait. Dans l'un ou l'autre cas. ils avaient une façon bien humaine de se raisonner. De plus, ils étaient rompus du voyage. et sans discontinuer de plaindre la trahison de Phili. ils s'étaient machinalement mis à leur aise. Le grand-duc reconnut un de ses déshabillés sur le dos du ministre. à qui revenait toute sa mise-bas. C'était un kimono à grandes chamarrures. dont Son Excellence avait oublié de nouer la cordelière. Quant à celui de Mignon. l'on n'aurait trop su dire ce que c'était. tant il était en désordre. Les convenances étaient sauvées. en ce sens que Mignon et Otto n'étaient point couchés en long dans le lit. mais en large sur les couvertures.

Mignon. se dressant au bruit de la porte. vit soudain Philippe-Egon et jeta un cri de joie. Il y répondit par un cri de désespoir ; mais il tomba dans les bras de sa maîtresse. Il lui conta sa peine. ils pleurèrent ensemble. mais en pleurant elle riait. car elle n'avait plus sujet d'être jalouse ; et Phili. dans son chagrin. était aussi bien aise de lui procurer un tel bonheur. Ces sentiments sont compliqués. Ils n'essayaient pas d'en trouver le fil. Ils jouissaient de leur étourdissement et ne souhaitaient que de s'étourdir encore. Phili sonna l'hôtelier et lui demanda s'il n'avait point. caché

dans quelque coin de sa cave. du vin de Champagne qui ne fût ni allemand ni suisse. Avec la meilleure volonté. il n'en put dénicher que quatre bouteilles. Elles leur suffirent. mais ils les vidèrent jusqu'à la dernière goutte. et vers le milieu de la nuit ils s'endormirent, Otto sur l'épaule de Mignon. Mignon sur l'épaule de Phili.

Alce Hermant.

(à suivre)





La double flèche.

Il est doux de rêver à la vie
En buvant
Dans une coupe
Un beau vin pourpre,

Sombre et sans lie,
D'où monte un chant
Mélancolique, grave, impérieux, ardent
Comme la vie !..

Il est doux de songer à l'amour,
Dans l'ombre.
Tandis que l'air est lourd
De l'odeur des roses du jour
Et que roucoule,
Dans l'ombre,
Auprès du bassin clair où le jet d'eau retombe,
Une colombe...

Il est doux, même, de penser à la mort
Entre la vie et l'amour qui penchent
Leurs visages sur le miroir qui les reflète
Et qu'enguirlande
Un laurier d'or :

Il est doux de penser à la mort.
Lorsque la vie est encore belle
Et lorsque l'amour pose encor
Sur un cœur qui bat lent et fort
Sa double flèche,
Aigüe et fraîche,
A pointe d'or.

Henri de Régnier

de l'Académie Française.





La tentative pacifique.

Monsieur et Madame Bellambre déjeûnaient en tête à tête et ne se disaient rien.

Un automne magnifique était visible par la grande baie : des marronniers roussis, un sycomore ayant conservé sa verdure, et des platanes au feuillage grisonnant et doré tonifiaient la lumière débile de Paris. En sorte que, tout aussi bien du jardin que de la salle à manger et de la table ébouriffée de chrysanthèmes, une sorte d'invitation semblait adressée par les choses, à goûter ce que la vie offre parfois de charmant.

Et, à cette gracieuse invitation, Monsieur et Madame répondaient par un refus catégorique.

Ils n'avaient le bien-être matériel qui les pénétrait malgré eux comme eût fait un parfum ou la douceur atmosphérique ; ils n'avaient la beauté du jour. Monsieur était encombré, paralysé, suffoqué par la seule présence de Madame, et, exactement de même, Madame par la présence de Monsieur. Ils grignotaient maussadement leur côtelette en se disant, l'un : « Je suis là, rivé à cette femme, par les convenances mondaines, pendant qu'Hélène, ma maîtresse chérie, perd, elle aussi, de belles heures de sa vie, et peste, chez elle, parce que je ne peux déjeuner en sa compagnie... » et l'autre : « Voici vis-à-vis de moi, un homme de qui tout, jusqu'au moindre geste, m'horripile : c'est avec lui que je dois consumer mes journées et mes nuits tandis qu'un autre, dont tout me plaît, me désire en vain, m'attend sans cesse et se ronge de ne m'avoir que furtivement... »



Le domestique passait les plats à Madame et à Monsieur, et son piétinement qui faisait tinter les cristaux dans le silence était gênant ; et il se disait, lui : « Est-il possible d'être si riche et de se rendre plus malheureux que le dernier des puros-tins!... »

Enfin, le pitoyable repas achevé, Monsieur

et Madame étant passés au fumoir. les portes closes, le mari, qui semblait mûrir à part lui un projet. en exhala le préambule avec la première bouffée de son cigare.

— Ma chère amie. dit-il. j'ai beaucoup réfléchi... Nous nous embêtons...

— Royalement ! dit Madame.

— Voilà un point où nous tombons d'accord. Eh bien ! J'ai le bon espoir d'avoir découvert tout un terrain où nous pourrions nous supporter parfaitement...

— Je suis curieuse de le connaître.

— En voici, en deux traits le dessin. Nous jouons franc jeu ; nous ne mâchons pas les mots ? C'est entendu. Notre situation devient critique ; disons hardiment : intolérable. Or, moyennant un peu de bonne volonté de part et d'autre, il nous est possible de l'améliorer, laissez-moi dire, et plus encore ; il nous est possible de la rendre quasi agréable!... Ah!... vous êtes sceptique?... Vous riez?... Allons ! n'eussé-je abouti qu'à ce résultat!... Mais j'arrive au fait.

— Dépêchez. je vous prie, car le coiffeur m'attend à deux heures.

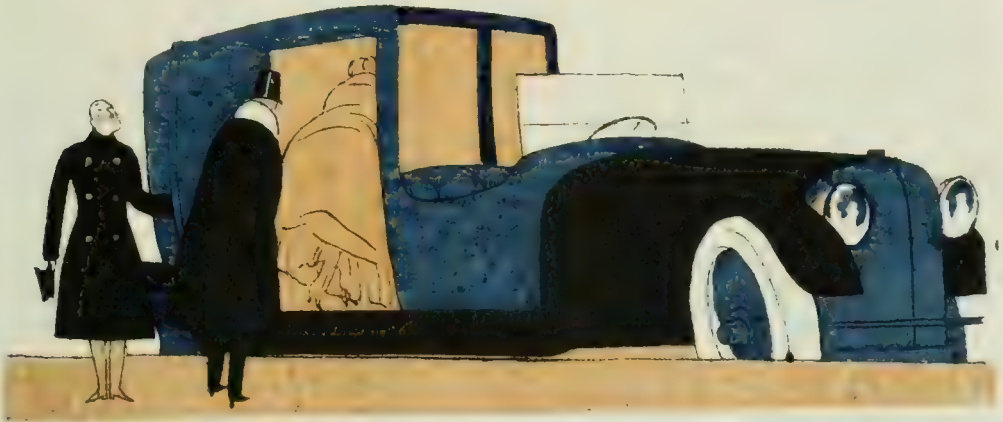
— Dieu me garde de faire attendre le coiffeur... Voici ce



que je vous déclare, après mûre délibération : Je ne m'oppose pas à ce que vous receviez ici... Monsieur de Jeanroy.

— Ce n'est pas malheureux ! Et laissez-moi vous dire que vous y gagnez, car le choquant eût été qu'un homme de votre monde et de votre cercle se vît refuser libre entrée dans votre maison.

-- Laissons de côté ce qui est choquant. ce qui ne l'est pas. J'y perds mon catéchisme. Je ne sais plus où un désordre moral se place. du moment que le seul et véritable scandale serait qu'un mari et une femme qui sont l'un à l'autre insupportables. en vinsent à déclarer: nous ne nous supportons pas!...



— Ce n'est pas moi qui fais les mœurs.

— Mon dessein est cependant de vous convier à leur donner de complicité avec moi un léger coup de pouce.

— Oh ! mon ami, je vous avertis : n'attendez pas de moi la plus petite complaisance qui puisse froisser les usages !

-- Reprenons les choses par le commencement : je viens de vous autoriser à recevoir Monsieur de Jeanroy...

— Et je vous ai fait observer que rien ne peut être plus correct.

— Parfait ! Parfait. Je prends acte, ma chère amie. Monsieur de Jeanroy viendra donc ici quand bon lui plaira, ou

vous plaira... Cela ne blesse en rien les usages. Il s'asseoiera à notre table, entre vous et moi...

— Monsieur de Jeanroy animera la conversation, qui en a besoin.

— D'accord. Et, si gênante que soit ma présence, vous causerez volontiers avec Monsieur de Jeanroy qui aura grand plaisir à vous donner la répartie...

— J'ai la fatuité de le croire. Pourquoi ce ton mystérieux et cet air d'ourdir un complot? Je ne vois là rien d'anormal.



— Parfait! Parfait. Et l'arrangement, parbleu! sans doute vous suffit. Vous trouvez, vous, la difficulté résolue?... J'aperçois pourtant, moi, encore un petit point noir... Veuillez m'écouter. Là, entre Monsieur de Jeanroy et vous, à table. il y a quelqu'un — oh! souvenez-vous en, de grâce! —

— Mais, il y a vous, mon ami!

— Mais oui, il y a moi! moi, qui suis, là, assis. vis-à-vis de vous-même et à côté de ce Monsieur!...

— Cela ne fait pas de doute. C'est votre droit. C'est votre place.

— Comment donc!... Eh bien, usant de mon droit, assis à ma place, Madame: est-ce que je m'amuse, moi, s'il vous plaît?

— Mais... la conversation se trouve ranimée, avons-nous dit. Vous êtes un homme bien élevé: vous y prenez part!...

— J'y prends part! Eh, mon Dieu oui. C'est gai!...

— Ah! s'il vous faut sauter de l'ennui morne à l'allégresse!... Vous êtes bien ambitieux. Faites venir une troupe!

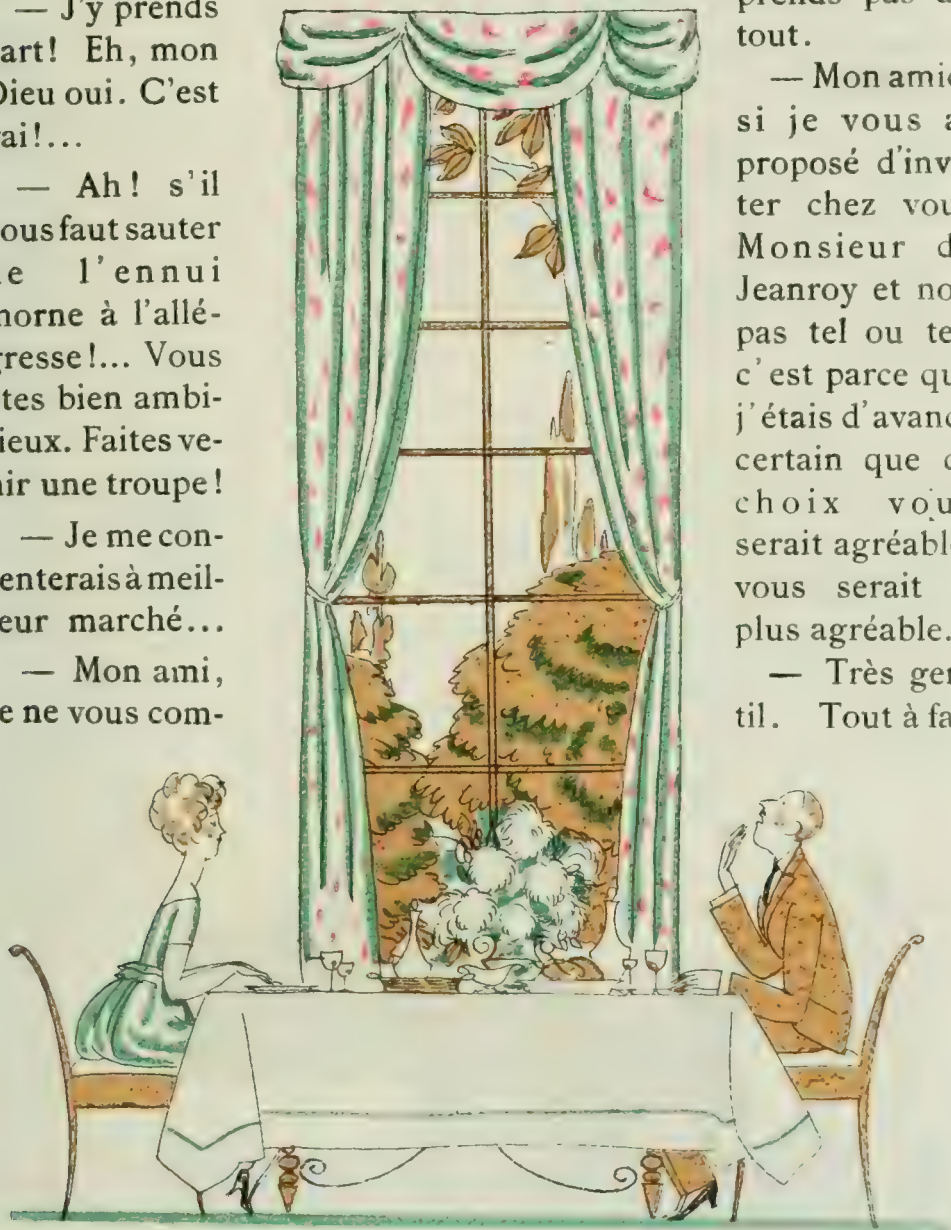
— Je me contenterais à meilleur marché...

— Mon ami, je ne vous com-

prends pas du tout.

— Mon amie, si je vous ai proposé d'inviter chez vous Monsieur de Jeanroy et non pas tel ou tel, c'est parce que j'étais d'avance certain que ce choix vous serait agréable, vous serait le plus agréable...

— Très gentil. Tout à fait



gentil à vous. Mais je ne vois toujours pas où vous en voulez venir.

— Non?... Vous ne voyez pas?... Ah! que la femme est donc exquise, en ses actions comme en ses abstinences! Vous ne voyez pas! Il ne vous vient pas à l'esprit, chère amie, que si je prends l'initiative de m'imposer, pour vous plaire, la présence d'un homme que... d'un homme qui... enfin d'un homme que je n'irais certainement pas choisir pour me tenir compagnie. si j'étais réduit à la solitude,.. il ne vous vient pas que je puisse, ce faisant, nourrir quelque arrière pensée?

— Il ne me vient, en vérité, rien. Je vous ai jugé dans l'occasion, galant homme, et désintéressé.

— Eh bien, ma bonne, il en faut rabattre! Dussé-je me diminuer à vos yeux, définitivement: je ne suis pas désintéressé.

— Ah! bah.



— Nullement désintéressé... Oh! je vous en fais mille excuses!

— Mais, alors?

— Eh bien?... alors?... Si tant est que j'aie été pour vous galant, Madame, que diable! à vous de m'humilier par votre générosité!

— Quoi!... Comment?... Vous auriez l'audace?...

— Mon Dieu: d'attendre de vous tout autant que j'ai fait moi-même.

— Vous voulez que j'invite... en retour... moi?...

— Qui donc?... Une femme de votre monde...

— Une étrangère de qui le mari est au diable!...

— Ah! je ne vous demande pas d'inviter le mari.

— Oh! c'est trop fort!... Je ne vous eusse jamais cru capable d'un pareil cynisme...

— Soit. Fermons l'entretien; et allez à votre coiffeur. En ce cas admettons que nous venons de rompre notre habituel silence en pure perte. Nous ne parlerons plus... Mais, entendez-moi bien: nous ne parlerons plus *du tout* de ce qui a été dit entre nous: ce qui signifie que je ne permettrai pas qu'on ouvre la porte de cette maison à Monsieur de Jeanroy.

Dans l'instant précis que le coiffeur répandait les ondes de la chevelure de Madame Bellambre, celle-ci, combinait un premier dîner, presque intime, où seraient priés, entr'autres, non seulement M. de Jeanroy, mais Madame Porphyropoulo, une Grecque qu'elle



détestait dans la mesure où M. Bellambre chérissait cette fort belle personne.

Ce petit dîner marcha tout à fait bien. Par un hasard heureux, la Grecque ne porta pas trop ombre aux autres femmes, l'une d'elles l'ayant jugée, sans appel, stupide, et

l'autre s'escriant à insinuer que cette « rasta » avait joué, durant la guerre un rôle incertain. M. de Jeanroy, lui, fut pour la Grecque plein d'indulgence sans toutefois en manifester à l'excès. Mais son opinion était que ces étrangères aux yeux caressants introduisent dans nos rapports parfois guindés un peu d'aise.

— Voulez-vous venir déjeuner avec elle. un de ces jours, tout à fait entre nous ?

Ainsi, et sans anicroche, se trouva réalisée la combinaison audacieuse élaborée par M. Bellambre aux abois. Il y eut quelques déjeuners ensoleillés, dans la riante salle à manger donnant par sa grande baie vitrée sur un radieux automne. La conversation était très facilement générale. M. de Jeanroy ayant voyagé en Grèce où Madame Porphyropoulo qui était née à Constantinople, n'avait jamais été, mais sur quoi elle avait cru devoir se documenter amplement. Outre cette circonstance, l'étrangère et Jeanroy étaient musiciens. Et ils chantaient.

— Comment ! vous êtes prix du Conservatoire ? dit Madame Bellambre à son tendre ami ?

— Et vous ne m'avez jamais dit, cachottière, que vous aviez de la voix ? disait à la belle Grecque M. Bellambre.

On rouvrit le Pleyel à queue, fermé depuis des années, comme une tombe ; et toute la maison parut s'éveiller avec les airs anciens de l'Attique et du Péloponèse qui s'échappaient du gosier de la Grecque sous l'impulsion du rythme savamment marqué par cet amateur de talent qu'était le séduisant Jeanroy.

Il arrivait que la femme de chambre et le maître-d'hôtel demandassent à Madame : « Est-ce que ce Monsieur et cette dame ne déjeûnent pas aujourd'hui ? »

Ils ne pouvaient cependant pas déjeuner tous les jours.

Mais on les faisait inviter dans les maisons où l'on dinait le soir, sous le prétexte de la beauté des Chants du Péloponèse. Et ils avaient beaucoup de succès. Et ils furent invités l'un et l'autre chez une grande dame américaine où ne fréquentaient pas les Bellambre. ce qui, au prochain déjeuner de ceux-ci, leur fut prétexte à des apartés dont leurs hôtes, en vérité, se montrèrent quelque peu jaloux.

La première fois que Jeanroy se retira en même temps que Madame Porphyropoulo, on n'y prit pas garde; mais, la seconde, Jeanroy ayant dit: « — Madame, puisque vous allez de mon côté, voulez-vous profiter de ma voiture? » on y fit attention.

Deux jours après, le duo, au Pleyel, allait si bien, ma foi! si bien — on ne sait à quoi se mesure le degré de perfection d'un duo — que les Bellambre, par un déconcertant accord, se trouvèrent, sans s'être donné le mot, ensemble, tous les deux, seuls, dans la pièce voisine, Madame, étendue sur un sofa, et agitant nerveusement sa mule; Monsieur, tapotant les glaces de la porte-fenêtre illuminée par l'étrincelant automne.

Et la musique d'aller son train; et le folk-lore hellénique de répandre ses étranges saveurs dans le salon sans auditoire; et le dialogue alerte, entre les deux artistes, de succéder aux chants passionnés! Et, tout à coup, la voix du domestique, s'adressant à l'étrangère:

— La voiture de Madame est avancée.

Et la voix cristalline de Madame Porphyropoulo:

— Tiens! mais où sont passés nos chers hôtes?

Sur quoi les Bellambre, sans s'être davantage donné le mot, se trouvèrent, à pas de loup, gravissant l'escalier, puis, chacun à une fenêtre du premier étage, d'où ils virent M. de Jeanroy et Madame Porphyropoulo, montant familièrement, comme chez eux, dans la même voiture...

Reni Boylesve.

de l'Académie Française.





COMPLAINTE de L'AVEUGLE

Oh ! toi qui vois le jour allège ma misère :
Et. par Allah ! tes yeux garderont la lumière

ya Rabb

Qui refuse à l'aveugle est méprisé des Cieux ;
Et les rayons du jour n'atteindront plus ses yeux !



Puisque je ne vois plus, ni les fleurs, ni la femme,
Fais-moi connaître au moins la beauté de ton âme !



Il faut donner à boire , il faut donner du pain
A tous ceux qui ont soif, à tous ceux qui ont faim !



Oh ! toi, qui vois le jour, tu le dois au prophète :
Je suis son fils chéri : paye-moi cette dette !



Pour que Dieu te bénisse et te garde les yeux.
Sache donner l'aumône à tous les malheureux.



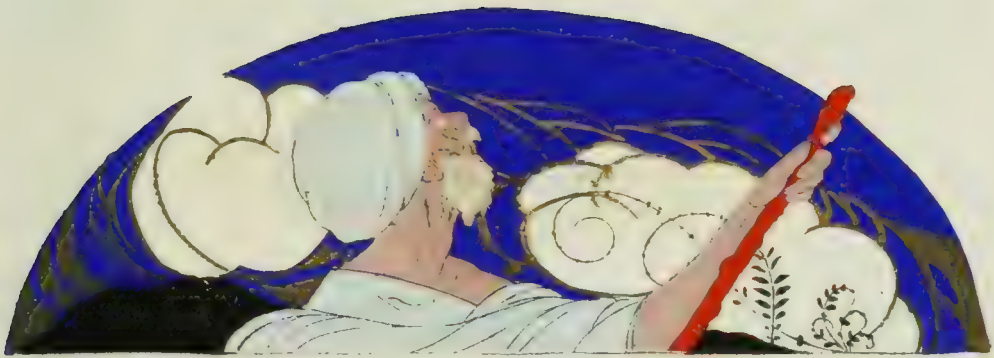
Il n'est qu'un Dieu : c'est Dieu ! Nous adorons le même.
Mais moi, souffrant par lui, c'est surtout moi qu'il aime .



Ton aumône. o passant! tu ne la perdras pas :
Le pauvre paye au ciel ses dettes d'ici-bas.



Jean Hermanovitch,





Tout le confort moderne.

L'Ascenseur.

De deux choses l'une : ou bien l'ascenseur fonctionne ; ou bien il ne fonctionne pas.

S'il ne fonctionne pas, il est immobilisé au fond de sa cage, comme une bête captive, et il porte un écriteau ainsi conçu : Arrêt momentané. L'arrêt momentané dure depuis la paix (celle d'avant la guerre). La concierge élève dans l'ascenseur des lapins ou des petits chats. Vous pouvez entrer pour lire votre journal ; il n'y a pas de danger. Mais si vous voulez monter, il faut monter à pied.

Si l'ascenseur fonctionne, de deux choses l'une : ou bien il est là quand l'amateur se présente ; ou bien il n'est pas là.



Flan dula.

Si l'ascenseur est là ; l'amateur entre dedans et appuie sur un bouton : l'ascenseur s'élève et s'arrête entre deux étages où l'amateur reste prisonnier pour un temps indéterminé... objet de dérision pour les personnes qui descendent l'escalier et qui lui offrent les œuvres de Silvio Pellico ; objet d'animadversion pour les personnes qui attendent en bas, et qui lui reprochent de ne pas renvoyer l'ascenseur. En tous cas, il regrette de n'être pas monté à pied.

Si l'ascenseur n'est pas là, c'est qu'il est en haut ; un autre amateur l'a laissé au cinquième étage.

Et alors, de deux choses l'une : ou bien l'amateur du bas s'aperçoit que l'ascenseur est absent ; ou bien il ne s'en aperçoit pas.

S'il s'en aperçoit, il attend que ça redescende ; il perd son temps et il regrette de n'être pas monté à pied.

S'il ne s'en aperçoit pas, il entre dans la cage vide ; alors l'ascenseur redescend et aplatit l'amateur comme une galette... C'est bien ennuyeux pour la concierge, qui regrette que l'amateur ne soit pas monté à pied.

La Minuterie ou " La Lumière qui s'éteint "

La " minuterie " est la plus heureuse invention du confort moderne, la plus belle conquête du propriétaire sur le locataire.

Sous la condition nécessaire et suffisante d'appuyer sur un bouton dissimulé quelque part dans le voisinage de la loge, le locataire rentrant le soir à son domicile a droit à une minute d'éclairage, lui permettant, en théorie, de monter l'escalier.

Ce privilège, sous la même condition, est étendu aux personnes qui viennent voir le locataire.

Le petit jeu consiste à trouver le bouton. Le locataire a pu s'y exercer dans la journée, en fermant les yeux. Mais ses invités n'ont pas fait d'études préalables; et, lorsqu'ils se sont coupé la retraite en fermant la porte de la rue, ils se trouvent dans le rôle de Théodore cherchant des allumettes.

Ils s'avancent à petits pas, la main gauche tâtant le mur, l'index droit tendu, jusqu'à ce qu'ils aient mis le doigt dans l'œil d'une personne venant en sens inverse, jusqu'à ce que, ayant traversé dans leur course errante la porte vitrée de la loge, ils se soient abattus sur le lit du concierge, qui, alors, est bien obligé d'allumer une bougie.

Supposons maintenant le problème résolu. La minuterie fonctionne. Vous prenez votre élan, espérant arriver à votre cinquième étage avant l'extinction des feux. Vain espoir. Vous êtes plongé dans les ténèbres alors que vous franchissez le palier du troisième. Heureusement, le propriétaire, miséricordieux, a fait placer sur chaque palier un bouton destiné à procurer au passant un nouveau crédit lumineux d'une minute... Le voilà le bouton... Vous appuyez... Mais c'est une sonnerie électrique qui se fait entendre, et la bonne du troisième, ouvrant une porte imprévue, murmure que c'est malheureux d'être dérangé à chaque instant par des poivrots.

D'ailleurs, la minuterie fonctionne tout aussi bien pour les personnes qui descendent l'escalier au lieu de monter.



Après la soirée, vous reconduisez vos invités sur le palier; vous allumez la minuterie et vous leur souhaitez bonne chance... Dieu les ait en sa sainte garde!.. Mais j'ai bien peur que la puissance des ténèbres ne prévale et que demain matin on ne ramasse vos invités dans la cave, parmi les sacs de charbon.

L'électricité chez soi.

Oh! la bonne vieille lampe à huile, comme on en trouve dans les romans de M. René Bazin, dans la "Maison" de M. Henry Bordeaux, dans le cabinet de travail de M. René Doumic...

La bonne vieille lampe à huile qui groupe toute la famille dans sa douce lueur, sous son abat-jour vert... qui est elle-même une personne



de la famille parce qu'il faut la moucher commè un enfant, parce qu'il faut la remonter comme ce pauvre vieil oncle Adolphe, parce qu'elle est parfois éméchée comme ce mauvais sujet de cousin Gustave!

La lampe à huile, qui, par ses encourageants borborygmes, tient compagnie à l'écrivain solitaire...

Ne disons pourtant pas de mal de l'éclairage électrique, qui a les mêmes avantages sociaux.

En effet, quand vous avez l'éclairage électrique, vous avez en permanence chez vous un ouvrier électricien, grimpé sur

son échelle, raccommodant les fils usés, remplaçant le plomb qui a sauté, vous affirmant avec de bonnes paroles que l'interruption du courant est momentanée, et que vous allez avoir de la lumière.

Ainsi l'ouvrier électricien, tel la lampe à huile d'antan, vous tient compagnie, vous réjouit par sa chanson, et finit par être de la famille.

Chauffage central.

C'est une machine en fonte qui encombre votre salon; une machine qui présente un nombre impressionnant d'angles aigus où vous vous cognez continuellement les tibias.

Votre propriétaire vous a fait croire qu'il y avait là-dedans de la vapeur d'eau en circulation. Il vous a fait croire aussi, que le débit de la vapeur d'eau se réglait en tournant une petite manivelle adjacente.

Quand vous avez froid, vous tournez la mécanique avec vigueur. Vous y employez toute votre force.

Lorsque vous avez serré à bloc, vous avez mouillé votre chemise, et, vous épongeant le front, vous dites avec admiration :

— C'est vrai, que ça chauffe bien !

— Je ne trouve pas, répond votre femme.

Ce qui vous permet de lui dire :

— Oh ! toi tu es toujours gelée.



Salle de Bain.

Tout en vous dévêtant, vous faites fonctionner le chauffe-bain suivant les instructions données :

1° Vous ouvrez le robinet d'eau froide ; 2° vous allumez la veilleuse ; 3° vous ouvrez la manette donnant accès au gaz ; 4° vous tournez le robinet à eau chaude ; 5° vous...

A ce moment-là, tout le truc fait explosion. La barbe grillée, les cheveux en combustion, vous gagnez vivement le plus proche avertisseur d'incendie et, dans le costume d'Archimède, vous téléphonez aux pompiers de venir vous éteindre !

J'ai tort de parler d'Archimède... Archimède n'habitait pas un immeuble moderne. Quand il sortit dans la rue, il avait résolu son problème et il avait pris son bain.

G. de la Fouchardière





Jeunesse éternelle et Culture physique.

C'est surtout à Paris qu'on a l'impression d'une lutte de tous les instants contre la menace des années. On ne veut pas vieillir, et c'est à peine, en vérité, si l'on a le loisir de sentir le poids du temps. On vit trop vite et dans une fièvre perpétuelle. Pour quiconque veut devenir "à la mode" et suivre le mouvement, il n'est plus d'heures pour les réflexions moroses. Il se sent emporté dans un tourbillon vertigineux qui n'est pas sans attrance.

Le désir de jeunesse éternelle et de sveltesse physique



n'est pas étranger au triomphe de l'esprit sportif en France.

Il appartiendra sans doute à quelques romanciers de l'avenir d'évoquer le tableau de notre époque et de définir ce sentiment qui dirige la jeunesse actuelle, ardente, vibrante et combative.

L'esprit sportif naît à peine et déjà il agit sur nos caractères, s'impose en tyran, nous guide. Nous l'avons laissé s'infiltrer en nous sans juger de l'importance qu'il pouvait prendre.

L'homme de sports, tel qu'il existe à Paris au début du XX^e siècle, est donc un personnage nouveau, prototype d'une élite active et puissante. Il semble que désormais son club préféré est celui où il peut faire de la culture physique et s'entraîner ainsi au match du lendemain.

Les femmes elles-mêmes sont extraordinaires. A peine une étrangère est-elle à Paris qu'elle s'acclimate avec une facilité si grande qu'elle devient une parisienne éprise de parisianisme, et il n'est pas rare qu'on la cite parmi les arbitres des modes nouvelles. Vous la verrez aux thés de cinq heures saluer cent personnes, moins pour les rencontrer que pour montrer un chapeau récent qui demain fera fureur. Le soir, elle apparaît dans plusieurs bals, ce qui ne l'empêchera pas de

surgir avant onze heures au bois. le visage frais et les yeux ravis.

On vous dira tout bas : « Elle est étonnante » ! Elle ne change pas. elle possède l'éternelle jeunesse. Elle est simplement devenue parisienne et s'est initiée aux mystérieux arcanes de la coquetterie féminine. Si nos actrices donnent encore le ton et dirigent la mode vers la cinquantaine. les parisiennes semblent de toutes jeunes femmes.

C'est là qu'interviennent les instituts de beauté. L'institut de beauté est le temple à la mode. C'est le domaine élégant et mystérieux de toutes les illusions. Les femmes s'y rendent aujourd'hui ouvertement comme on va prendre une tasse de thé. jouer un bridge ou danser quelque tango.

Il est vrai que les remèdes que l'on y trouve, ou plutôt les précautions qu'on y adopte, ont un avantage : celui de rassurer une inquiétude et d'anéantir une angoisse. Dès qu'on les croit efficaces, la confiance en soi renaît, avec la certitude d'être belle. Les cures les plus bénignes sont un réconfort moderne : La suggestion seule compte. Une femme qui se sent belle certain soir, l'est à coup sûr.



J'ai vu des femmes accablées, surmenées, dépenser soudain une surprenante énergie et paraître animées d'une force nouvelle. au milieu d'une soirée. où leur vue produisait une sorte d'éblouissement, simplement parce qu'à six heures du soir. leur docteur,

profond psychologue, les avait piquées à l'aide d'une seringue pleine d'eau distillée ! Suggestion encore ! à Paris, tout est affaire de mode.

Ceci d'ailleurs n'est pas pour diminuer en rien les bienfaits de la culture physique qui fait des prodiges en ces temps où chacun est hanté de jeunesse éternelle.

Dans ces temples, les plus jeunes, les plus fraîches, les plus désirables rencontrent celles qui ont accompli déjà la plus merveilleuse partie du grand trajet de l'existence. Et c'est pour toutes ces âmes inquiètes, un réconfort, car il semble que dans ces salons à l'atmosphère chaude et parfumée, on se sente défendu contre la menace de l'heure qui vient. Le temps s'arrête. Ici, c'est perpétuellement la belle saison, et nous songeons à l'exil des hirondelles à l'approche de l'automne, à leur voyage vers les contrées de lumière où elles vivront un éternel été.

André de Fouquières





Élégances féminines.

C'est chose décidée. On portera beaucoup de fourrures cet été. En pleine canicule, nos épaules s'emmitoufleront d'étoles et de tours de cou aux longs poils. Nos robes de linon s'assombriront de quelques garnitures poilues, et peut-être verrons-nous des manchons... Mais ceci n'est point encore absolument arrêté. En tous cas, les tissus épais, chauds à l'œil — et au porté — seront les rois de la mode. Nous admirerons

de fragiles mousselines allourdies de peluches cloutées de pierreries ou zébrées de lacets d'or. Il faut faire riche, en ces temps où chacun est si pauvre. Comment la vie chère ne s'étendrait-elle pas à la couture?... On m'a dit aussi — mais peut-être, n'est-ce qu'un "on dit" — que les jupes allaient devenir excessivement amples, que les corsages iraient en s'allongeant, et que le corset serait obligatoire. On a même ajouté, que la démarche légèrement guindée siérait aux vraies élégantes, et que la préciosité du XVIII^e s'emparerait de nos moindres gestes... Tout cela est assez difficile à contrôler. Nous sommes à la période morte qui suit la fièvre des étrennes et précède celle des commissions noires. Les salons de couture sont déserts, seuls les ateliers travaillent. Il faut attendre... Aussi bien le départ pour Nice a donné aux parisiennes l'occasion de lancer déjà quelques robes de demi-saison... Celles-ci participent à la fois, d'hier et de demain. Les tons qu'on leur a prêtés sont crus, amusants, gais, comme le soleil de la côte d'azur, qu'il s'agisse des robes du matin, de l'après-midi ou du soir, le corsage n'est plus qu'un corselet, drapé très serré, et qui fait paraître la taille d'autant plus fine que les manches ont plus d'ampleur sous les basques frisant tout autour du corps. Ces corselets, et ces basques, se font presque toujours en velours, foncé, tranchant net sur la jupe qui emprunte tous les tons et tous les tissus. On





voit aussi dans le Midi beaucoup de robes-manteaux en tricot de soie bouclée, dont le travail imite l'astrakan.

Malgrioux, le couturier favori du moment, lance à Nice, des créations toutes de "lignes". Il s'attache à ne pas dissimuler l'harmonie du corps, et veut, par la coupe de ses robes, collaborer à la silhouette naturelle de ses clientes, au lieu d'imposer à celles-ci la ligne de ses toilettes. Nous ne saurions trop le féliciter de cette initiative qui gagnerait à être suivie.

Comme nouveauté, encore quelques sacs allongés, amusants de coloris. On paraît actuellement vouloir tout sacrifier à la fantaisie.

Juliette Lancret

*Les croquis qui illustrent cet article
sont de chez Molyneux.*



Habillés par Barclay



*Vêtement de Sports
de Barclay.*

Les Livres.

M. J.-H. ROSNY vient d'enrichir la collection de "M. Figuière" d'un charmant petit livre intitulé avec beaucoup de poésie : *Dans les Étoiles*.

C'est un conte... évidemment puisque c'est de M. ROSNY. Mais c'est toute une idylle, en quelques traits, en quelques mots. Il y a de l'ironie, de la sensibilité, de la psychologie, de la poésie... il y a tout ce qui fait l'attrait habituel des œuvres de M. ROSNY.

Lorsque M. PIERRE MILLE publie un ouvrage, est-il nécessaire d'en dire tout le bien que l'on en pense. Il suffit de le citer; tout le monde le lit et tout le monde sait à priori que c'est infailliblement une bonne lecture. Et bien, M. PIERRE MILLE vient de publier chez "Grès" quelques pages qu'il a intitulées : *Le Bol de Chine* ou *Divagations sur les Beaux-Arts*. Tout commentaire est superflu.

M. EDMOND CAZAL publie à la "librairie Ollendorff" un roman qu'il intitule : *L'Inféconde*.

Le mariage n'a-t-il d'autre raison d'être que le besoin de fonder une famille ou est-il dû à des besoins sensuels, pécuniaires ou vaniteux : tel est le sujet que développe M. EDMOND CAZAL dans un roman, heureusement enrichi d'une intrigue des plus dramatiques.

C'est un livre hardi, d'une jolie facture, nuancé avec art et d'une lecture agréable.

M. A.-P. GARNIER publie à la "librairie Garnier frères" un recueil de poésies intitulé : *Les Corneilles sur la Tour*.

C'est l'œuvre d'un poète dont l'inspiration s'élève sans cesse vers des sommets de plus en plus élevés. D'abord d'une apparence "familiale", ce livre se termine en donnant l'impression d'avoir atteint humblement les abords des sphères les plus hautes. C'est un souci d'élévation de pensée qui fait honneur à un poète. Et puis, la facture de M. GARNIER est souvent des meilleures : voici d'ailleurs quelques vers qui méritent d'être cités :

*J'ai grandi sous la haie où fleurit l'églantier,
Près des champs de blé noir que borde le sentier.
Un matin de printemps plein de sève et de force
La serpe au fil aigu...*

Ce sont de beaux vers. Il est bon d'ajouter que la "librairie Garnier" a compris la nécessité qui s'impose de présenter agréablement les œuvres des poètes. Le "3.50" de tradition est suranné : il faut éditer avec goût. *Les Corneilles sur la Tour* ont ce mérite.

Encore un très bon ouvrage à citer : une étude sur *Velazquez* que M. AUGUSTE BREAL publie à la "librairie Grès".

C'est non seulement une étude approfondie et riche en documents nouveaux, mais c'est encore un excellent livre de littérature. Dire quelque chose et le bien dire est le mérite le plus grand d'un homme de lettres, surtout à une époque où quelques jeunes gens intoxiqués s'appliquent à détruire toutes les beautés de la langue.

M. AUGUSTE BREAL dit beaucoup de choses dans son livre : et il les dit fort bien. Quelques pages de descriptions sont même tout simplement remarquables. Il n'est guère possible de faire ici l'analyse d'un livre, qui, lui-même est l'analyse de la vie et de l'œuvre d'un peintre tel que *Velazquez*. Mais il convient de le signaler ; et tous ceux qui le liront seront unanimes à déclarer que lorsqu'un auteur parvient à instruire et à charmer, on ne le félicite plus mais on le remercie. M. BREAL a droit à ces remerciements.





LA GUIRLANDE

5^e Fascicule

Prix : 30 francs

La Guirlande

ALBUM D'ART
ET DE LITTÉRATURE

Sous la direction littéraire
de

Monsieur Jean HERMANOVITS

Sous la direction artistique
de

Monsieur BRUNELLESCHI



SE TROUVE : 3, RUE DE CHAILLOT
PARIS

Le tirage de cet Album est
restreint à 800 exemplaires

Numéro : 395

Phili

OU PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL

(CHAPITRE V)

Conte moral, en prose, par Monsieur ABEL HERMANT

Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI.

Le Roseau

Poème par Monsieur HENRI DE RÉGNIER

(de l'Académie Française)

Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Le carrosse aux deux lézards verts

Conte de fée par Monsieur RENÉ BOYLESVE

(de l'Académie Française)

Illustrations de Monsieur GEORGE BARBIER.

Chanson à Bamba et Chanson de Dendérah

(adaptées de l'Arabe)

Poèmes par Monsieur JEAN HERMANOVITS

Illustrations de Monsieur BRUNELLESCHI. — Enluminures de Monsieur STAB.

Méditations sur la toilette

Par Monsieur ANDRÉ DE FOUQUIÈRES

Illustrations de Monsieur BONNOTTE.

Élégances féminines

Propos par Madame DE MIRECOUR

HORS-TEXTE

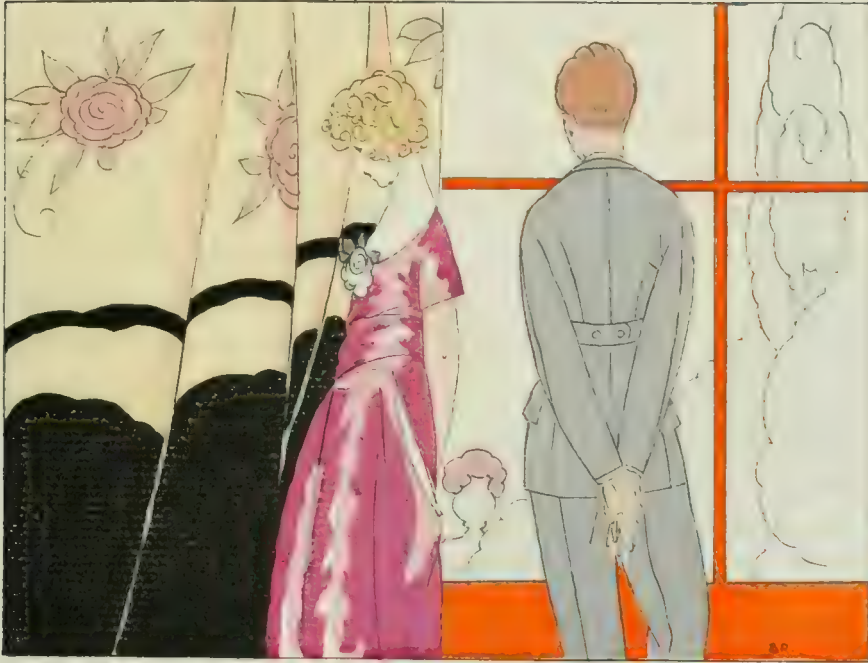
La Lettre attendue, dessin inédit de Monsieur ZINOVIEV.

Flirt de Geisha, dessin inédit de Monsieur EMMANUEL BLANCHE.

Les Colombes familières,

composition inédite de Monsieur GEORGE BARBIER.

Modèles des Grands Couturiers
exécutés par les Artistes collaborant à la Revue.



PHILI

OU PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL

V

La Babylone Moderne

SI l'amour n'eût fait déraisonner Philippe-Egon et Sophie-Charlotte, ils ne se fussent pris de leur mésaventure qu'à la baronne de Krakus : ils s'en prirent l'un à l'autre ; et, comme ils étaient deux enfants, au lieu de se faire une bonne scène, qui les eût menés à une réconciliation, ils se boudèrent. Ils pouvaient

s'allier contre la femelle qui les divisait : Philippe-Egon, sottement, lui tourna le dos et Sophie-Charlotte la choisit pour confidente.

La brouillerie de Leurs Altesses Sérénissimes dérangerait quelque peu le cérémonial du voyage. Phili abandonna la première voiture à la grande-duchesse et à la baronne ; pour ne point perdre une place, on mit avec elles la femme de chambre et, sur le siège, à côté du chauffeur, le masseur turc. Phili, variant ses plaisirs, roula désormais, tantôt avec Müller et Mignon, tantôt avec Frédéric Mosenthal, selon qu'il se sentait d'humeur à recevoir des caresses ou des leçons de philosophie. Mosenthal était capable de traiter les plus hautes questions de la métaphysique ; mais il savait se mettre à la portée de son élève, et ne l'entretenait que des rapports de l'amour avec la morale.

— Il n'y en a aucun, disait-il. L'amour est au-dessus de tout, comme l'Allemagne. La seule offense que l'on puisse faire à la nature est de refréner un instinct qu'elle a mis en nous. La république de Silberberg lui a rendu hommage en abolissant toutes les lois infâmes et jusqu'aux règlements de police.

Philippe-Egon, qui, à titre de souverain déchu, était encore un peu superstitieux de discipline et d'autorité, repartait timidement :

— Ne crois-tu pas que, sans mettre bien entendu à l'exercice de l'amour aucune entrave, il conviendrait, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'organiser ?

— Tu es bien boche ! répondait Fritz Mosenthal, qui peut-être ne l'était pas moins.

— Ne m'en parle pas! disait Phili. C'est mon désespoir. Combien j'ai encore besoin de tes conseils et de ton exemple pour acquérir cette légèreté française que j'admire si fort

Il sou-

— Pour res-tu, disait

— Par ma femme trop bien gar place, que

— Je fe toi, je me avec Mi

— Tu disait Phi

Il lordon te, et quit ture de son pour retour celle de sa de son frère trouvait si

serrés l'un contre l'autre qu'ils n'occupaient pas la moitié de la banquette, et il n'avait point la peine de leur dire : « Faites-moi donc une petite place ».

Le trajet, pénible, était si varié qu'il ne parut point trop long, et par miracle le programme put être



que j'ad-

en toi!

pirait. .
quoi soupi-
Fritz ?

ce que j'aime
et qu'elle est
dée. A ma
ferais-tu ?

rais comme
consolerais
gnon.

as raison,
li.

nait une hal-
tait la voi-
précepteur

ner dans
maîtresse et

de lait. Il les
étroitement

exécuté de tous points. Les fugitifs parvinrent à Prague cahin-caha le sixième jour et obtinrent des wagons-lits. La grande-duchesse et la baronne revendiquèrent la case à deux couchettes. Phili prit, pour lui-même, Otto Müller et Mignon, celle qui en contenait trois. Ils n'eurent plus que cinq ou six changements et des arrêts de moins de quatorze heures ; ils arrivèrent à Genève le quatrième jour un peu avant minuit. L'hôtel où ils descendirent est situé hors la ville, au bord du lac. Ils le virent de loin tout illuminé malgré l'heure indue, et entendirent une horrible musique.

— Que diantre fait-on ici ? demanda Phili au *manager*, qui, sachant la qualité de ses nouveaux hôtes, les était venu saluer au bas du perron.

— Monseigneur, on y danse et on y soupe toute la nuit.

— Mais moi, je veux dormir !

— Vous ne sauriez avant six heures du matin ; mais ensuite Votre Altesse Sérénissime reposera paisiblement jusqu'à l'heure du thé, où les danses reprennent. Cela fait presque le tour du cadran.

— Je ne me représentais pas ainsi l'austère cité de Calvin, murmura Fritz Mosenthal.

— J'étais prévenu ! dit gaiement Phili. Allons nous habiller. Je meurs de faim. Madame, ajouta-t-il du ton le plus impérieux en se tournant vers Sophie-Charlotte, je vous prie d'aller mettre une toilette convenable et de venir souper avec nous.

Un quart d'heure plus tard, le grand-duc ayant

endossé son smoking, la grande-duchesse le joignit, en robe fort courte, un peu trop décolletée pour son jeune âge, avec son beau rang de perles au cou. La robe de la baronne de Krakus était de velours noir, mais ni moins décolletée ni moins courte. Phili lui fit compliment de ses jambes, qui étaient en effet de fortes jambes. Mignon avait une jupe à paniers, des flots de volants et point de corsage. Mosenthal et Müller ne marquaient point trop mal. Sitôt assemblés, ils se dirigèrent vers la salle de restauration, conduits par le manager en personne. On leur ouvrit la porte à deux battants. Ils furent éblouis et assourdis.

Deux orchestres jouaient simultanément aux extrémités de la salle, et comme ils ne se souciaient point de s'accorder, cela faisait une cacophonie qui, dans le premier moment, semblait insupportable aux oreilles délicates : elles avaient bien vite fait de s'y accoutumer. Les musiciens, qui raclaient leurs instruments depuis plusieurs heures, transpiraient au point que leur noir avait coulé : leur musique n'en était pas moins nègre. Une centaine d'hommes en smoking et de femmes à moitié nues, mais couvertes de bijoux, dansaient tout en soupant et soupaient tout en dansant. Comme, à chaque



instant, les soupeurs se levaient pour aller faire un tour de fox-trot ou de tango, et les danseurs se rasseyaient pour souper, il était fort difficile d'apercevoir du premier coup d'œil s'il restait une table libre. Le manager

lui-même hésitait, quand un homme jeune encore et chauve, qui portait à son plastron une perle unique, peut-être fausse, mais d'une grosseur et d'un orient incomparables, s'écria en français, avec un fort accent russe :

— Monseigneur !...

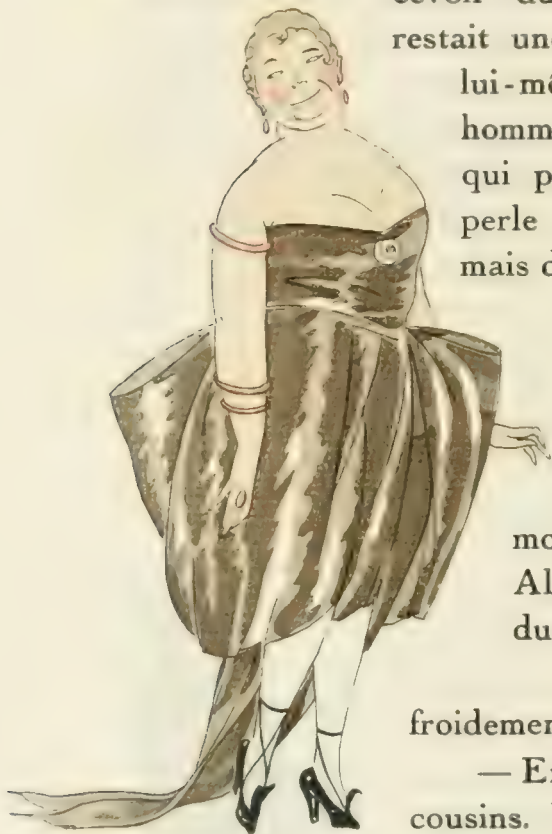
Monseigneur, excusez-moi : n'êtes-vous pas Son Altesse Sérénissime le grand-duc de Silberberg ?

— Oui, dit Philippe-Egon froidement.

— En ce cas, nous sommes petits-cousins. Voyez en moi l'infortuné grand-duc Ivan Cyrilovitch Romanof, exilé de ma patrie comme de raison. Mais vous-même ?...

— Je suis, dit Philippe-Egon, détrôné de la semaine dernière.

— S'il fallait être égoïste, je m'en féliciterais ! Vous allez donc souper avec nous, mon cher ! Laissez-moi vous présenter la comtesse Tatiana Schmück.



Elle est mon épouse morganatique, mais légitime.

Phili baisa la main de la comtesse, qui lui baisa la nuque. Il fit un petit sursaut d'étonnement, puis se ressouvint que c'est l'usage. Il regarda Sophie-Charlotte et vit que cet usage ne lui plaisait point. « Elle est jalouse, » pensa-t-il. Ensuite il regarda la comtesse, et se dit : « Elle est ravissante. Quelle branche ! Au fait, c'est ma première femme du monde. » Ces mots, qui lui étaient venus machinalement, le firent aviser qu'il avait *peut-être* conçu, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le machiavélique projet de se divertir avec la comtesse et de reconquérir Sophie-Charlotte par la jalousie. Mais il n'avait pas dix-neuf ans : il croyait faire de la politique et déjà il jouait franc jeu.

Il expédia les présentations et, tandis que son petit-cousin baisait la main de la grande-duchesse, il marmotta pêle-mêle les noms de Mignon, de la Krakus, de Mosenthal, de Müller.

— Mon cher, dit Ivan Cyrilovitch, vous prenez place à côté de la comtesse Schmück, comme de raison, et moi à côté de Son Altesse Sérénissime.

Il crut devoir ajouter, avec un gros rire :



— Vous savez que je ne suis pas dangereux.

Phili n'en savait rien et fut interloqué, mais n'eut point la curiosité de demander à Son Altesse Impériale des explications.

— Surtout ne causons pas déjà de nos malheurs ! dit Ivan Cyrilovitch. Je suis excédé, mon cher. Cette révolution, quel ennui ! Il n'y faut pas songer.

La recommandation était superflue. En moins de cinq minutes, Phili, Sophie-Charlotte, la grosse baronne de Krakus elle-même, ainsi que Mignon, Fritz et Otto, s'étaient mis au rythme des autres soupeurs-danseurs, qui rendait toute conversation suivie impossible. Tatiana, cependant, se trouva un moment seule avec Phili, et assise. Elle lui dit d'une voix chantante :

— Son Altesse Sérénissime madame la grande-duchesse est bien jeune !

— J'ai fait un mariage blanc, dit Philippe-Egon.

— Ah ? dit-elle.

Et aussitôt, quittant son soulier, qui n'était guère qu'une pantoufle, elle posa son pied sur celui de Philippe-Egon, qui, par hasard, avait quitté son escarpin. « Elle est à moi ! » pensa-t-il ; et il se sentit fort empêtré. Tatiana Schmück était en effet sa première femme du monde, et il n'avait aucune habitude du monde. Non seulement, comme tous les princes, il n'avait pas reçu ombre d'éducation, il ignorait la civilité puérile et honnête des bourgeois,

mais ses procédés amoureux étaient ceux du paradis terrestre, et il craignait qu'ils ne fussent point encore praticables dans une société mal définie, que la révolution a rapprochée de la nature, sans lui faire perdre toutes les apparences et le vernis de la civilisation. Il ne crut point possible de dire tout uniment à madame la comtesse Tatiana Schmück, épouse morganatique mais légitime d'un grand-duc de Russie, ce qu'il souhaitait d'elle avec précision, et il ne trouvait pas autre chose à lui dire.

Il songea bien que cette personne, appartenant au même milieu que lui, était sans doute aussi primitive et aussi mal élevée ; mais l'embarras de sa partenaire ne remédiait pas au sien et, après s'être témoigné, du pied, leurs sentiments, ils demeuraient tous deux en détresse.

Ils ne se fus
vais cas, si
fût à propos
toute ha
s'être es
valse -

sent jamais tirés de ce mau-
la baronne de Krakus ne
revenue près d'eux, encore
letante de
sayée à la
hésitation.



La baronne avait si manifestement le physique de la complaisance que Phili, en la revoyant, se dit : « Suis-je sot ! Je l'avais remarqué il y a dix jours, et je n'y songeais plus ! »

Il est probable que Tatiana faisait des réflexions du même ordre. Elle regardait tour à tour la baronne et Philippe-Egon, et semblait les implorer.

— Madame, dit brusquement Phili à la Krakus, vous dansez comme un ange, et je veux danser avec vous.

Elle était tombée assise, elle rebondit : les désirs d'un prince sont des ordres. Phili daigna la faire pivoter quelques secondes, puis s'arrêta pour souffler, et lui dit tout net qu'ayant résolu d'honorer la comtesse Schmück, il la priait d'arranger ça.

Madame la baronne de Krakus ne se montra point mortifiée de recevoir une telle mission ; au contraire. Elle semblait tout ensemble fière, contente et un peu déçue.

— Je vois, dit-elle maternellement à Phili, que Votre Altesse Sérénissime est redevenue raisonnable ; mais tient-elle si fort à cette Schmück ?

— Absolument, dit-il.

— Je crains que Votre Altesse ne fasse fausse route.

— Pensez-vous qu'on me refuse ? dit Philippe-Egon avec hauteur.

— Certes non !



— Alors, faites ce que je vous dis.

Il ramena la baronne, puis s'écarta de nouveau. Il la vit glisser deux mots à l'oreille de la comtesse et, quand il revint, elle lui fit signe qu'il était agréé.

— Demandez-lui où est sa chambre, dit-il tout bas.

Elle le demanda, on le lui dit, elle le répéta au grand-duc, et environ six heures du matin, quand les danses finirent, il y fut tout droit, Tatiana de même ;

si bien qu'ils se trouvèrent nez à nez devant la porte. Tatiana l'ouvrit.

— Passez, lui dit-elle.

— Vous êtes chez vous, dit-il.

Comme il doutait s'il convient de traiter une femme du monde ainsi qu'une maîtresse ordinaire, elle eut une façon de lui dire : *Mettez-vous donc à votre aise, mon cher*, qui lui parut trancher la question. Elle acheva de l'éclairer deux heures plus tard, en lui disant :

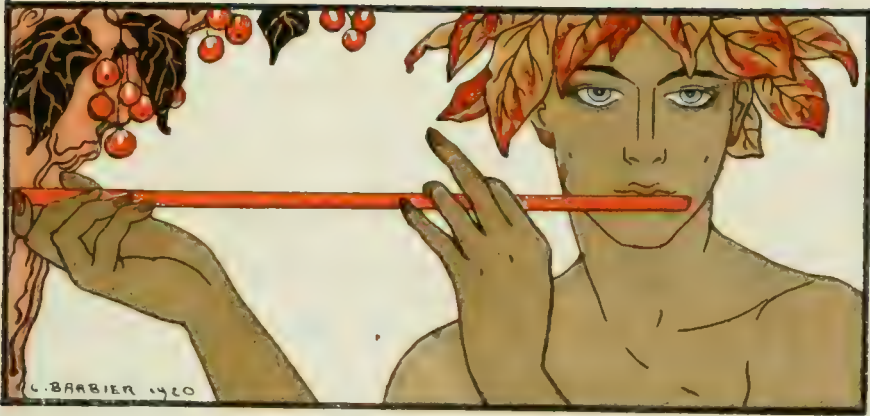
— Petite âme, n'auriez-vous pas une dizaine de milliers sur vous ? payé ma tel depuis. Donc ce aubergiste me faire



de marks
Je n'ai pas
note d'hôteux-mois.
misérable
veut déjà
desennuis!

(à suivre)

Alce Hermant.



LE ROSEAU



Reprends ta route.
Elle est plus douce
Au crépuscule qu'au matin,
Quand, vers la vie,
Tu l'as suivie
Pour t'en aller vers ton destin...

Tu reverras peut-être sur le sable encore

La trace vaine de tes pas;

Tu l'entendras

Peut-être encore

Rire en ce même écho où ta voix fut sonore

Et où quelqu'un répond quand on parle

Ecoute, [trop bas...

Reprends ta route

Et va!



Marche [traverse

Jusques au fleuve lent que le vieux pont

De son arche, [a grandi,

Jusqu'à l'arbre où ton nom, dans l'écorce,

Vers ton passé, vers ta jeunesse,

Jusqu'à la maison qui se cache

Au fond du jardin agreste

Où le cadran solaire a marqué tes midis ;
Entre, la porte est ouverte
Et, dans le foyer refroidi,
Rallume la brindille sèche
Et la pomme de pin dont l'écaille a verdi
Et puis,
De chambre en chambre, cherche
Le miroir où l'amour, en pleurant, t'a
[souri!

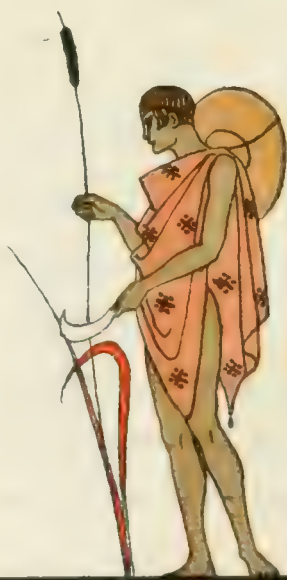


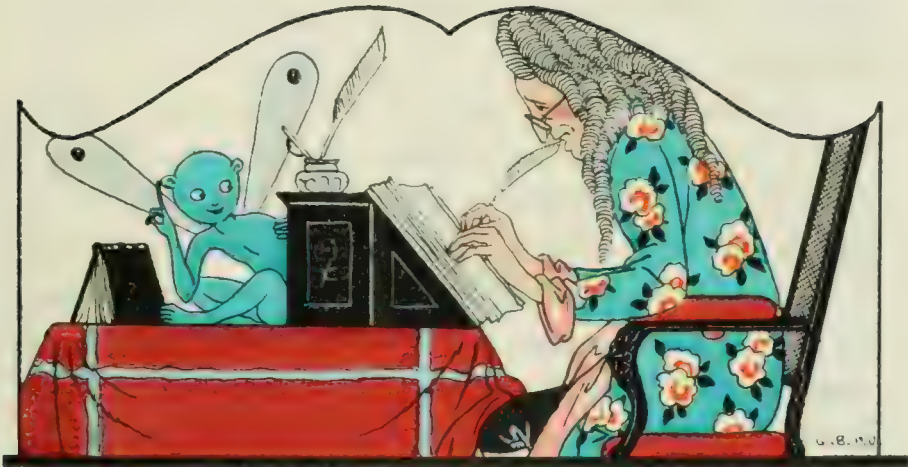
Tiens, voici déjà la fontaine
Avec sa vasque et son bruit doux ;
Courbe-toi, bois-y à genoux
Car la forêt est vaste et l'on y perd haleine
A marcher dans son ombre, mais avant
Cueille à la rive de l'étang
Un de ces roseaux droits pareil à celui
[même

Dont la tige creuse te suffisait,
T'en souvient-il, te suffisait,
O cœur en joie, ô cœur en peine,
A faire chanter la forêt !

Henri de Régnier

de l'Académie Française.





∅ *Le carrosse aux deux lézards verts*

I

Une espèce de dissertation littéraire sur la meilleure manière de traiter le sujet



• La Nature a attaché sa malédiction à l'immobilité. •
 GÖTTE (Conversations).

• Ils n'ont pas Virgile, et on les dit heureux parce qu'ils ont des ascenseurs. •

Anatole FRANCE (*Le Jardin d'Épicure*).

ES lecteurs, j'aimerais mieux bavarder avec vous sans faire d'embarras, que de vous laisser tomber, comme la manne du haut des cieux, un récit qui n'aura peut-être aucun goût, mais se donnera des airs d'avoir été composé par un être sans âge, sans sexe, insoumis aux lois de la pesanteur et de la vie, et

écrivain à la façon de Moïse, sous la dictée de l'Éternel.

Car enfin, si un auteur ne cause pas tout simplement, c'est bien cette attitude surhumaine qu'il se donne. Je sais qu'il y a encore aujourd'hui nombre de gens à qui il ne répugne pas de se laisser duper par une autorité prétendue ; mais comment se fait-il que les mêmes soient acharnés, lorsqu'ils ont lu un livre, à obtenir mille renseignements sur la personne de l'écrivain ? Ce n'est pas la peine que celui-ci se soit fait passer pour un grand prêtre, un initié, un inspiré, si tout aussitôt il doit vous communiquer son état-civil, sa photographie, le menu de son repas, l'aveu de sa fleur préférée. Jeu cruel, qui consiste à se faire d'un homme, durant une heure ou deux, l'image d'une espèce de demi-dieu, et puis de le rabaisser aussitôt, voire de se délecter à ses petitesesses !

La vérité est qu'il y a des hommes très grands qui sont plus simples que le premier venu. Les pensées profondes, la haute sagesse, les riches constructions de l'imagination sont l'apanage de bonshommes qui ressemblent à tout le monde, et vivent comme vous et moi. Méfiez-vous de ceux qui donnent à leur vie une tournure extravagante : ce sont probablement des farceurs, de creux comédiens avides de leurrer l'âme crédule, et qui se dégonflent un beau matin, comme des ballons remplis de vent. Souvenez-vous que Corneille portait de fort mauvaises chaussures, que

Racine fut bourgeoisement le père d'une nombreuse famille, et Stendhal un petit consul ennuyé, à Civita-Vecchia.

Nous n'écrivons pas dans les nuages. Un ange n'est point apparu pour me dire : « Prends ta plume et écris aux amateurs éclairés qui s'arrachent la belle Revue répondant au nom charmant de *Guirlande...* »

Non. Voici comment les choses se sont passées.

Je réfléchissais à un sujet de conte, choisi parmi ceux qui se rapportent le plus possible au temps présent, — on préfère une aventure du temps présent, je ne sais pas pourquoi — lorsqu'on vint m'annoncer la visite d'un jeune homme précisément tout à fait moderne. Il venait me confesser qu'ayant jusqu'ici ignoré mes livres, sous prétexte qu'il me tenait pour un monsieur « arrivé », — il paraît qu'il est tout à fait inutile de lire les ouvrages des auteurs qui se sont déjà fait une réputation — il avait été poussé à les lire par le mal extrême que l'on en disait, et, comme il était loyal, il désirait m'avouer que mes livres l'avaient touché ; seulement, et avec beaucoup de politesse et un entrain endiablé, il m'exprima aussi son regret sincère que je n'eusse point coutume de traiter des sujets plus « actuels ». — Qu'appellez-vous donc un sujet « actuel » ? lui demandai-je. — Comment ! Monsieur, dit-il, mais le monde est renouvelé par les découvertes scientifiques..... etc. Et le voilà à m'énumérer les toutes dernières merveilles : avions, torpilles, sous-marins, « sans fil » et les gaz asphyxiants

récompensés par le prix Nobel. Bref, le roman, par exemple, des « Ondes hertziennes » traité par l'auteur de *La Jeune Fille bien élevée*, lui paraissait désirable. Je trouvais ce jeune homme charmant ; il était intelligent, informé, piqué par le goût de l'innovation, ce qui n'est pas pour me déplaire ; et, évidemment, seule lui échappait une expérience prolongée de la littérature. Je songeais : « A-t-il de la chance ! D'abord il est très jeune ; et il attache à une découverte scientifique l'importance que je donnais, de mon temps, au « réalisme » dans nos parlottes de débutants ! Le « sans fil » va plus loin que le réalisme, je le reconnais ; mais que sont ces prétendus perturbateurs au prix d'une ode d'Horace, d'un vers de Ronsard ou d'une de ces nonchalantes réflexions de Montaigne qui s'enlacent autour de vos membres et vous pénètrent pour la durée de la vie, comme le lierre la muraille ? Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais qu'une sorte de littérature, c'est celle qui nous entretient de l'esprit et du cœur humains. Les accidents de l'état social ou des mœurs, comme l'esclavage antique, la féodalité au Moyen-Age, ou le merveilleux scientifique de nos jours, n'ont vraiment d'intérêt que dans la mesure où ils influencent notre manière de penser ou de sentir ; or les Dialogues de Platon, qui ne datent pas d'hier, n'ont jamais flatté davantage l'intelligence ; la femme de nos jours est aussi perfide que Circé ; et n'aime-t-on point encore comme faisait Didon ? Un monsieur qui nous eût raconté avec stupeur les premiers « chemins de fer » nous paraîtrait sans doute un peu coco. Je

crois bien, moi qui vous
parle et qui ai connu
les diligences, avoir été
un des premiers à rapporter
un voyage en automobile ; je
ne voudrais pas le relire à présent,
tandis que l'émoi d'une jeune fille à
l'éveil de la première tendresse, qui fut
sincèrement écrit il y a soixante ou
cent ans, il me semble qu'il a conservé sa
fraîcheur malgré tout ce que l'ingénio-
sité des hommes, à leurs moments perdus,
a ajouté depuis lors aux arts chimiques
et mécaniques. »

Et voyez, s'il vous plaît, comment
les choses arrivent, et les hasards sin-
guliers qui déterminent nos écrits !
Pendant que mon jeune
homme parlait et



pendant que je faisais, à part moi, les précédents retours — que je me gardais bien de lui communiquer, parce qu'il se serait moqué de moi, vieille barbe — je prenais la résolution d'abandonner le projet de conte choisi, lequel me paraissait tout à coup encore trop rapproché du temps présent, quoiqu'il ne le fût certes pas assez au gré de mon visiteur, et je faisais le serment de conter quelque aventure qui, non seulement n'eût aucun caractère scientifique, mais fût aussi *invraisemblable* que possible.

« C'est avoir le caractère mal fait, me direz-vous, c'est procéder par réaction. » Hélas ! je sais bien que nous n'agissons presque jamais d'autre manière ; mais ici, je jure que je ne pensais point à réagir ; j'aurais au contraire aimé à contenter mon visiteur : j'étais pour lui plein de reconnaissance, car il venait de m'éclairer en me prouvant à quel point j'eusse été sot de donner dans les nouveautés.

« Mais ce n'est pas une raison pour narrer une histoire invraisemblable ! » Je vous demande bien pardon. A mesure que la littérature s'opposait pour moi, d'une manière définitive, à l'esprit scientifique, je reconnaissais que la véritable littérature était la littérature invraisemblable. Entendons-nous.

Voyons, ne prenez-vous pas en pitié tous ces écrivains qui se donnent un mal affreux pour agencer d'une manière véridique des séries compliquées de faits, lesquels, si bien imbriqués qu'ils soient les uns dans les autres, ne signifient rien du tout ? Que m'importent mille faits ingénieusement

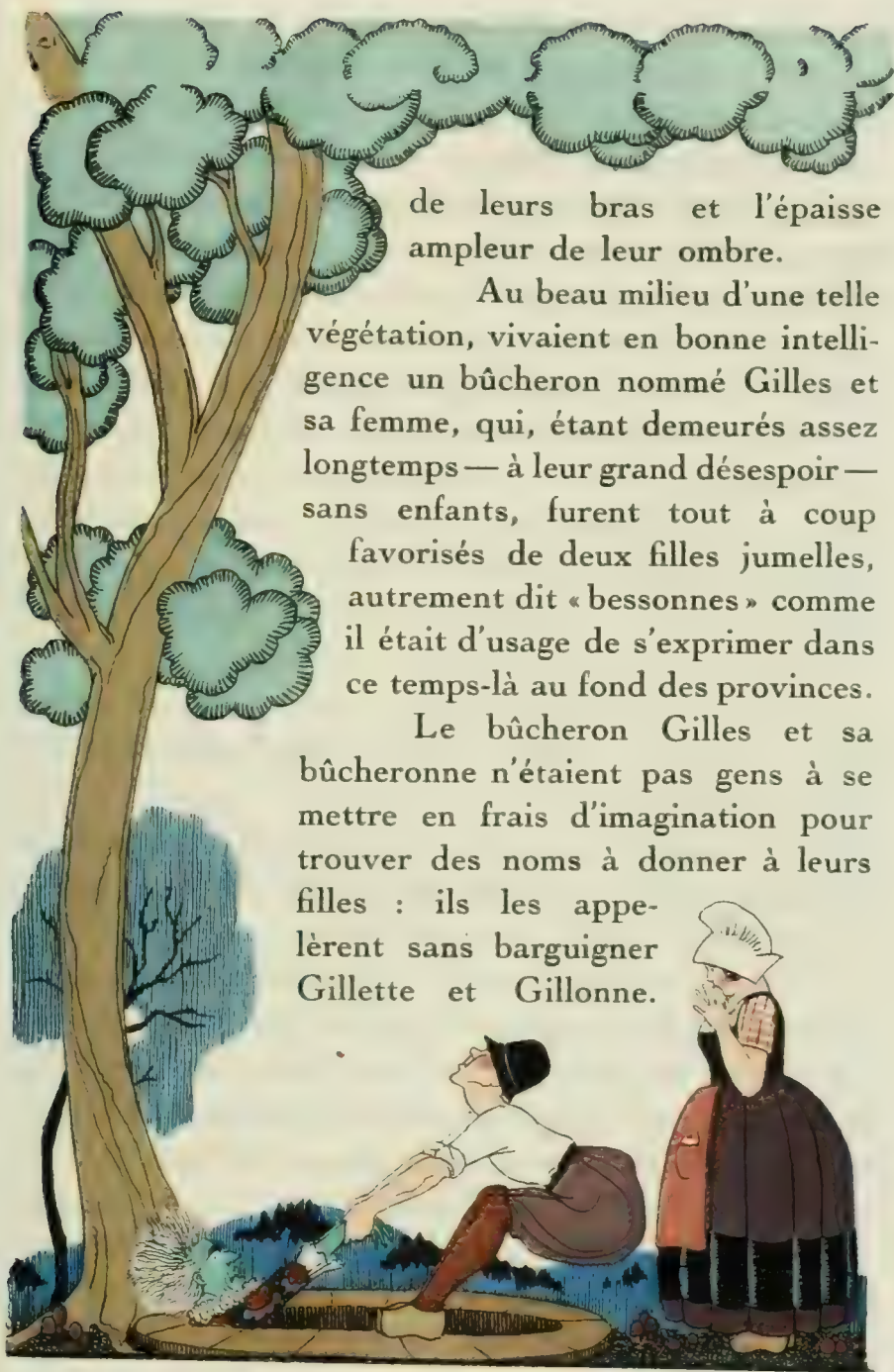
combinés, qui ne fournissent aucune lumière à mon esprit, aucune émotion à mon cœur ? Je vous en prie, croyez-moi : ce ne sont pas les faits qui doivent être vraisemblables, c'est le sens qui se dégage des images présentées à vos yeux. Si je vous dis qu'aidé d'un Diable je soulève tous les toits de Paris ou de Madrid et vous montre la vie des hommes que ces couvertures abritaient, le fait est nettement incroyable, mais ne nuit en rien au caractère véridique de l'histoire. Il n'est pas vraisemblable que le « chêne » ait dit jamais quelque chose au « roseau » : trouvez-vous que la fable de La Fontaine pêche par la base ? Les péripéties de *Candide* sont insensées : il n'existe pas, à mon avis, d'ouvrage plus vrai.

Ce qui est vraisemblable, hélas ! c'est que nous avons été de grands bêtas, en accordant une importance à des éléments qui n'en ont point, et en convertissant, comme nous-mêmes, la littérature au matérialisme. Les « faits », ce sont des « signes » comme les « mots ». Une littérature qui arrive à conférer des dignités excessives aux mots est proche de la décadence ; si pareils honneurs sont rendus aux faits, la pauvre littérature perd son cerveau ; c'est une folle, une innocente de village, et sa chair même n'est pas belle, car c'est la vigueur spirituelle qui lui eût valu son principal agrément.

Mais voilà trop de pédanteries et j'ai hâte d'entreprendre le récit d'une aventure à laquelle il me plaît, je vous en avertis, de donner les apparences de la plus extravagante folie et de la plus surannée.

Je ne sais pas si vous avez lu les Contes de ma Mère l'Oye. On les connaissait de mon temps, et les grandes personnes n'en faisaient pas fi. Je n'en suis pas autrement entiché, mais leur absence de prétention, leur apparence de s'adresser aux enfants — comme l'œuvre de notre Fabuliste, qu'il faut être un grand sage pour comprendre — m'ont toujours plu. Il vaut mieux avoir l'air de chuchoter de toutes petites choses au niveau de l'oreille des fourmis que de simuler qu'on embouche les trompettes du Jugement dernier. Quelqu'un se trouvera un jour ou l'autre, pour juger la valeur des choses qui auront été dites ou d'aussi bas ou d'aussi haut.

Veillez me permettre de vous mener au cœur même d'une forêt, non d'une forêt d'aujourd'hui, savamment exploitée, ou, hélas ! saccagée pour les besoins de la guerre ; au cœur d'une bonne forêt d'autrefois où les arbres croissent à leur gré et ne meurent, la plupart du temps, que de leur mort naturelle. Cela ne forme pas un enlacement de troncs et de branches inextricable, car chaque plante se défend comme un homme, a horreur d'être incommodée par le voisin et tâche à être la plus forte afin d'exterminer qui la gêne. A défaut d'aboutir à cette extrémité toujours tentante pour un être vivant, eh bien ! l'on se retire sur soi-même, on raccourcit ses rameaux, on les dirige en hauteur, on se résigne à une taille fluette et un peu trop longue, mais du moins on est seul et ne se commet point, si l'on est bouleau, avec un sapin, si l'on est frêne, avec un cornouiller. Les chênes sont maîtres, cela va de soi, et étouffent la gent myrmidonesque, par la musculature



de leurs bras et l'épaisse ampleur de leur ombre.

Au beau milieu d'une telle végétation, vivaient en bonne intelligence un bûcheron nommé Gilles et sa femme, qui, étant demeurés assez longtemps — à leur grand désespoir — sans enfants, furent tout à coup favorisés de deux filles jumelles, autrement dit « bessonnes » comme il était d'usage de s'exprimer dans ce temps-là au fond des provinces.

Le bûcheron Gilles et sa bûcheronne n'étaient pas gens à se mettre en frais d'imagination pour trouver des noms à donner à leurs filles : ils les appelèrent sans barguigner Gillette et Gillonne.

Mais il s'agissait de faire baptiser les deux petites.

Quand je vous ai dit que ce monde-là gîtait au beau milieu d'une forêt, cela signifie qu'il était très loin de tout hameau ou village. De la chaumière, on n'entendait pas les cloches les plus proches, même quand le vent portait. Aussi ce fut une expédition dans le genre de celle des Rois Mages, lorsque la mère, qui nourrissait les deux marmots, étant relevée de ses couches, se jugea en état d'aller jusqu'à l'église métropolitaine.

Il y avait bien quelques huttes de bûcherons dans les environs, où l'on ramassa un parrain et une marraine, peu reluisants, à la vérité, mais qui consentirent à faire la route — si l'on peut dire — à pied, et qui, entre nous, n'étaient pas fâchés qu'une occasion s'offrît à eux de voir des lieux habités.

L'humble cortège se mit en marche, de très bonne heure, un beau matin, après avoir soigneusement verrouillé les portes.

Nos bonnes gens étaient fort aises, parce que le jour qui commençait à poindre devait être celui d'une de ces fêtes de famille dont on se souvient.

Mais ils étaient loin de se douter qu'ils devaient avoir sujet de se souvenir de cette fête-là longtemps.

Après une heure et demie de pérégrination sur la mousse, les champignons et les aiguilles de pin qui rendent le pied glissant, ils s'assirent afin que la mère prît un peu de repos et donnât le sein à ses poupons. Et celle-ci donnait le sein droit et le sein gauche tout ensemble, afin de ne point perdre de temps ; et les deux jumelles emmaillotées, comme deux paquets croisés sur

les genoux, s'accommodaient de cette double coulée et épuisèrent gloutonnement les provisions maternelles.

Gilles, pendant cette opération, s'était écarté avec le bûcheron qui devait remplir les fonctions de parrain et avec quelques autres qui les accompagnaient pour l'honneur ; et, tous, ils examinaient en connaisseurs les fûts des hêtres et des chênes, fixant le prix au cours du jour.

Tandis qu'ils s'adonnaient à leurs calculs, ils furent distraits par des cris plaintifs issus d'un trou profond. Et, s'étant approchés de la margelle de ce puits, ils distinguèrent une vieille femme en haillons.

— Qu'as-tu, la mère ? lui dirent-ils ; est-ce le fait d'une femme de ton âge de passer la nuit à la belle étoile ?

— Hélas ! mes bons messieurs, dit la vieille, je me suis laissée choir en ce maudit lieu à la tombée de la nuit, qui m'a paru longue, car je pense que j'ai une jambe cassée... Mais que doivent penser, eux, mes pauvres enfants qui me croient morte à l'heure qu'il est ?

Les bûcherons se laissèrent glisser dans le trou et se mirent en devoir de tirer de là la pauvre. Elle poussait des cris de renard pris au piège, à quoi ils reconnurent qu'elle pouvait, selon son dire, avoir quelque membre rompu ; et ils étaient très embarrassés, car enfin ils ne pouvaient pas l'emmener ainsi à la ville, ni chez le rebouteur qui habitait loin en arrière. Alors, sans réfléchir davantage, ils la menèrent vers la mère Gilles, car, bien que les hommes médisent ordinairement

des femmes, ils vont d'instinct vers elles dès qu'il s'agit de prendre conseil.

— Mon Dieu ! dit la mère Gilles, en apercevant l'antique percluse, il faut remettre le baptême : ce n'est pas chrétien que d'abandonner une si pauvre femme en plein bois !

Mais la vieille, à la vue des deux bessones, interrompit ses plaintes et dit :

— C'est à vous, Madame, ces deux gentilles petites créatures ?

— Oui, fit la mère, et elles prennent bien, comme vous voyez : ce sont deux filles, pour mon malheur ; on a du mal à tenir cette engeance-là ; deux garçons auraient mieux fait mon affaire...

Ne vous mettez point en peine, dit la vieille ; je vois que vous êtes de braves gens...

A ce moment, — écoutez-moi bien ! — le jour parut dans toute sa splendeur, par une trouée qui se fit soudain dans les cimes, sous l'influence de l'air matinal. Et nul ne sut jamais comment se fit la chose : les bûcherons furent allégés de leur fardeau. La vieille disparut. Tout gémissement s'éteignit. Et l'on vit, non sur le sol en vérité, mais bien au-dessus, à la hauteur d'au moins deux tailles d'homme, donc soutenue miraculeusement dans les airs, une dame d'une merveilleuse beauté.

Et cette dame, aussi brillante et non moins belle que le jour, s'adressa de là-haut aux bûcherons et aux bûcheronnes fort surpris — sa voix avait la douceur et le charme du vent qui chante dans les ramures des pins — : « Je suis, dit-elle, la Fée Malice. Mais n'ayez point peur de mon

nom !... J'ai voulu éprouver votre cœur. Je vois qu'il y a encore, par le monde, quelques braves gens, du moins au fond des bois. Vous m'avez secourue : je ne demeurerai pas en reste avec vous, car, Dieu merci, je suis riche. Allez faire baptiser vos bessonnes, et, à votre retour, vous trouverez une surprise...

Ayant dit ces mots, parut, beaucoup trop car nul, parmi les sentés, n'avait une figure si entendu de suavement

Alors un qui était du cor de vouloir re plus tarder, cabanes, anxieux de la surpri promise la l'arrêta de son en lui fai server que n'était pas

la Fée Malice dis-
tôt, au gré de tous,
gens pré-
vu jusqu'ici
admirable, ni
paroles si
prononcées.
des bûcherons,
tège, fit mine
tourner, sans
vers les
car il était
connaître
se qu'avait
Fée. On
par le fond
pantalon,
sant ob-
la surprise
pour lui



et que s'il n'assistait pas comme tout le monde au baptême, la Fée serait bien capable de lui poser une taie sur les deux yeux.

Il suivit donc les autres pas à pas, mais en grommelant, et, au bout d'une autre heure de marche, ayant ruminé dans son esprit de bûcheron, il dit à ses compagnons qui s'entretenaient de l'événement :

— Et alors, vous y croyez, vous ?

— A quoi ? firent-ils tous, hommes et femmes.

— Mais, à la Fée.

— Le farceur ! Et il voulait retourner sur ses pas pour ne point la perdre !

— Je voulais retourner boire un coup, faute de quoi je me sens capable d'avoir encore des visions comme une fillette aux pâles couleurs...

Les autres bûcherons furent choqués de son impertinence ; mais ce n'est jamais en vain que l'on entend émettre une idée, si mauvaise soit-elle, et principalement une qui tend à détruire quelque chose.

Un autre bûcheron dit :

— C'est peut-être bien l'éclat du jour qui nous a éblouis, ma foi...

— Eblouis ! éblouis ! dit la mère Gilles, et tes oreilles ? et tes doigts ? Est-ce que tu n'as pas touché la vieille ? N'as-tu pas senti ses os pointus ? Ne s'est-elle pas évanouie pour toi comme pour les autres dans le même moment où la belle dame a paru en l'air et a dit pour nous tous les mêmes choses ?... Répète un peu ce qu'elle a dit !

L'un répéta ce qu'il avait entendu. Mais il fut contredit par un autre qui avait ouï différemment. Comme on ne réussissait pas à se mettre d'accord, l'incrédule bûcheron triomphait.

— Moi, je sais bien une chose, dit la mère Gilles, c'est qu'elle a promis de ne pas demeurer en reste avec nous, attendu qu'elle est riche, et, en désignant mes filles, elle nous a annoncé une surprise au retour...

Mais il ne se trouva que son mari pour avoir entendu la même chose, car la bonne promesse s'adressait à son ménage et non point aux autres. Et à mesure qu'il s'accréditait que la surprise était réservée aux bessones, la croyance à la Fée faiblissait, et même elle était réduite à néant, avant que l'on eût atteint la ville.

Tant et si bien que Gilles et sa femme eux-mêmes finissaient par concevoir quelque inquiétude.

Cependant, il se produisit, en pleine ville, une chose étonnante. C'est qu'aussitôt les bessones présentées aux fonts baptismaux, les cloches sonnèrent à toute volée, bien que les pauvres parents n'eussent point eu le moyen de faire les frais du carillon, ce qui causa un grand émerveillement et attira fort concours d'oisifs à l'entour de l'église. Or, lorsque le cortège sortit, ne voilà-t-il pas que des gamins se trouvèrent là, assez proprement habillés, ma foi, et qui semaient des dragées à grands gestes, comme on répand le blé dans les sillons, et ces gamins tiraient ces sucreries de corbeilles toutes neuves, profondes, et que nulle prodigalité n'épuisait.

On supposa que les bûcherons avaient de puissants protecteurs dans l'endroit; cependant on ne les vit ni monter au château, ni franchir le porche d'aucun hôtel opulent. Ils allèrent tout simplement à l'auberge du Cheval-Blanc, mangèrent et burent en gens économes, de quoi ils eurent

vif regret, à la
vérité, quand,
leur écot, ils
que le
était

Je
laisse à
si tout
donna
facéties
des bûche
dules, qui
admettre quel

que tour de sorcellerie, quoiqu'ils n'eussent point vu de sorcier, mais qui refusaient d'admettre la Fée que cependant ils avaient tous vue, touchée et entendue.



vous
voulant solder
apprirent

repas
payé.

vous
penser
cela
lieu à

de la part
rons incré-

voulaient bien
que tour de sor-

(à suivre)

Reni Boylesse.

de l'Académie Française.



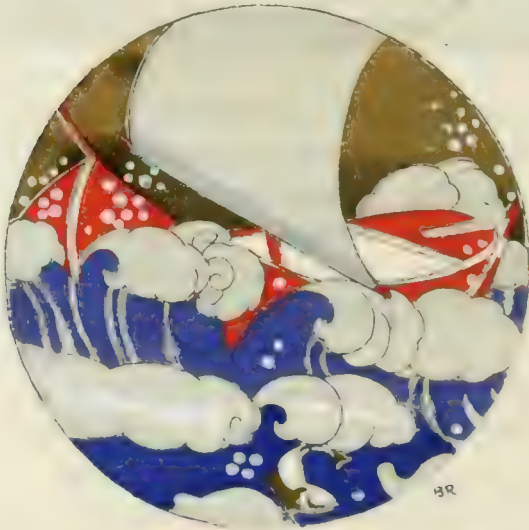
CHANSON à BAMBA

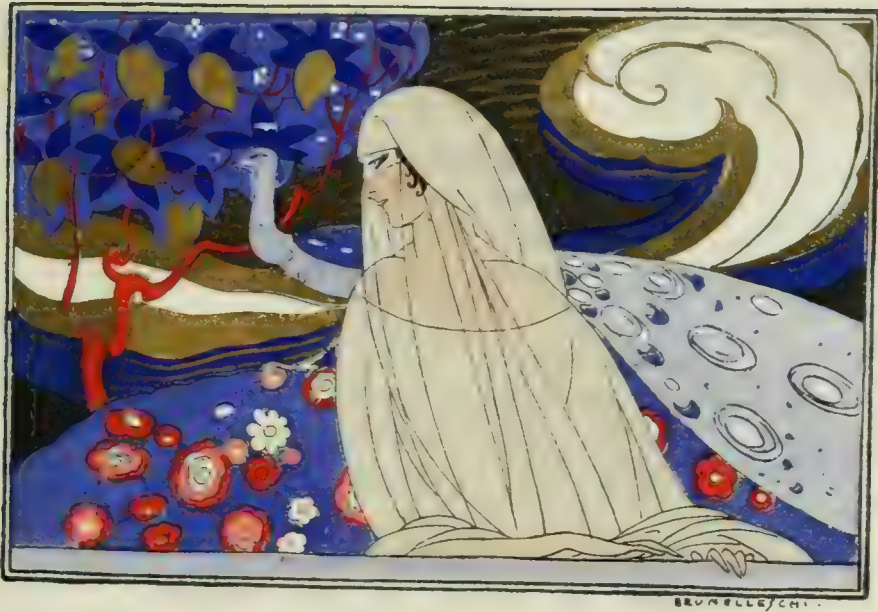
*Certes, mon pays m'était cher ;
Mais l'amour m'a troublé la tête ;
J'ai traversé la mer,
J'ai bravé la tempête,
Pour toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
Pour toi, Bamba, fille aux yeux noirs !*

*Voici mon cœur et des bijoux !
Voici de l'or et des richesses !
Je veux tes seins si doux !
Et je veux tes caresses !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !*

*Laisse-moi m'étendre un moment
Sur cette couche où tu reposes.
Je veux ton corps si blanc !
Je veux tes lèvres roses !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !*

*Mais à mon étreinte d'amant,
Si tu tentais de te soustraire,
Maudit soit ton enfant !
Et maudit soit ton père !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !
O toi, Bamba, fille aux yeux noirs !*





CHANSON DE DENDERAN

*Trémousse-toi, Blanchette!
Dans la vigne, prends du raisin.
Trémousse-toi, coquette!
Cueille des fleurs dans le jardin!*

*Trémousse-toi, Blanchette,
Et chante-moi quelque doux chant.
Trémousse-toi, coquette;
Et mon cœur sera bien content!*

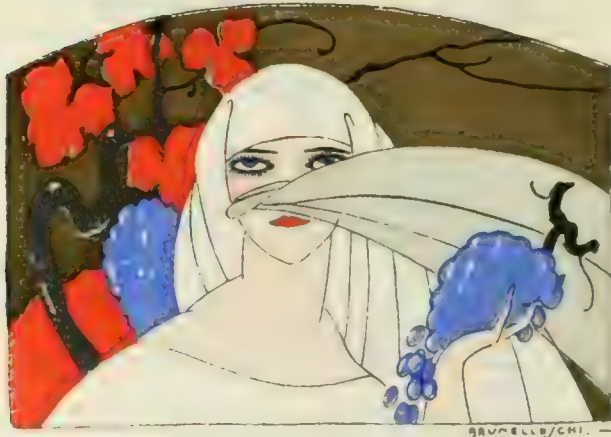
تلحرجي يا بيضة في الكرم نقي ليمون

*Trémousse-toi, Blanchette!
Dans les champs, cueille des melons.
Trémousse-toi, coquette!
Aux citronniers, prends des citrons.*

*Sa natte bien tressée
S'est dénouée enfin pour moi ;
Elle s'est trémoussée ;
Et mon cœur en est en émoi.*

*Trémousse-toi, Blanchette!
Cueille les fleurs de mes rosiers !
Trémousse-toi, coquette !
Mange les fruits de mes dattiers !*

Jean Hermanovits,





Méditations sur la toilette

LA MISE
EST L'HOMME

C'EST n'est pas dans le luxe des vêtements, dans la richesse des bijoux, que consiste la toilette. Une élégance exquise, une parfaite harmonie, lui donnent seules du charme.

Il y a des gens qu'un rien pàre; d'autres se mettraient inutilement en quatre pour se distinguer du commun des mortels.

La mode voulait, il y a quelque cent ans, à Londres, que l'on portât un habit râpé. Il y a bien peu de «fashionables» capables de résister à un tel raffinement de toilette.

«Un homme bien chaussé et bien coiffé peut se présenter partout.» Cet aphorisme est faux. On ne sera jamais bien mis, pour le fait seul d'être client de grandes maisons. C'est la tournure, la manière de porter la toilette, qui en fait tout le prix.

En général, une grande simplicité dans la mise est préférable à toute recherche. Les plus beaux draps, les toiles les plus fines, gagnent, comme les bijoux de prix, à ne pas être chargés



de travail et d'ornements. Jadis chaque état avait son costume spécial : la révolution a passé son niveau sur ce vieil usage. Le conseiller d'état se met aujourd'hui comme l'avoué, le médecin comme le vaudevilliste ; celui qui a mauvaise grâce est exposé, comme certain personnage, à être pris pour son propre valet, et à s'entendre dire dans son salon : « Mon ami, une glace. » Depuis que l'on ne porte plus écrit sur la broderie de son habit le rang et l'état qu'on tient

dans le monde, il devient plus urgent de soigner sa toilette.

Il ne faut pas confondre le soin de soi-même avec la recherche de la coquetterie.

Le jour de l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur le Niémen, Murat et le général Dorsenne arrivèrent en même temps pour prendre place derrière l'Empereur : Murat, comme à son ordinaire, chamarré de broderies, de fourrures, d'aigrettes ; Dorsenne avec cette tenue élégante, recherchée, mais sévère, qui faisait de ce beau général le modèle de l'armée. Napoléon, s'adressant à Murat, lui dit : « Allez mettre votre habit de maréchal, vous avez l'air de Franconi ! » Puis il salua affectueusement Dorsenne. Cette leçon de toilette ne fut pas perdue pour l'armée.

La mode est une vieille coquette qu'il serait dangereux de heurter de front, mais à laquelle cependant on ne doit pas faire trop de concessions.

En dépit du proverbe, l'habit fait très souvent le moine.

Chez les femmes surtout, les raffinements bien compris de la

toilette prolongent la jeunesse et la fraîcheur. Plaire est l'unique affaire de leur vie ; un tact particulier, une espèce de sixième sens leur révèle tout ce qui peut les embellir.

Pour la toilette comme pour l'esprit, l'affectation est mortelle. Tout l'art consiste à savoir allier à l'élégance une originale simplicité.

Les modes ont eu leur révolution, leur anarchie, leurs catastrophes ; mais la propreté a toujours été la base de la toilette. Les marquis de Dancourt, débraillés et barbouillés de tabac, n'ont jamais eu de modèle qu'au théâtre et à la taverne.

Il semble que la mode qui nous régit soit éternelle car l'histoire nous apprend que la mode, de son essence capricieuse, ne dura jamais plus de 25 à 30 ans.

De nos jours, d'ailleurs, on sent chez la jeune génération une certaine impatience de changement. La taille serrée et les revers onduleux attestent l'influence du Directoire. Certes, nous nous y acheminons peu à peu mais nous ne saurions brusquer les choses.

Faut-il au moins que nous harmonisions notre mise avec notre fiévreuse vie moderne, faite de vapeur et d'électricité.

Quant à nous, nous nous refusons à accorder notre crédit à certain tailleur de Londres qui veut révolutionner en vain la mode en réhabilitant les capes et les dentelles. Ce n'est pas à une heure



comme la nôtre où la vie est si complexe, qu'il est séant de marquer les différences sociales par le costume.

A certains il paraît vain de parler toilette. Pour ma part, je ne le crois pas. Nous devons y penser sans en avoir l'air et concourir ainsi à l'esthétique générale. La mode française est un article d'exportation qui contribue à notre prestige national à travers le monde.

Des milliers de nos ouvriers vivent de notre commerce de luxe. Ce point de vue économique et social mérite bien notre attention.

On doit avoir bien mauvaise idée d'un homme qui néglige habituellement sa toilette ; il faut être un La Fontaine pour se permettre de mettre ses bas à l'envers.

Il n'est personne qui ne sente les avantages d'une mise recherchée dans une foule de circonstances importantes de la vie ; et, sans vouloir renouveler une vieille plaisanterie, nous pouvons dire que bien des gens ont dû leur fortune à leur habit. Places, mariages, avancement, que de choses l'on peut manquer par une négligence de toilette ! Il est bien peu d'hommes qui, au moins une fois dans leur vie, n'aient pas eu l'occasion de s'écrier avec Sedaine : « Ah ! mon habit, que je vous remercie ! »



B

André de Fouquières



LES TENDANCES ACTUELLES DE LA MODE

La Silhouette Automnale

R IEN de piquant à contempler comme la lutte actuelle des femmes entre les séductions de la nature, toute parée des splendeurs de l'automne, en ce radieux Septembre, et leurs instincts de coquetterie.

Toutes, en effet, à pareille époque, éprouvent le besoin impérieux, irrésistible de venir respirer la mode à Paris. Les grands de la couture n'ont-ils pas préparé à leur intention les plus raffinées surprises d'élégance et les champs de course, les thés mondains, sont-ils créés pour autre chose que pour servir de cadre à la silhouette nouvelle ?

Aussi, dès le retour, ou même entre deux randonnées en auto, s'empressent-elles chez les maîtres de la Mode qui, depuis peu, consentent à laisser admirer leurs créations hivernales. Bien vite, elles se rendent compte que, sans s'être concertés, la plupart des créateurs se sont, tout naturellement, orientés vers les mêmes lignes et les mêmes harmonies.

La silhouette moyenâgeuse, marquant la taille très au-dessous de

sa place naturelle, ou plutôt enserrant câlinement les hanches en une sorte de pagne souple, lorsque ce n'est pas un haut galon brodé qui les précise, est très en faveur dans les grandes maisons des Champs-Élysées, où l'on drape volontiers le buste, en un souple enroulement tanagréen du plus artistique effet.

La jupe s'allonge un tantinet mais, bien vite, rattrape cette concession à nos pudiques susceptibilités, en s'enlevant de côté, en un *dainty* mouvement de draperie.

Souvent une pente de broderie, partant de dessous le bras, descend jusqu'à cet amusant retroussis qu'elle semble fixer en un mouvement provoquant et charmeur, à la fois.

Il n'est pas jusqu'à la robe de mariée qui, dans le grand temple de la Mode, ici en cause, n'esquisse ce mouvement plein d'esprit, faisant vibrer les lumineux reflets des satins, des lampas ou des voiles de soie, brodés d'adorable façon.

A noter aussi, parmi les nouveautés vraies de la saison, les mélanges de fourrure et de velours du ton, brodés de teintes très neuves, mélangées d'or patiné.



Berthe Hermance

Que dites-vous de ce manteau-douillette dont la partie supérieure, jusqu'à la taille, forme une demi-cape de kolinski, qu'une sorte de jupe de velours *auburn*, du ton seyant de la sombre fourrure, continue harmonieusement, parmi des broderies où les nuances diaprées des cachemires anciens s'atténuent d'un semis d'or bruni? Rien de chic comme ce savoureux ensemble qui, malgré les précieux éléments dont il est composé demeure infiniment discret.

Le gris, en ses multiples expressions, variant du gris nuée, au sombre gris taupe, en passant par le gris ramier, le gris chinchilla, le gris cendre et la délicate nuance perle grise, le gris, dis-je est le roi de la saison. Ajoutons vite que la vibrante nuance rouille, *terra cotta*, souci ou capucine en est la reine.

Il n'est guère de composition nouvelle, en effet, où une touche de cette teinte vibrante n'intervienne sous forme de garniture, tout au moins. Bien dosée, la nuance en vogue donne les plus séduisants effets. Chez Jenny où on lança, il y a quelque temps déjà cette chaude nuance, dont tant d'autres créateurs après elle, se sont emparés, on aime encore infiniment ces merveilleux coloris, teintés d'orientalisme un peu, et si seyants, aux beautés brunes, surtout.

Élégances Théâtrales

Dans la nouvelle pièce du Vaudeville, *l'Enfant Maître*, nous voyons un reflet de ces tendances caractéristiques. Mademoiselle Rogers, chargée, ainsi que ses talentueux camarades, de défendre une pièce au-dessus de la modeste compréhension du public, a pu, du moins satisfaire nos curiosités d'élégance, en faisant valoir par sa grâce onduleuse quelques créations d'un charme rare.

Sa robe de crêpe marocain d'un ton sorbier, apaisé et fondu reflété de rouille, s'allure, aux deux, d'une souple cape de la même nuance, très neuve, doublée de satin noir. Avec l'addition du petit Napoléon de satin noir qu'Esther Meyer créa pour parfaire l'harmonie de la silhouette, signée Jenny, la distinguée comédienne nous offre là, un ensemble très délicat à retenir.

Mademoiselle Sylvie, blonde et fine, et si délicieusement amoureuse, en son rôle difficile de Sylvette, après un tailleur noir alluré *d'agnella* gris ramier, que complète, très en chic, un amusant marquis du ton, nous révèle sous la cape enlevée d'un geste joli, une nimbeuse robe de tulle mauve glycine, soulignant très heureusement son teint de *keepsake*.

Puis, c'est sa robe de lamé argent, rehaussée d'un soupçon de zibeline qui, sur le ton vibrant du décor bleu Japon, met une tache lumineuse et jolie.



Cora Marson

Très peu banal, en son modernisme de haut ton, ce boudoir oriental, où des capricieuses arabesques d'or et d'argent s'exaltent des draperies de satin noir, forment avec les laques japonaises et les coussins de fourrure, fusant ici, en un voluptueux pêle-mêle, un ensemble du plus artistique effet.

Dire que dans un intérieur aussi ravissamment composé, tant de choses effarantes se passent, achevant de troubler les cervelles les mieux préparées, dès le premier acte, à accepter les pires éventualités... Mais je m'égarer... et, craignant qu'on ne me renvoie à mes chiffons, où d'ailleurs je me sens plus à l'aise, je dois remettre à ma prochaine causerie les mille révélations jolies appelées à combler les curiosités d'élégance des raffinées lectrices de cette revue de grand art.



Esther Meyer

M. de Miranour



E. BIANCHE



Norman Kent



Grand siècle

MERCIER FRÈRES, Tapissiers-Décorateurs
100, Faubourg Saint-Antoine, Paris

The
awa Un-



a39003 009596510b



